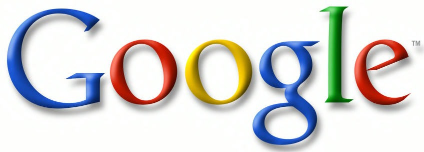
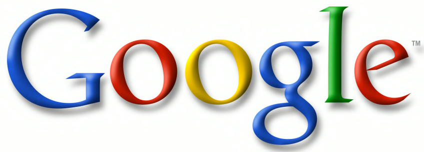



Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LA VRAIE
PHILOSOPHIE.

LA VRAIE

PHILOSOPHIE,

Par le R. P. ÉLIE HAREL, de l'Ordre de Saint François, ancien Lecteur en Théologie, & Gardien actuel du Couvent de Notre-Dame de Nazareth.

Mentita est iniquitas sibi, Psal. 26, ℣. 18.



A STRASBOURG;

Et se trouve A PARIS,

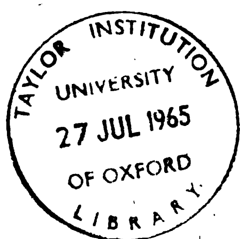
Chez GUILLOT, Libraire de MONSIEUR, Frere du ROI, rue de la Harpe, au-dessus de celle des Mathurins;

A ROUEN,

Chez YEURY, Libraire, rue Grand-Pont.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & permission des Supérieurs.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 JUL 1965
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

UN ſiecle qui ſe vante d'être un ſiecle de lumieres, ſeroit-il la victime d'une Philoſophie ténébreuſe qui porte avec elle un poiſon qui ſe fait ſentir ſi loin & ſi rapidement? La multitude des Ecrivains ſolides qui s'eſt élevée contre ce fléau, ſera-t-elle ſans ceſſe repouſſée par les paſſions deſtructives? ne ſe trouvera - t - il pas une main aſſez ferme & aſſez heureuſe pour renverſer cette bête toujours renaiſſante, nourrie par la cabale & les intrigues, fortifiée par l'impunité, & déjà convaincue de Leze-Majeſté divine & humaine au premier chef? n'eſt-il pas évidemment démontré que ces hommes qui ſe parent du titre de Philoſophes pour cacher les vices les plus honteux ſous le manteau de la ſageſſe, ſont les ennemis déclarés de la Religion & de l'État? Le Corps dépoſitaire des Loix, qui s'eſt toujours fait un devoir de réſiſter à l'audace des impies, auroit-il éclaté & tonné en vain contr'une ſcience raiſonneuſe & ſophiſtique qui précipite la jeuneſſe dans le bourbier des plus ſales paſſions, conduit les uns à l'échafaud, & apprend aux autres à plonger un poignard dans leur propre ſein?

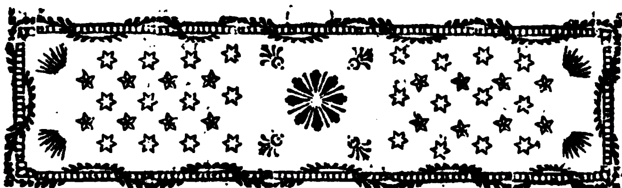
Comment ſous un Prince auſſi religieux que LOUIS XVI, des Ecrivains cyniques ou dépravés, qui ne repaiſſent leur imagination impure que d'ouvrages licencieux, oſent-ils ſe peindre comme des Miſſionnaires occupés à enſeigner la vertu ? Se feroient-ils flattés de nous inſtruire avec des bons mots, de nous intéreſſer avec des paſquinades, ou de nous ennuyer par un ſtyle hériſſé de termes emphatiques ? Ils ont perdu leur tems, s'ils ont conçu le projet d'étouffer la Religion ſous les épines de l'Algebre & de la Géométrie ; que ces inſenſés fanatiques proſtituent tant qu'ils voudront leur encens aux idoles de la fauſſe Philoſophie, ils ne réuſſiront jamais à éteindre dans nos cœurs l'amour de la Religion & de la fidélité à nos Princes. Si l'indépendance a pour eux tant d'attraits, qu'ils aillent fonder ailleurs leur école de licence & de ſcandale, qu'ils nous laiſſent porter des chaînes que nous aimons, & ne viennent pas ſemer des principes de révolte & de ſédition qui ne germent que trop facilement dans les mauvais cœurs.

On conjure les bons Citoyens de fermer leurs portes à ces fléaux de la ſociété, & de ne pas abandonner à ces nouveaux Corybantes l'éducation du dernier de leur maiſon : rien n'eſt en ſûreté en concurrence avec les

intérêts de ces empyriques, dont la philoſophie détruit tous les ſentimens de l'honnête homme : s'ils veulent abjurer la religion de leurs peres, pourquoi engager leurs freres dans cette odieuſe apoſtaſie ? Le Gouvernement reſpecte & protégera toujours une Religion ſainte & ſublime dont il connoît la divinité & l'utilité. Pourquoi ces hommes forcenés voudroient-ils perſuader qu'elle eſt nuiſible après dix-huit ſiecles de poſſeſſion ? N'eſt-ce pas un effet du plus dangereux fanatiſme, d'enlever au Gouvernement un moyen ſi ſalutaire, une reſſource ſi puiſſante contre les paſſions ? Quelle folie de s'eſcrimer avec des Libelles pour faire accepter des avis qu'on redoute ſi fort ! Si nous aimons la Religion & la Patrie, nous devons opoſer à leurs diſcours inſidieux & à leurs écrits peſtilenciels des écrits qui les guériſſent de la rage qui les tranſporte, & empêcher les autres de ſe perdre avec eux. Je ſais qu'il importe peu à ces hommes ſans caractere, qu'on les traite de fous ; aveuglés par un orgueil effréné, ils prennent toutes ſortes de formes pour attirer & entraîner tout, comme des tigres pourſuivis par les chaſſeurs ; ils empirent à force de remedes : ce ſont des Lycanthropes qui ſe livrent à tout ce que la fureur a de plus atroce ; ne pouvant éclairer

par des raisons, ils éblouissent les sots par des Romans. Voilà les idoles qu'on encense aujourd'hui ; de petits hommes, de très-petits hommes qui, comme certains petits insectes, font bien du mal. Travaillons à détruire cette vermine, à la suite des grands hommes que la Providence a suscités pour défendre la Religion ; vengeons-la cette Religion de la témérité sacrilege de ces pygmées qui osent blasphêmer contr'elle. Parlons hardiment : c'est pour la cause de Dieu, du Roi & de la Patrie que nous combattons ; il nous est permis, sous le regne d'un Prince qui pratique la Religion en Chrétien & la protege en Roi, de nous promettre le regne de cette vraie Philosophie descendue du Ciel, qui fixe l'esprit, regle le cœur, épure les mœurs, & perfectionne tous les états.





LA VRAIE PHILOSOPHIE.

PREMIERE PARTIE.

DE DIEU.

LES insensés qui nient l'existence de Dieu, ont toujours été plus rares que les libertins qui, admettant cette vérité, la détruisent par des conséquences tirées de leurs principes. Cette espece d'athéisme qui entraîne la dégradation de toutes les facultés de l'ame, a été regardé par les Savants comme le grand coup d'une conjuration vile, formée depuis plusieurs années contre la Religion. Aussi leur soulévement contre les faux Philosophes a-t-il été universel. Il n'y a eu qu'un cri contre ces productions audacieuses dans lesquelles on ne se lasse point de répéter des blasphêmes contre la Divinité.

Nous n'entrerons point dans de longs détails sur l'existence de Dieu, nous nous bornerons aux réflexions suivantes.

Tout dans la nature annonce un Créateur intelligent, parce que tout y annonce un dessein & un choix de moyens qui se rapportent à ce dessein. Sans réfléchir & sans raisonner, on trouve aussi évidemment Dieu à la vue de l'univers, que l'horloger à la vue d'une horloge, & l'architecte à la vue d'un palais.

Il y a un Dieu : son existence est prouvée comme celle du soleil. La Divinité est un soleil invisible, & ses rayons pénetrent dans les replis les plus imperceptibles de nos cœurs. Sans la foi d'un Dieu, tous les liens de la société sont rompus, tous ses devoirs sans obligations : les idées du bien & du mal ne sont plus que de vains préjugés; plus de législateur, plus de loi; tout est livré à la fureur & à la violence des passions; la force ou la fraude, voilà les arbitres du sort des mortels; les hommes sont armés, ou en garde les uns contre les autres, sans que rien puisse arrêter leur brigandage, ou calmer leur défiance. Qu'ils assouvissent leurs passions, ils n'ont rien à craindre ni à espérer. Tout autre motif que la cupidité est impuissant, parce que tout autre intérêt est nul & frivole.

De l'Immortalité de l'Ame.

Le Démon dit à nos premiers parens, par l'organe du serpent : *vous serez comme des Dieux* ; & aujourd'hui il dit à leurs enfans, par l'organe des nouveaux Philosophes : *vous serez comme des bêtes*. Cette découverte ne flatte pas l'amour-propre, mais elle favorise la sensualité. Promettre aux hommes la mort des bêtes, c'est leur en

permettre la vie. Retournons contre les impies, ce systême qui leur paroît si favori.

Il n'y a rien de si important à l'homme que de savoir si tout finit ou ne finit pas avec cette vie ; si la terre qu'il habite en est le terme ou le passage à l'immortalité, dont le bonheur ou le malheur dépend de la voie qu'il trace dans cette vallée de larmes ; s'il n'a que la raison, & si les foibles lumieres de sa raison sont insuffisantes pour l'éclaircir & le fixer. L'incertitude sur un objet si essentiel ne dégénere-t-elle pas en alarme & en frayeur ? Dans une position si cruelle, la fausse sécurité de la horde philosophique est-elle autre chose que l'enthousiasme des plus célebres fanatiques, qui effrayés par la crainte d'une autre vie qu'ils refusent de croire, étouffent le sentiment de la nature qui les force à croire ; le remede qu'ils emploient pour se guérir de cette crainte est contre nature ; l'emplâtre est pire que le mal. Craindre une autre vie & s'y préparer, rien de plus sage & de plus naturel ; mais la craindre & y renoncer, est un parti fou qui ne guérit de rien. L'impie bannit la crainte d'une autre vie, par l'espérance du *néant* : absurdité totalement contraire à la nature, puisque naturellement tout homme soupire après l'immortalité ; & quand il y auroit égalité de certitude & d'incertiude par rapport à l'autre vie, la nature choisiroit encore l'espérance de l'immortalité. Ainsi l'impie combat la nature, son penchant, ses desirs, son instinct, lorsqu'il combat l'immortalité ; il a beau altérer les sentimens de la nature, jamais il ne pourra en étouffer les remords ; il clabaudera, il s'étourdira avec des sophismes mille fois répétés avant lui, tous les Docteurs de sa secte réunis n'arti-

culeront rien davantage, ils ne feront pas plus de tort à cette vérité, que les monstres en font à l'ordre uniforme de la nature.

L'espérance de l'immortalité est le premier adoucissement des amertumes de cette vie; cette espérance ne peut être une illusion. Tous les sages de l'antiquité ont embrassé ce dogme consolant. Le nier & admettre une Divinité, c'est tomber dans la plus ridicule inconséquence. Il faut reconnoître un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur du crime, ou n'en point reconnoître du tout; alors l'athéisme est justifié, les plus grands scélérats sont lavés de leurs crimes; les tyrans peuvent se baigner dans le sang de leurs concitoyens: *Néron* peut enfoncer impunément le poignard dans le sein de sa mere, tous ces monstres n'ont rien à craindre, rien à espérer; leur ame devenue atroce, n'a plus qu'à se livrer à leur ambition sanguinaire, sans crainte & sans remords. Quels systêmes! & qu'il est glorieux pour les défenseurs de l'immortalité d'avoir de pareils ennemis à combattre! Poursuivons ces têtes exaltées, & leur demandons d'où a pu venir au genre humain cette idée d'immortalité, comment a-t-elle prévalue sur la terre? Comment cette doctrine subtile de deux substances est-elle devenue celle de tous les hommes? On l'a trouvée parmi les sauvages; ils ont même porté si loin cette vérité, qu'ils en ont fait une erreur ridicule. Après s'être fait une ame qui survivoit au corps, ils ont donné à tous les corps, des ames qui accompagnoient la leur dans une autre vie.

La croyance si naturelle d'un seul Dieu s'étoit abolie presque par-tout. Un peuple seul conservoit dans ses fastes le souvenir du Dieu créa-

teur; mais les nations ſans culte & ſans religion attendent toutes un avenir, elles ſe figurent toutes une région que l'ame doit habiter après la mort; en oubliant Dieu, elles n'ont pu oublier leur ame. Elles croient aux eſprits, elles les réverent & les craignent. Les Chinois rendent une ſorte de culte à leurs peres; que ce culte ſoit religieux, ou purement civil, n'importe, la preuve qui en réſulte en faveur de l'immortalité de l'ame eſt toujours la même. Les Dieux du Paganiſme avoient été des hommes; on pouvoit dire: ils ſont morts, donc qu'ils n'exiſtent plus; on ne le diſoit cependant pas, & leur mort ne faiſoit pas une objection contre leur exiſtence actuelle. On diſoit ſeulement: ils étoient des hommes, donc ils peuvent être des Dieux. On n'a jamais douté de l'exiſtence des ames après la mort; on a plutôt cru leur *préexiſtence* que nié leur *poſt-exiſtence*. Le culte des hommes morts faiſoit preſque tout le fonds de l'ancienne idolâtrie. On ſacrifioit aux *mânes*, c'eſt-à-dire aux ames des morts, on immoloit leurs eſclaves & leurs femmes, pour les aller ſervir dans un autre monde. Ainſi les fables & les coutumes, tant anciennes que modernes, les opinions, les uſages les plus ridicules & les plus abſurdes, portent ſur le dogme de l'immortalité de l'ame. Pour expliquer ce dogme, les Philoſophes forgerent des ſyſtêmes, par exemple celui de la *Métempſycoſe*; mais ils n'avoient pas inventé le dogme même; il étoit généralement établi. Ce n'eſt point une opinion philoſophique dont on connoiſſe l'inventeur, c'eſt une opinion conſtante & reçue chez tous les Peuples; une opinion pleine de nobleſſe & d'élévation. Pour la mieux faire ſentir, un homme de

génie a cru pouvoir s'exprimer de la maniere suivante; le tour est hardi, énergique & touchant. *Bénis soient à jamais les Prêtres & les politiques d'une aussi sublime & aussi charmante illusion que celle d'une ame immortelle destinée à un bonheur éternel : c'est l'occasion de dire que le besoin est le pere de l'invention ; car nous avions en effet grand besoin de l'espérance d'une autre vie pour nous consoler au milieu des miseres de celle-ci.*

De la Liberté.

La liberté est une faculté non seulement de vouloir, mais de vouloir très-librement avec une volonté pleine & efficace, & de vouloir même quelquefois sans autre raison que sa volonté. Tous les Peuples ont reconnu cette liberté dans l'homme; il n'y a que quelques hérétiques & des philosophes du jour qui ont osé attenter à cette vérité. La meilleure réponse qu'on pourroit faire à ces *fatalistes*, ce seroit de leur répéter ce qu'on disoit aux *Pyrrhoniens : vous êtes une secte de menteurs*. Sondez votre cœur de bonne foi, & vous serez effrayés de ce que vous y trouverez.

Le sentiment de la liberté est si vif dans l'homme, qu'il lui est impossible de douter s'il est libre, ou s'il ne l'est pas. Il sent que lorsqu'il se détermine à faire une action, il exerce le droit qu'il a reçu du Créateur, de vouloir & d'agir sans autre raison que sa volonté même. Si donc c'est lui qui agit, il est libre : car être libre, c'est agir. Si c'est un autre qui agit, il est donc trompé par un autre agent, quand il croit agir par lui-même. Or quel est cet autre agent qui pourroit le tromper ? Est-ce Dieu ? cet Être infiniment sage, infini-

ment conséquent, s'occuperoit-il d'erreur? C'est une absurdité directement opposée à son essence qui est la vérité. Si ce n'est point Dieu qui le trompe, est-ce la matiere qui d'elle-même est démontrée n'avoir aucune intelligence? L'homme auroit-il perdu la liberté par un penchant déplorable au mal? Il sent à la vérité une difficulté extrême à pratiquer le bien; mais cette difficulté n'a point détruit sa volonté: Dieu n'a pu conduire ses créatures dans un piége inévitable. L'homme est devenu malheureux, parce qu'il a abusé de sa liberté. Né libre au milieu des passions les plus fortes, quoique affoibli, il peut toujours suivre, ou braver sa conscience. Il entend malgré lui ce moniteur secret: s'il résiste, il aggrave son crime; s'il écoute & obéit, il est juste. Le remords est le cri plaintif de la liberté, & d'une vertu qui expire; il semble que Dieu laisse entrevoir à l'ame attendrie & effrayée, sa justice, sa bonté. Aussi n'est-il aucune Religion qui nous affranchisse de ces loix intimes que nous portons au-dedans de nous-mêmes; & s'il falloit reconnoître une espece de culte forcé, auquel Dieu voulût assujettir tous les hommes, ce culte indestructible se trouveroit dans nos cœurs: de là ces combats secrets que nous livrons continuellement à cette justice intérieure qui nous réveille sans cesse. Sans nos vices & le pompeux galimathias de la philosophie moderne, il seroit facile d'être de vrais philosophes: la raison a ses principes, & le cœur ses axiômes.

Otez la liberté dans l'homme, tout devient absurde, tout est emporté par le torrent irrésistible de la nécessité, tout devient absolument soumis à une fatalité méchanique. L'homme n'est plus qu'un être matériel, un instrument passif entre les

mains du destin ; il est toujours nécessairement ce qu'il est, & ce qu'il doit être. Le scélérat, dans ce systême, n'est plus qu'*une machine à crimes* ; & l'homme de bien *une machine à vertus*, comme le moulin est une machine à moudre, & l'horloge une machine à mesurer le tems ; l'ouvrier de toutes ces machines, une machine immense, dans le sein de laquelle s'exécutent indispensablement tous les mouvemens nécessaires. De pareils systêmes démontrent évidemment que nos Philosophes ne sont que des machines à sophismes, dont les sages s'éloigneront toujours comme d'une caverne dont l'entrée paroît riante, & dont les détours menent dans un abîme d'erreurs & de vices, d'où l'on ne sauroit jamais sortir.

Nous n'examinerons point ici comment la liberté s'accorde avec la prescience de Dieu. La liberté est bien établie dans l'homme : ce n'est point à nous à déterminer comment Dieu prévoit que nous agirons librement ; nous ignorons de quelle maniere Dieu voit actuellement ce qui se passe : nous n'avons aucune idée de sa façon de voir, pourquoi en aurions nous de sa façon de prévoir ? Ses attributs sont également incompréhensibles ; la Religion seule nous offre un plan de sagesse qui allie d'une maniere admirable le domaine du Créateur, & les privileges de la créature ; elle nous fournit tous les moyens conséquens à notre fin, voilà l'équité ; elle nous montre sur des êtres chéris une nouvelle mesure de bienfaits, voilà l'amour ; elle fixe notre sort sur nos cœurs, voilà la liberté : elle nous offre enfin ces œuvres mêmes comme les fruits du secours divin, plus encore que de notre cœur ; voilà ce qui, sans déroger au mérite de la créature, seche la racine

même de l'orgueil, & rapporte à son auteur le succès de sa destinée éternelle. Malgré ces lumieres, il est encore des mysteres qu'il nous faut adorer, parce que ce sont des mysteres de hauteur & de sagesse inséparablement attachés aux œuvres du Tout-Puissant, & non pas des mysteres inconséquens, comme ceux d'une philosophie inquiete & turbulente.

De la Religion naturelle.

Il existe un Dieu bon, un Dieu créateur, un Dieu conservateur, un Dieu, dont tous les êtres qui nous environnent, publient avec éclat la magnificence & la gloire : or, s'il existe un Dieu, la raison dicte à l'homme qu'il mérite d'être honoré; s'il mérite d'être honoré, il doit donc y avoir une Religion qui l'honore. Dieu s'aimant nécessairement, n'a pu rapporter ses ouvrages qu'à lui-même, toute autre vue n'auroit point répondu à sa sagesse infinie. C'est pour lui-même qu'il a tiré l'homme du néant, qu'il a orné son esprit de sentimens & de connoissances. Le premier usage de sa raison, & le plus juste, est de s'appliquer à connoître son Dieu, parce qu'il est la souveraine vérité, & le principe de toute vérité, de s'appliquer à l'aimer, parce qu'il est la bonté infinie, & le seul objet digne de son amour.

L'homme ne peut connoître Dieu, sans éprouver comme malgré lui des sentimens de respect, de soumission & de reconnoissance. Dans l'ordre de la nature de quelque côté qu'il jette les yeux, il n'apperçoit rien qui ne soit un présent de sa main libérale & bienfaisante; s'il fixe l'attention sur lui-même, il ne peut refuser à son Dieu,

l'hommage de ſon eſprit & le ſacrifice de ſon cœur, parce qu'il voit évidemment (quoi qu'en diſe l'impie) qu'il n'eſt point l'effet d'une combinaiſon fatale, qui l'a placé où il eſt, ſans deſſein & ſans but. Oui, c'eſt Dieu qui l'a fait ſortir du néant à l'être, qui lui conſerve la vie; ſans quoi il rentreroit dans le néant d'où il l'a tiré. C'eſt lui qui a organiſé ſon corps d'une maniere auſſi admirable qu'incompréhenſible; qui lui a donné la raiſon pour le diriger dans ſes actions, dompter ſes paſſions, en arrêter la fougue & les erreurs: ſi ſortant hors de lui, il ſe répand dans les objets extérieurs, ne voit-il pas mille objets tous créés pour ſa félicité, & qui ſemblent concourir à lui faire paſſer des jours heureux? S'il fixe le firmament, cette admirable production de la puiſſance d'un Dieu, quoi de plus raviſſant que le ſoleil fait pour échauffer pendant le jour, la lune pour préſider à la nuit! cette admirable variété d'étoiles & de planetes n'annonce-t-elle pas avec la plus grande énergie la gloire de leur Auteur? Entraîné par l'admiration, l'extaſe, quelles feront les ſaillies d'amour & de reconnoiſſance de la créature envers ſon Créateur? Pourroit-elle lui refuſer l'hommage le plus parfait? Quelle eſt donc la folie & l'extravagance de ces hommes charnels & groſſiers, qui prétendent ne devoir aucun culte à un Dieu ſi bon, ſi puiſſant, ſi magnifique & ſi libéral? Si celui qui nie l'exiſtence de Dieu, eſt digne des *petites-maiſons*! celui qui reconnoît un Dieu, & nie la néceſſité d'une Religion, n'eſt-il pas un homme déteſtable, & ſon lycée un repaire de ſcandales?

Le plan de la nouvelle Philosophie sur la Religion naturelle ne peut se soutenir ; il est absurde.

Le mérite des phrases peut en imposer à un pédant de college, qui juge de l'excellence d'un systême par l'élégance de la diction, comme les enfans jugent de la bonté d'un livre par la richesse de sa couverture; mais l'homme judicieux cherche la vérité, & la préfere à l'harmonie d'une élocution fausse. Il ne suffit pas aux créateurs du nouveau bon-sens, de connoître la Religion naturelle, & de l'expliquer dans des brochures pleines des *oui* & des *non*, qui ravissent ceux qui aiment les étincelles du bel esprit, il faut l'enseigner aux peuples, aux idiots, aux sauvages, & pour cela se faire au climat & aux mœurs de ceux qu'on veut instruire : il faut sur-tout prêcher d'exemple. Il seroit à desirer, pour la gloire & l'honneur de la secte philosophique, que ses missionnaires fussent en état d'avoir seulement commencé à policer, humaniser, & réunir en corps de république une nation sauvage, & alors on verroit de quoi leur morale & leur religion naturelle sont capables; mais cette république est celle de Platon qu'il n'a pu lui-même former. Nos Philosophes croient-ils être plus habiles, ou plus heureux? Ces défenseurs de la religion naturelle qui ont moins de sagesse, de probité & de zele que ce Philosophe, esperent-ils, avec l'impiété de *Diagoras* (1) & l'effronterie de *Diogene*,

(1) *Diagoras*, Sophiste grec & ouvertement Athée. Il fut cité en jugement par les Magistrats Athéniens. Son

De la nécessité de la Révélation.

Les égaremens de la raison livrée à elle-même, les erreurs des Philosophes, tant anciens que modernes, les opinions absurdes dans lesquelles le paganisme a entraîné tous les Peuples, démontrent évidemment la nécessité d'une lumiere plus pure, que nous appellons *révélation*. L'homme, ce roi de la nature, est sujet à l'ignorance, aux passions, aux miseres & à la mort : son ame immortelle est asservie aux sens, & subjuguée par les créatures ; il éprouve continuellement cette loi de révolte, qui souvent l'entraîne au mal, & l'éloigne du bien, vers lequel un reste d'inclination naturelle le porte encore. L'homme ainsi dégradé, seroit-il sorti tel des mains du Créateur ? Quelle est l'origine de tant de malheurs ? La révélation seule peut en dénouer l'énigme. La religion naturelle donne à la vérité quelques principes, mais elle ne fournit point de motifs efficaces pour combattre ces contradictions & pour éclairer l'homme sur tout ce qui intéresse son sort, elle n'offre point de remedes à ses maux, de ressources à ses chûtes, elle n'assure point de récompense à la vertu, & de punition au crime : & combien d'autres vérités encore qui, quoique dans la sphere des lumieres naturelles, ne seroient connues que très-imparfaitement sans le secours de la révélation ! Mais l'idée d'une souveraine intelligence conduit nécessairement à l'idée d'une providence particuliere. Si Dieu connoît les actions des hommes, s'il les récompense & les punit, qu'y a-t-il de révoltant dans l'idée de cette révélation ? Si par un effet de sa providence, Dieu récompense & punit

chaque homme du bien ou du mal qu'il a fait, quoi de plus conforme à l'idée de cette providence, que Dieu ait voulu manifester aux hommes d'une maniere plus expresse ses volontés & ses loix, afin de les attacher plus particuliérement au culte qu'ils lui doivent, & les porter plus efficacement au bien en leur dévoilant l'ordre de sa providence! Les besoins de l'homme n'implorent-ils pas cette révélation toute gratuite de la part de Dieu, & très-conforme à sa bonté? Une certaine notion, un sentiment confus d'une providence & d'une vie future, est inséparable de la nature humaine; une certaine idée fonciere d'ordre & de justice fait également sentir à tous les hommes que la félicité à laquelle ils tendent, ne peut être que le prix de la vertu.

Les anciens Philosophes ont toujours reconnu comme une vérité certaine que la mort ne pouvoit être égale pour le juste & l'injuste. Plusieurs d'entr'eux avouent qu'il faut un homme envoyé de Dieu, pour apprendre aux autres hommes quel doit être leur état après cette vie, & dissiper les nuages qui s'élevent dans l'esprit humain sur un objet qui intéresse si essentiellement l'homme, & qui décide de son sort. *Au milieu de nos incertitudes*, disoit *Platon* (Plato Alcib. 2.), *le parti que nous avons à prendre, est d'attendre patiemment que quelqu'un vienne nous instruire de la maniere dont nous devons nous comporter envers les Dieux & les hommes. Celui qui nous apprendra ces choses, s'intéresse véritablement à ce qui nous regarde..... Qu'il vienne donc incessamment*, répond Alcibiade : *je suis disposé à faire tout ce qu'il me prescrira, j'espere qu'il me rendra meilleur.* « O Dieu! (s'écrie Montagne,

» *Essais*, *livre* 2, après avoir gémi sur les » erreurs des Philosophes) quelle obligation » n'avons-nous pas à la bénignité de notre sou- » verain Créateur, pour avoir deniaisé notre » créance de ces vagabondes & arbitraires opi- » nions, l'avoir logée sur l'éternelle base de sa » sainte parole! tout est flottant entre les mains » de l'homme ».

La religion naturelle & la religion révélée se lient & s'accordent parfaitement ensemble. Avec le flambeau de la Métaphysique, la raison découvre les nœuds qui forment cette harmonie. Cette découverte soumet la raison à croire les vérités révélées, sans les concevoir, comme elle croit les vérités évidentes qu'elle conçoit sans révélation. Dans l'ordre de ces deux économies, & dans les rapports qui en résultent, le fonds de la nature humaine qui étoit une énigme, est expliquée, le mystere est développé, parce qu'il n'appartient qu'à la seule & véritable religion de donner la vraie solution de cette énigme. « La raison, dit *Bayle* (*Dictionnaire*, *article* » *Manichéens*), est un principe de destruction, » & pas d'édification; elle n'est propre qu'à for- » mer des doutes, & à se tourner à droite & » à gauche, pour éterniser une dispute, à faire » connoître à l'homme ses ténebres, son im- » puissance, & la nécessité d'une autre révéla- » tion, c'est celle de l'Écriture ».

De l'existence de la Révélation.

La révélation est une manifestation publique & extérieure de certaines vérités soit positives ou éternelles jusqu'alors inconnues, & auxquelles l'homme

l'homme doit l'hommage de son esprit, appuyé sur la véracité du Dieu qui les révele. La certitude de la révélation se démontre par l'évidence des faits qui la prouvent. Je parcoure les annales de l'univers, je fouille dans les archives des nations les plus anciennes & les plus connues, je ne découvre par-tout qu'ignorance, erreur & ténebres. En Egypte même, en Perse, en Grece, à Rome, des fables honteuses, des superstitions ridicules ou cruelles, une morale impure. Je vois des hommes déifiés, des crimes autorisés, des brutes encensées : je n'apperçois dans les écoles de la gentilité aucun vestige de commerce entre Dieu & ses créatures; tout y est bizarre ou indécent, cruel ou extravagant. Je ne rencontre dans l'espace des siecles qu'un peuple fort ancien, ignoré de presque tous les peuples, qui a une loi & des lumieres conformes à la religion primordiale. Il conserve seul dans ses fastes le souvenir du Dieu créateur du ciel & de la terre : ses livres sont les plus anciens qui soient au monde. Dans le culte essentiel de ce peuple, dans ses loix politiques & religieuses, tout paroît si naturel, suivi & divin, que s'il y a une révélation, elle ne peut se trouver d'abord que chez les Juifs, ensuite chez les Chrétiens qui leur ont succédé. Examinons sans préjugé s'il est vrai que Dieu leur a manifesté sa volonté suprême, s'il a fait avec la terre une alliance, & si cette alliance est appuyée sur des actes authentiques.

DE MOYSE.

Il est l'Auteur du Pentateuque.

C'est aux Juifs qu'il faut s'adresser pour con-

noître *Moyse*. Ecoutons ce qu'ils nous apprennent de ce Légiflàteur célebre. Moyse, disent-ils, est né parmi nous: nos peres ont vu ce grand homme, ils ont vécu avec ceux dont il a reçu sa naissance; ses vertus héroïques ont attiré sur lui les bénédictions du ciel, Dieu l'a choisi pour être le chef de sa nation: ils ont été témoins de ses miracles. A sa volonté l'Egypte a changé de face, la terre & la mer ont obéi à ses ordres; il a délivré ses freres de la servitude, & les a conduits pendant quarante ans dans le désert. C'est lui qui nous a donné des loix, nous les observons encore. Il a établi l'Arche d'Alliance pour être le sanctuaire de notre religion, & a donné la forme à notre culte; culte qui s'est maintenu parmi nous sans interruption. Les Egyptiens, témoins de ses prodiges, ne les ont jamais désavoués; ils ont eu nos livres entre les mains, qui constatent leur injustice & leur endurcissement, qui racontent les châtimens terribles que Dieu leur a fait éprouver. A une génération de deux millions de personnes, en a succédé une autre, qui a conversé avec ce Législateur, qui a obéi à ses ordres, qui l'a vu se choisir un successeur, & enfin disparoître du milieu de son peuple. La nation a été soumise à ce successeur, & c'est lui qui nous a mis en possession de la terre que nous avons habitée pendant seize siecles. Moyse a écrit ses livres en présence de la nation; ils nous ont été transmis d'âge en âge, sans que personne ait jamais osé se les attribuer. Ces livres ont toujours été l'objet de notre foi, la regle de nos mœurs & le fondement de nos espérances; les nations voisines ont connu Moyse; leurs Ecrivains les plus anciens en ont parlé. A des titres si bien fondés, nos *systêmateurs* nou-

veaux opposeront-ils le chaos indéchiffrable des histoires chinoises, de *Sanchoniaton*, dont il ne reste que quelques fragmens des rapsodies sans suite, sans preuve & sans garant, dont on ignore l'époque & tout ce qui peut fonder un auteur? Croient-ils suppléer à la vérité par des citations pleines de suffisance? Ces charlatans de sagesse peuvent dresser leurs treteaux pour duper quelques femmelettes & les sots, ils peuvent se faire une réputation parmi la canaille philosophique; nous n'envions ni leurs talens, ni leurs prétendues lumieres; appuyés sur une tradition constante & uniforme des Juifs, des Payens & des Chrétiens, nous reconnoissons Moyse Législateur des Hébreux, pour l'auteur du Pentateuque, livre sublime qui seul nous instruit solidement sur la nature de Dieu, sur l'origine du monde, sur l'état actuel de l'homme; qui éclaircit ces abîmes impénétrables à tous les génies, remplit nos desirs & nos besoins; premier indice de la révélation. Ce livre est le monument le plus important pour le peuple qui l'a conservé, il contient ce qu'il a de plus cher, son origine, sa religion, sa police, ses privileges, ses droits & ses espérances. Ce livre n'a pu être fabriqué ni par les Chrétiens qui l'ont reçu des Juifs, ni par les Juifs qui l'ont toujours attribué à Moyse: sept siecles avant *Jesus-Christ*, les Samaritains divisés avec les Juifs, le conservoient avec la vénération qu'ils avoient pour Moyse. Ces deux peuples toujours ennemis, ne s'accordent que sur l'origine & l'antiquité de ce livre. Trois cents ans avant l'établissement du Christianisme, *Ptolomée*, Roi d'Egypte, envoya des interpretes pour en faire une version de l'hébreu en grec: version

authentique qui suppose un original préexistant. Enfin l'histoire de Juda & d'Israël schismatiques, atteste qu'il n'a pu être supposé dans les siecles suivants; il est donc antérieur aux Rois & aux Juges.

Il est également constant que le Pentateuque n'a pu être altéré & falsifié; qui l'auroit osé après les menaces de l'auteur? Les parties qui composent cet ouvrage sont tellement liées, que l'altérer, c'eût été le dénaturer. Il contient des faits à venir, & ces faits arrivés ou inscrits dans des actes publics, confirment sa vérité & son antiquité. Tous les livres suivans, qu'on peut regarder comme les archives du Peuple Juif, le citent & le célebrent. Le second temple ramene au premier bati par *Salomon* : la paix & les trésors que possede ce Prince, sont les fruits des conquêtes de ce peuple, sous *David*, sous *Saül*, sous les *Juges*, jusqu'à *Josué*, & jusqu'à la sortie d'Egypte; il en sort, & on sait comment il y est entré. Les douze Patriarches sont connus, & toutes ces branches aboutissent à *Abraham*. Les Machabées, les Rois, les Prophetes, tous parlent de la loi & des écrits de *Moyse*. L'histoire des Juifs est donc un certificat solemnel & toujours subsistant de l'intégrité des écrits du premier historien du monde.

Il y a plus, une providence supérieure, attentive à travailler pour le Messie, ménage jusqu'à lui une suite de faits & d'oracles qui le regardent; nouvel obstacle à la falsification du Pentateuque. Après la mort de *Josué*, l'état des Juifs n'est plus qu'un cercle de captivité & de liberté; il ne présente qu'un flux & reflux de vengeances annoncées par *Moyse*; & loin de supprimer l'his-

toire de leurs calamités & de leurs désastres ; elle devient l'objet de leur confiance. Peu-à-peu la haine entre Israël & Juda éclate, & cependant les Rois ennemis, & les Samaritains irréconciliables, ne se font jamais le reproche d'avoir altéré ce livre ; tous le gardent avec soin, & y puisent comme dans un dépôt pur & sacré, les grands événemens qui les intéressent.

Des Miracles de Moyse : ils prouvent sa mission.

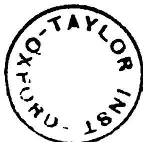
S'il existe un Dieu, il a établi & fixé les loix de la nature ; s'il a établi & fixé les loix de la nature, elles dépendent de lui ; si elles dépendent de lui, il peut donc à son gré les arrêter, les suspendre ou les changer. Celui qui remue la planette qu'il a formée, peut en suspendre le mouvement ; celui qui a créé l'homme vivant, le peut ressusciter mort ; Dieu n'a pu se dépouiller de son empire sur ses créatures, & les miracles ne lui coûtent pas plus que les effets naturels. Les loix qu'il a établies, sont immuables à la vérité ; mais il s'est réservé le pouvoir d'en changer le cours à sa volonté. Admettre des miracles, ce n'est donc point détruire l'immutabilité de Dieu, mais reconnoître sa puissance suprême. En faisant des miracles, il ne viole pas les loix de la nature, il ne fait qu'exercer sa volonté, parce qu'il a résolu de toute éternité de faire en tel tems, en tel lieu, une chose qui ne seroit pas dans la classe des événemens ordinaires. Si en créant le monde, Dieu s'est proposé de lui donner de tems en tems des avertissemens salutaires, il n'est pas contradictoire qu'il les lui donne. On

entend par miracles, tout effet supérieur aux loix de la nature & au pouvoir de la créature. Ainsi la premiere regle est que le miracle surpasse les forces connues de la nature; s'il y a quelque difficulté sur ce point, la seconde regle éclaircit tous les doutes, c'est que le miracle soit opéré au nom de Dieu, créateur du ciel & de la terre: car Dieu étant la vérité même, il ne permettra jamais qu'une fourberie soit autorisée par le concours de l'opération divine. On est donc certain qu'un miracle fait au nom de Dieu créateur, est une preuve évidente de la vérité; Dieu ne peut agir contre lui-même, ni nous forcer à croire un imposteur & à renoncer à la raison.

D'après ces principes incontestables, jugeons des miracles de *Moyse*. A-t-il opéré des prodiges supérieurs à la nature? les a-t-il faits au nom du Dieu créateur? Or l'un & l'autre sont évidens, & toujours liés ensemble. J'ouvre le livre de l'Exode, & j'y lis qu'une voix appelle Moyse & lui ordonne de délivrer les Hébreux de la servitude d'Egypte. Moyse étonné, demande qui est celui qui lui donne cet ordre? On répond, *c'est le Dieu de vos peres, c'est l'Etre souverain, celui qui est.* Moyse exige un signe qui lui fasse connoître que c'est Dieu qui lui parle: *jetez votre verge*, lui dit-on; il la jette à terre, & aussi-tôt elle se change en serpent; il en prend la queue, & revoit son bâton; il passe la main sur son sein, elle est couverte de lepre; il la remet, & elle est saine. Moyse assuré de sa mission par ces miracles, se réunit à son frere *Aaron*, rassemble les anciens de son peuple, va trouver *Pharaon*, & lui annonce que Dieu lui ordonne de laisser sortir les Hébreux; il lui intime cet ordre par des

prodiges multipliés & si surprenans, que les Magiciens de la Cour avouerent que le doigt de Dieu agissoit pour Moyse. A sa priere, Dieu frappe l'Egypte de plusieurs plaies, excepté la terre de *Gessen*, canton des Hébreux. La premiere fut le changement des eaux du Nil en sang; la seconde, celle des grenouilles qui entroient dans les maisons, & sautoient jusques sur les tables; la troisieme, celle des moucherons, dont les piquures étoient mortelles; la quatrieme, celle des mouches; la cinquieme fut une peste qui fit mourir le bétail; la sixieme fut cette même plaie qui passa aux hommes; la septieme, une grêle qui endommagea une vaste étendue de pays; la huitieme, une nuée de sauterelles qui détruisit tout ce que la grêle avoit épargné; la neuvieme, les ténebres épaisses qui couvrirent la terre pendant trois jours & trois nuits; la derniere enfin fut la mort des premiers nés d'Egypte, tués en une même nuit par l'Ange exterminateur, excepté ceux des Israélites, dont les portes furent marquées du sang de l'agneau qu'ils avoient mangé pour la premiere Pâque.

Moyse annonce tous ces fléaux à Pharaon avant qu'ils arrivent; ils paroissent & disparoissent à sa voix, ce Prince est forcé de se rendre. Le Peuple Hébreu se met en route, une colonne de feu les éclaire, le guide & le protege; la mer se divise & lui laisse un passage libre au milieu de ses flots, où les Egyptiens n'entrent que pour y rester engloutis. Le peuple a faim, la manne tombe réguliérement & le nourrit pendant quarante ans dans le désert; un rocher ouvre son sein pour étancher sa soif; la montagne de Sina est en feu, Moyse monte au sommet; là il s'en-



tretient avec Dieu, qui lui donne sa loi écrite de sa main. Moyse descend de la montagne après quarante jours; il apperçoit le peuple qui adore un veau d'or; irrité, il brise les tables sacrées sur lesquelles le doigt du Très-haut a gravé ses volontés. Il remonte cependant sur la montagne où il demeure encore quarante jours sans boire ni manger, & rapporte d'autres tables de la loi qu'il fait placer dans une arche, pour laquelle il fit construire un tabernacle, &c. &c. &c.

Voilà sans doute des prodiges, & des prodiges multipliés. Sont-ils des effets naturels? Les incrédules trouvent-ils quelque liaison de la nature avec les événemens? Ils sont opérés à la face du ciel & de la terre: ils sont suivis. Les Egyptiens si éclairés & si opiniâtres, ne peuvent tenir contre ces merveilles: plus d'un million de personnes en sont convaincues & effrayées. Nier ces miracles, c'est ne vouloir rien croire; les admettre & chercher une autre cause que Dieu, c'est renoncer à la raison.

De la conformité de la raison & de la nature, avec les faits racontés par Moyse.

La connoissance de la bonne physique suffit pour réfuter ces insolens Philosophes, qui ont imaginé à grands frais, pour la formation de la terre, & la disposition de toutes ses parties, les hypotheses les plus contraires aux loix naturelles. L'état de l'univers avec tous ses phénomenes s'accorde avec la révélation, & toute la nature s'éleve contre ces génies dangereux, qui osent donner leurs pensées & leurs rêveries pour le véritable systême du monde: cette même nature

visible rend l'hommage le plus sensible à la puissance, à l'intelligence & à la providence de son auteur. Tout l'univers, le cours des astres, les changemens de saisons, les progrès de la société des sciences & des arts, prouvent invinciblement la création du monde, depuis un certain nombre de siecles. L'œuvre des six jours terminé par un septieme de repos, est attestée par les six jours de la semaine en usage chez les nations les plus anciennes. La sanctification du septieme jour distinguoit les Juifs, & réfute l'éternité du monde, le culte des sept planetes, ou de l'armée des cieux. La révolution des astres est de régler les fêtes, les travaux, & de fixer les jours, les mois, les années : tel fut le calendrier de tous les peuples. La multiplicité des especes contenues dans leurs principes, est sensible : tout a été fait, & rien dans le monde matériel n'est créé de nouveau; & ainsi Dieu n'accorde la fécondité qu'aux especes dont il a créé & béni dès le commencement les germes destinés à en produire d'autres. L'homme pour qui tout a été fait, en est le souverain. En général il est géometre, méchanicien, astronome, navigateur, architecte, &c. Sa double composition & son origine ont été connues dans tous les tems, & célébrées par les premiers Poëtes : les hommages dus à son créateur, rendus par les vœux & les sacrifices. La chûte de l'homme, sa dégradation & son bannissement du lieu de félicité, sont le dénouement de ces mysteres, qui nous font voir alternativement dans sa nature, des prodiges de grandeur & de bassesse. L'homme étoit fait pour le bien & le vrai, il oublie son auteur, transgresse sa loi, se rend coupable, & porte

la peine due à son crime. Après son péché, les sacrifices deviennent nécessaires : Dieu se contente du sang des animaux, à la place de celui des coupables. Il n'agrée cependant ce rachat qu'en vue de la victime future qui devoit satisfaire pour tous. Point de peuple qui n'ait offert des sacrifices, témoignage public & éclatant de dépendance & de confiance envers la Divinité. De là ce respect pour les veillards, pour les morts, ces repas communs, ces fêtes; autant de pratiques traditionelles, inspirées aux premiers hommes avec la religion naturelle, & transmises à leurs descendans : autant de preuves certaines d'une origine commune, d'une même loi, mais corrompue dans sa source par l'idolâtrie.

Après avoir tracé le tableau de la dépravation de l'homme, Moyse raconte les progrès de la malice de son cœur. Le déluge purifie la terre, & fait une leçon terrible aux siecles futurs. L'antiquité payenne en a conservé la mémoire, les témoignages en sont publics. Le *Deucalion* sauvé du naufrage, & repeuplant la terre : les corps marins, les coquillages trouvés sur les montagnes les plus éloignées de la mer, prouvent ce déluge. Moyse étoit si bien instruit des dimensions de l'Arche, que les plus habiles calculateurs y ont trouvé les mesures géométriques.

Moyse qui connoissoit bien les titres égyptiens, ne craint point de faire remonter l'origine du genre humain au seul *Adam*, il en fixe le berceau, les âges, les générations : tous partent de *Babel*, huit cents ans avant lui. Il ne s'embarrasse point comment ils ont passé les mers, & pourquoi les uns sont noirs, les autres blancs : or toutes les histoires sont d'accord avec son récit.

La plaine de *Sennaar*, au confluent du Tigre, avec l'Euphrate, la beauté, la fertilité de ce pays plat; l'asphalte & le bitume naturels au sol, sont attestés par les Historiens : la tour du ralliement, la confusion des langues, la dispersion des hommes, tout part de l'Orient pour aller, selon les desseins de Dieu, peupler les climats les plus éloignés. Les trois premieres colonies se multiplient en paix sur les côtes de l'Asie, en Egypte & à la Chine; toutes conservent la premiere tradition dont on reconnoît les traces dans les fables mêmes qui l'ont altérée. Les autres colonies dispersées & séparées de toute société avec les premieres, tombent dans l'abrutissement & une barbarie dont elles ne sortent que par leur commerce avec l'Orient. Tout dépose en faveur de la narration de Moyse : la géographie même est pour lui, tout y est placé dans son vrai local; il assigne les peres des peuples divers, & les fondateurs des nations connues. Son détail est clair & précieux, tandis que les écrivains profanes nous mettent ou nous laissent dans les ténebres : ses écrits désignent l'époque, la date, les coutumes & les faits; tout y est admirablement lié & suivi. Moyse est donc le seul à consulter comme le flambeau de l'érudition historique. Nous avons dans son livre, le plus ancien qui soit au monde, une histoire suivie de la terre, de ses révolutions, de l'invention des premieres arts, des peuplades, des commencemens des empires, &c. &c. Et nos incrédules aiment mieux substituer à une histoire de ce mérite, un amas informe d'hypotheses entassées pêle-mêle. Quelle manie! qu'ils sachent qu'on ne détruit pas les faits par des songes : les visions de quelques *systêmateurs* sont des démonstra-

tions pour des hommes qui ont fecoué le joug de la raifon, & qui préferent le ridicule à la vérité.

Divinité de la Religion de Moyfe; elle s'accorde parfaitement avec la Religion naturelle.

Quel homme avant Moyfe avoit donné aux hommes une idée fi belle, fi noble & fi magnifique de la Divinité? quel Légiflateur avoit enfeigné à fon peuple que Dieu eft infini, éternel, tout-puiffant, que tout exifte par lui, & qu'il conduit tout? Qu'on compare ces notions pures & fublimes, avec les fuperftitions qui avoient couvert la furface de la terre : n'eft-il pas évident que Moyfe feul a connu le vrai Dieu? Quels devoirs prefcrit-il à Ifraël? Qu'on parcoure le Livre de l'*Exode*, qu'on réfléchiffe fur les beaux préceptes du Décalogue, on y voit le domaine de Dieu fur toutes les créatures; l'homme y apprend à l'aimer, à ne jamais prendre fon nom en vain, & à lui rendre l'adoration, l'obéiffance & la confiance. Quoi de plus fimple, de plus jufte & de plus naturel! Il connoît les égards dus à la femme formée d'une de fes côtes, pour être fa compagne, & non pas fon efclave; que fon lien avec elle eft indiffoluble, qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur, comme ils ne forment entre deux qu'une même chair. Qu'on life attentivement le refte des loix qui concernent le prochain, on y découvrira les raifons de l'union, de l'amour & de la paix qui doivent régner entre tous les hommes, puifqu'ils font tous les enfans d'un même pere, & ne font réellement fur la terre qu'une même famille.

Quel plus beau développement de la loi naturelle !

Des Prophéties.

Il est incontestable qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse voir tous les siecles, & prédire infailliblement une foule d'événemens qui dépendent du libre arbitre de l'homme. Or s'il se trouve dans les annales d'un peuple une suite de prédictions qui annoncent l'avenir, & si ces événemens prédits sont arrivés dans le tems marqué par les Prophetes, n'est-il pas évident que Dieu a manifesté à ce peuple ses volontés suprêmes ?

Les Livres saints nous représentent les Prophetes comme des hommes célebres, séparés des autres hommes par une vie solitaire, & unis à Dieu par la priere, la méditation de la loi, & d'autres exercices de piété. Dans les tems de désordre & d'idolâtrie, ces hommes pleins de zele paroissoient au milieu des méchans, se disoient envoyés de Dieu, & annonçoient des événemens de toute espece, proches ou éloignés. En preuve de leurs discours conservés précieusement, ils faisoient des prodiges éclatans. Les monumens publics attestoient ce qui étoit accompli, & instruisoient les enfans de l'avenir ; ceux-ci joignant au passé ce qui arrivoit de leurs jours, laissoient à leurs descendans un profond respect pour les Prophetes qui l'avoient prédit, & une espérance certaine que tout s'accompliroit de même. On conservoit leurs écrits comme le sceau divin, dépositaire des promesses : on croyoit à l'avenir, parce qu'on voyoit le présent & qu'on savoit le passé. Qu'on compare les prophéties avec l'histoire des Juifs & de l'univers

entier, & leur lecture assurera le dernier caractere de divinité; révolutions des Empires, successions des Monarchies bien circonstanciées, l'époque, la date, les lieux, les personnages sont désignés souvent par leurs noms : en voici des exemples.

Le Prophete *Nathan* prédit à *David* les fléaux qui vont tomber sur lui, à cause de son crime; un autre annonce à *Salomon* la division de son royaume, & assure à *Jéroboam* le sceptre d'*Israël*. *Phacée*, Roi d'Israël, & *Rasin*, Roi de Syrie, s'unissent pour détruire le Royaume de Juda; ils assiegent Jérusalem; *Achaz* en est effrayé, le Prophete *Isaïe* annonce que leur projet échouera, & qu'ils seront l'un & l'autre la proie du Roi d'*Assyrie* : en effet peu après avoir levé le siege de Jérusalem, *Damas* & *Samarie* tombent entre les mains de *Teglatphalasar*. Sous le regne d'*Ezéchias*, *Sennacherib* à la tête d'une armée formidable, met le siege devant *Jérusalem* : *Isaïe* qui avoit marqué sa route, ses campemens & sa défaite, avant qu'il eût songé de sortir d'*Assyrie*, assure *Ezéchias*, sans vivres & sans garnison, qu'il n'a rien à craindre, que ses ennemis vont bientôt être exterminés. La nuit suivante en effet cent quatre-vingt-cinq mille hommes périssent, le Roi mis en fuite est tué à son retour, comme *Isaïe* l'avoit prédit. Cet événement fit une si grande impression sur l'esprit des Rois voisins d'*Ezéchias*, qu'ils envoyerent au Temple des offrandes, & à *Ezéchias* des félicitations. *Ezéchias* montre ses trésors aux Ambassadeurs de *Babylone*; Dieu irrité de son orgueil, lui envoie dire par *Isaïe* que toutes ces richesses seront la proie de *Nabuchodonosor* : ce qui fut exécuté à la lettre. *Cyrus*, deux cents ans avant

ſa naiſſance, eſt nommé pour le deſtructeur de *Babylone* ; il en publie le ſiege, la maniere dont cette Ville célebre doit être inveſtie, la lâcheté & la fuite de la garniſon, la frayeur du Roi, l'extinction de ſa famille & la cruauté qu'on exercera contre ſes habitans ; il déclare que cette Ville tombée ne ſe relevera jamais, que ſon enceinte deviendra un cloaque ſemblable à *Sodôme* & à *Gomorrhe*, & une retraite d'animaux carnaciers. En effet ſes murs abandonnés, devenus un parc de bêtes féroces, changerent le cours de l'*Euphrate*, & il ne reſte plus de ſes débris qu'une fange infecte, à peine en voit-on quelque trace : tous les Auteurs conviennent de cette vérité.

Jérémie prédit à *Joachim* qu'il ſera mené à *Babylone* ; que le même ſort attend *Sédécias* qui ſera plus malheureux que lui. En effet *Sédécias* ayant mépriſé les conſeils de *Jérémie*, ſe révolte contre *Nabuchodonoſor* : celui-ci l'attaqua, emmena le peuple en captivité, le prit lui-même, fit égorger ſes enfans en ſa préſence, & le fit tranſporter à Babylone & enfermer dans une étroite priſon où il mourut miſérablement. *Jérémie* & *Ezéchiel* fixent les ſoixante-dix années de la captivité des Juifs, & leur retour à *Jéruſalem*. *Eſdras* part de Babylone par ordre d'*Artaxercès*, ſurnommé *Longue-main*, qui lui donne la permiſſion de ramener le Peuple Juif à *Jéruſalem*, d'en relever les murs & d'y rétablir la police.

Daniel ſemble être plutôt un Hiſtorien qu'un Prophete ; il voit dans la ſtatue de *Nabuchodonoſor*, ſi variée dans ſa compoſition, la chûte de ſon empire, & les grandes Monarchies qui doivent ſe ſuccéder les unes aux autres. Les *Babyloniens*, les *Medes*, les *Perſes*, les *Grecs*, les *Romains*, & enſuite

l'empire éternel du Meſſie qui doit s'étendre d'un pôle à l'autre. Il annonce *Alexandre*, & la rapidité de ſes conquêtes, il voit *Xercès*, le quatrieme ſucceſſeur de *Cyrus*, aſſembler toutes ſes forces contre la *Grece*, &c. &c. Dans tous ces oracles & mille autres, les faits ſont ſi détaillés & circonſtanciés qu'ils ont paru des hiſtoires, tant les événemens ont été conformes aux prophéties.

A l'égard de l'obſcurité que les incrédules voudroient critiquer dans les prophéties, *Porphire* & *Julien l'Apoſtat*, plus éclairés que ces petits Orateurs anti-chrétiens, les trouvoient ſi claires, qu'ils prétendoient qu'elles avoient été faites après coup. D'ailleurs toute prophétie doit être claire & obſcure : claire dans ſon objet, & voilée dans les termes qui l'annoncent; Dieu parle & ſe manifeſte comme il lui plaît, ſans que perſonne ait droit de lui démander raiſon de ſa conduite, encore moins de l'outrager par d'indécens ſarcaſmes & de ſottes platitudes.

Des Prophéties qui regardent le Meſſie. De la Prophétie de Jacob.

Le Patriarche *Jacob*, ſur le point d'expirer, aſſemble ſes enfans autour de ſon lit, & prédit à chacun d'eux leur deſtinée; conduit par l'Eſprit de Dieu, il trace leur hiſtoire; s'adreſſant *à Juda* : *Vos freres*, lui dit-il, (Geneſe 49) *vous loueront, votre main s'appeſantira ſur vos ennemis, les enfans de votre pere ſe proſterneront devant vous. Le ſceptre ne ſortira point de Juda, & il y aura toujours des conducteurs de ſa race, juſqu'à ce que vienne l'Envoyé promis, qui eſt l'objet de l'attente*

des nations. Voilà le privilege de *Juda* & de sa tribu, il consiste dans sa prééminence & son autorité sur les autres tribus, ou que cette tribu formera un état de république jusqu'à la venue de cet Envoyé, ce desiré des nations. Les Juifs conviennent que ces paroles ne regardent que le Messie; or il s'agit de savoir si la tribu de *Juda* a eu cette autorité sur les autres tribus, & si elle a conservé cette autorité jusqu'à la venue du Messie.

1°. En parcourant les annales des Juifs, depuis la bénédiction de *Jacob*, nous voyons toujours la tribu de *Juda*, la premiere en marche & en honneur: elle a la premiere portion de la terre de *Canaan*, l'autorité royale est fixée dans cette tribu en la personne de *David* & ses descendans. *David* lui-même appelle *Juda* son Roi; preuve que la supériorité de *Juda* étoit antérieure à lui, & qu'elle continueroit lorsque sa famille ne seroit plus sur le trône. Dix tribus se séparent de *Juda*, ensuite enlevées & dispersées dans l'*Assyrie*, elles ne forment plus un corps de nation: mais la tribu de *Juda* se maintient, se conserve même dans la captivité. Elle a ses chefs, ses loix, ses Prophetes, ses Juges. Sous *Zorobabel*, elle revient encore dans son ancien héritage, elle sert de base à la république qui s'y forme, elle fournit les *Macchabées* & les Sénateurs; elle est si dominante qu'elle donne le nom de Juifs à tout le peuple qui la compose; enfin elle ne perd son autorité que lorsque paroît celui que nous démontrerons être le Messie.

2°. Depuis *Tite*, les Juifs n'ont plus ni ville, ni temple, ni Magistrats, ni registres, ni Roi, ni république, ni autorité. Cet état déplorable

ſubſiſte depuis près de deux mille ans ; cependant ils ſe multiplient, quoique viſiblement ſéparés de tous les autres peuples, malgré la puiſſance & la haine de toutes les nations de qui ils dépendent. Tout l'Orient & l'Occident ont changé de face, tous les peuples ſe ſont confondus ; mais les Juifs ſurvivent à tous & remontent juſqu'à la tige d'*Abraham*. Leur état prouve qu'ils ont rempli leur miniſtere, qu'ils ne ſont plus le peuple de Dieu, mais qu'ils ont trempé leurs mains ſacrileges dans le ſang du Meſſie ; ils ſont comme une pouſſiere agitée par le vent & répandue par le ſouffle de l'Etre-Suprême ſur toute la ſurface de la terre.

Prophétie de Daniel ſur le Meſſie.

Daniel occupé de la ſervitude de ſon peuple à *Babylone* & des ſoixante-dix années qu'il devoit paſſer en exil ſur les bords de l'Euphrate, ſelon la prophétie de *Jérémie*, au milieu des vœux qu'il forme pour la liberté de ſes freres, voit à travers la nuit des ſiecles une délivrance bien plus intéreſſante pour tout l'univers. Il ſuppute le nombre des années qui couleront depuis la permiſſion accordée de rebâtir *Jéruſalem* juſqu'à la venue du Meſſie ; il aſſigne les limites préciſes du tems que le *Chriſt* emploiera à faire entendre ſa voix, à inſtruire ſon peuple, à opérer la rémiſſion des péchés ; il détermine le regne immuable de la juſtice, l'accompliſſement entier des prophéties ; & parce que la ſuite de tant d'années pourroit jeter quelques nuages ſur les calculs qu'il trace, il les lie à un événement qui, toujours préſent aux yeux de l'univers, prévien-

tira tous les doutes & épargnera la nécessité de supputer ; il annonce ce que nous voyons, la mort du Saint des Saints, suivie de l'abolition entiere des sacrifices ; la ruine du temple, la destruction de *Jérusalem*, tombée sans jamais aucun espoir de se relever. Voici les termes de la prophétie de *Daniel* telle que nous l'avons reçue des Juifs, & comme nous la conservons dans nos Écritures.

« Lorsque j'étois en priere, & que je confessois » mes péchés, & les péchés d'Israël mon peuple, » & que dans un profond abaissement j'offrois mes » prieres en la présence de mon Dieu, pour sa » montagne sainte ; je n'avois pas encore achevé » les paroles de ma priere, que Gabriel que » j'avois vu au commencement dans la vision, » vola tout d'un coup à moi, & me toucha au » tems du sacrifice du soir ; il m'instruisit, il » me parla, & me dit : Daniel, je suis venu » maintenant pour vous enseigner & pour vous » donner l'intelligence. Dès le commencement » de votre priere j'ai reçu cet ordre, & je suis » venu pour vous découvrir toutes choses, parce » que vous êtes un homme de desirs. Soyez donc » attentif à ce que je vais vous dire, & comprenez cette vision. Le tems a été abrégé à » soixante-dix semaines en faveur de votre peuple & de votre Ville sainte, afin que la prévarication soit abolie, que le péché trouve sa » fin, que l'iniquité soit effacée, que la Justice » éternelle vienne sur la terre, que les visions & » les prophéties soient accomplies ; & que le » Saint des Saints soit oint. Sachez donc ceci & » le gravez dans votre esprit. Depuis l'ordre qui » sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au

» Christ, chef de mon peuple, il y aura sept » semaines, & soixante-deux semaines, & les » places & les murailles de la Ville seront bâties » de nouveau parmi les tems fâcheux & diffi- » ciles, & après soixante-deux semaines le Christ » sera mis à mort, & le peuple qui le doit re- » noncer ne sera point son peuple. Un peuple » avec son chef qui doit venir, détruira la Ville » & le Sanctuaire; elle finira par une ruine en- » tiere, & la désolation qui lui a été prédite ar- » rivera après la fin de la guerre. Il confirmera » son alliance avec plusieurs dans une semaine; » & à la moitié de la semaine, les hosties & les » sacrifices seront abolis; l'abomination de la » désolation sera dans le Temple, & la désola- » tion durera jusqu'à la consommation & jusqu'à » la fin » (*Genes. ch.* 9).

N'est-il pas évident que le Prophete parle ici du Messie, qu'il le désigne par son nom, ses titres personnels & les traits qui doivent le caractériser? N'est-il pas également certain que les semaines annoncées par la prophétie sont des semaines d'années (1) qui forment quatre cents

(1) Les Commentateurs conviennent qu'il s'agit ici de semaines d'années, c'est-à-dire de semaines de sept ans. Les Hébreux étoient accoutumés à cette maniere de compter, leur année sabbatique arrivoit au bout d'une semaine de sept ans, comme il est aisé de voir dans le chapitre 25, verset 8 du Lévitique, *Numerabis tibi septem hebdomadas annorum.* Les Docteurs de la Loi avoient compris que le Messie devoit venir dans le tems où Jesus-Christ a paru. C'est donc à ce tems qu'ils fixoient la fin de soixante-dix semaines. Sous les regnes d'*Auguste* & de *Tibere*, tous les esprits attendoient le desiré des nations. On ne s'occupoit qu'à chercher un sujet dans qui on pût rencontrer les caracteres du Messie.

quatre-vingt-dix ans ; car des ſemaines de jours & de mois ne ſuffiſent pas pour l'accompliſſement des événemens prédits. Ainſi, ſelon les calculs des plus ſavans chronologiſtes, le Meſſie doit venir dans quatre cents quatre-vingt-dix ans, dont le commencement eſt attaché à un Edit qui ordonnera de rebâtir Jéruſalem avant la ruine de cette Ville, avant l'abolition des Sacrifices, & l'entiere déſolation du Peuple Juif. Or il y a près de dix-huit ſiecles que les quatre cents quatre-vingt-dix ans ſont écoulés, que Jéruſalem & ſon Temple ont été renverſés par *Tite*, que les Sacrifices ont ceſſé, que les Juifs ſont dans une entiere déſolation : il y a donc dix-huit cents ans que le Meſſie eſt venu.

Prophéties concernant les circonſtances de la Vie & de la Mort du Meſſie.

Le Meſſie eſt le centre de la révélation, & le grand objet des œuvres de Dieu. A peine *Adam* eſt-il tombé, que déjà on lui montre de loin ſon Libérateur, qui renouvellera la face de l'univers ; on lui annonce que le Fils de la femme écraſera la tête du ſerpent. Mais de quelle nation ſortira-t-il ? Une ſeconde prophétie fixe ce Fils de la femme dans la poſtérité d'*Abraham*, en lui toutes les nations ſeront bénies. Mais ce Fils deſcendra-t-il d'*Agar* ou de *Céthura* ? Une troiſieme prophétie dit qu'il ſortira de *Sara* ; mais *Iſaac* a deux fils. Une quatrieme dit qu'il faut l'attendre de *Jacob*. Une cinquieme va plus loin, elle écarte toutes les autres tribus, & nous apprend que la tribu de *Juda* eſt déſignée pour poſſéder le ſceptre d'autorité ; que dans cette tribu la maiſon de

David est préférée pour fournir le sang qui coulera dans les veines du Messie : sacrifices, cérémonies, Prophetes, Patriarches, Justes de la loi, tout représente le Messie. Mais comme les oracles qui l'annoncent ont leur profondeur, on pourroit s'égarer & se perdre ; l'esprit humain, cet esprit d'autant plus foible que présomptueux & téméraire, il compte trop sur ses lumieres, & se défie trop peu, de son ignorance & de ses passions ; mais comme les cérémonies, les sacrifices qui représentent le Messie, ont leur nuage, source ou prétexte d'erreurs dans un peuple déjà prévenu, & par-là même peu capable de saisir les mysteres de l'esprit cachés sous l'écorce de la lettre, le Messie est continuellement dans la bouche des Prophetes ; ils le peignent avec des traits si vifs & si ressemblans, qu'ils le font, pour ainsi dire, sortir des ténebres où l'obscurité de l'avenir le tenoit caché. Son histoire est tellement disposée dans les écritures, son berceau, son tombeau, sa vie & sa mort, ses vertus & ses disgraces, sa gloire & ses humiliations, l'ignominie & le triomphe de sa Croix, qu'il semble que les Prophetes ne fassent plus que raconter ce qu'ils voient de leurs propres yeux. *David* le voit dans la splendeur des Saints, formé au sein du Pere, il voit le Fils de Dieu devenu le Fils de l'homme, il le voit son Fils, & en même tems son Dieu, son successeur & son Maître ; il le voit ignoré de son peuple, trahi par un de ses Disciples, abandonné de ses Apôtres, & rassasié d'opprobres ; il voit ses pieds & ses mains percés, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel & de vinaigre ; il voit ses ennemis avides de son sang, frémir autour de

lui, s'applaudir de leur barbare triomphe, insulter à ses vertus, défier sa puissance & sa divinité; il le voit libre dans la région des morts, sortir du tombeau sans en avoir éprouvé la corruption, s'asseoir à la droite du Très-Haut, Pontife éternel & unique vainqueur de la terre & des enfers, recueillir l'héritage des nations assujetties à son empire.

Isaïe parle de la virginité de sa mere ; il le voit le dernier des hommes, l'homme de douleurs, victime pour nos péchés, le rebut & le salut du monde, traîné au supplice comme un scélérat, & devenir par sa mort le pere d'une postérité immense; il voit les nations éclairées, sanctifiées, la vengeance du Ciel éclater sur Israël incrédule; il voit le Messie désavoué, rejeté par le peuple qui l'attendoit, & adoré par les nations qui ne l'attendoient pas.

Jérémie annonce que le Messie établira une nouvelle alliance, en réprouvant l'ancienne; que les Juifs, les mains teintes de son sang sacrilégement répandu, seront errans, sans Roi, sans Tabernacle, sans Autel, sans Ephod, sans Prophetes, traînans de climats en climats la honte & l'opprobre d'un déicide, attendant leur Libérateur & refusant toujours de le reconnoître.

Zacharie raconte le triomphe du Roi pauvre qui entre dans Jérusalem; il voit le Pasteur frappé, & les brebis dispersées : il compte les trente deniers, qui pesés dans la balance de la haine pharisaïque & de la perfidie du Disciple, l'emporteront sur la naissance du Messie ; il va jusqu'à désigner le champ d'un Potier, payé du prix auquel la Synagogue achete l'occasion & la liberté de son crime. En un mot, pendant l'espace de

feize fiecles, tous ceux qui parlent au nom de Dieu parlent du Meffie. L'un vous repréfente *Bethléem* la plus petite Ville de *Juda*, illuftrée par fa naiffance : l'autre vous peint la douleur & les larmes de *Rachel* fur fes enfans, victimes immolées aux foupçons d'un Roi fanguinaire. Ici vous le voyez fugitif dans une terre étrangere, bientôt quitter l'*Egypte*, & revenir dans fa patrie; là c'eft le defiré des nations, leur Docteur, leur Légiflateur, leur Roi, femblable à *Abraham* & plus ancien qu'*Abraham*, femblable à *Moyfe* & plus grand que *Moyfe*, fils de *David* & Seigneur de *David*, defcendant de *Salomon* & plus que *Salomon*, &c. &c. Un Prophete fuccede à un autre Prophete : ce que le premier avoit ébauché, le fecond le met dans un plus grand jour. Tout eft fi détaillé & circonftancié, que pour apprendre l'hiftoire du Meffie, on peut également lire les écrits de fes Difciples, ou ceux de fes Prophetes. Démontrons actuellement que toutes ces prophéties ont été littéralement confommées en la perfonne de Jefus-Chrift.

Jefus-Chrift eft le Meffie.

Au milieu des défordres de l'univers, dans le déclin de la Religion judaïque, à la fin du regne d'*Hérode*, fous l'empire de *Céfar-Augufte*, environ l'an quatre mille depuis la création du monde, il a paru fur la terre, en Judée, un homme nommé *Jefus-Chrift*. Ce fait eft inconteftable : les Auteurs profanes, *Suétone*, *Tacite*, *Pline le jeune*, *Celfe*, *Porphire*, *Julien l'Apoftat*, ennemi juré du Chriftianifme, les Juifs eux-mêmes en conviennent. Or il eft également certain que l'époque de

l'avénement du Messie annoncé par les Prophetes est totalement conforme au tems précis où cet homme nommé *Jesus-Christ* a paru (1), & rien n'est plus facile à prouver qu'il a réuni en lui seul les prophéties de tous les siecles, que par conséquent il est le Messie.

Quoique *Jesus-Christ* soit la vérité même, il ne veut point être cru sur sa parole ; il veut fournir à notre raison toutes les preuves nécessaires pour confondre l'incrédulité la plus obstinée. En s'annonçant pour le *Messie*, il fait des miracles, des prophéties & des promesses qui ont leur effet, & qui démontrent sa mission & sa divinité.

Un homme peut se dire tout ce qu'il voudra, mais il ne peut rapporter à lui tout ce qui s'est dit ou fait pendant quatre mille ans. Plusieurs siecles avant la naissance de *Jesus-Christ*, toutes les qualités du Messie étoient réglées, connues & tracées sur les livres traduits de l'hébreu en grec, répandus par-tout & gardés dans

(1) Lorsque Jesus-Christ a paru, tout l'Orient étoit prévenu de la forte persuasion qu'alors il devoit sortir de la Judée un Monarque qui étendroit sa domination sur toute la terre. *Percrebuerat Oriente toto vetus & constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæâ profecti rerum potirentur*, dit Suétone, *in Vespas.* Chap. 4. D'où ce bruit s'étoit-il repandu, si ce n'est de la Judée, où l'on conservoit les plus anciennes & les authentiques prophéties qui fussent au monde ? Et pourquoi en ce tems plutôt qu'en un autre, si ce n'est que les Savans de la nation avoient sur cela une tradition certaine, fondée sur les oracles des Prophetes ? *Tacite*, Hist. liv. 5. Chap. 14., dit expressément, que l'on étoit persuadé que ces promesses d'un Monarque nouveau étoient renfermées dans les anciens livres des Prêtres de Judée. *Pluribus persuasio inerat antiquis Sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur.*

les regîtres de l'univers instruit de l'espérance des Juifs, & attendant que l'événement justifiât leurs oracles. Il étoit donc absolument impossible à *Jesus-Christ* de s'approprier, avant que de naître, la nation, la famille, la branche d'où le Messie sortiroit. Qu'on lise attentivement toutes les prophéties qui regardent le Messie, tous les traits annoncés, traits précis & reconnoissables, on les trouvera tous réunis en *Jesus Christ*. Il falloit, par une généalogie exacte, remonter par *David* jusqu'à *Abraham*; & sans qu'il s'en soit mêlé, elle se trouve dans les annales des Juifs & des Romains. Il falloit qu'il prît naissance en tel tems à Bethléem, que son précurseur fît entendre sa voix, que sa mere fût une Vierge. Ces avant-coureurs étoient prévus avant que *Jesus-Christ* pût les connoître. Si l'entreprise étoit l'ouvrage de l'homme, la difficulté de cadrer avec tout le passé, l'impossibilité d'accomplir le présent & de connoître le futur étoit absolue.

Jesus-Christ ne s'est pas adopté seulement une prophétie, il se les est toutes appliquées, il en a fait lui-même pour les confirmer; il assure que l'opprobre de la Croix sera reçue par-tout, & qu'il réunira tous les peuples sous le même empire de la charité, que son œuvre subsistera jusqu'à la fin des siecles. Il s'étoit appliqué le passé, & annonce que l'avenir lui obéira. La mission de *Jean-Baptiste*, sa pénitence, sa prédication, la double prophétie qu'il prononce: *voilà le Messie, il est au milieu de vous, il est l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde*. Enfin il prédit que le sacerdoce judaïque alloit tomber avec son temple; & de même que les événemens s'étoient ajustés à ses vues avant sa

naissance, ses prédictions se vérifient après sa mort. C'est ici où l'on peut demander à l'incrédule qu'est-il, ou que peut-il être, si ce n'est pas un Dieu qui a présidé à l'inspiration de ces prophéties ? Comment des hommes comme nous ont-ils pu pénétrer dans l'avenir ? A cela l'impie répond dans ses ouvrages à marqueterie, que les prophéties sont fausses; mais rien n'est plus aisé à réfuter que cette objection.

1°. L'époque & la date des écritures nous sont garanties par la main qui nous les présente puisque nous recevons les prophéties qui ont annoncé *Jesus-Christ*, d'un peuple ennemi déclaré de *Jesus-Christ*. C'est dans les mains des Juifs encore teintes du sang de *Jesus-Christ*, que nous trouvons toutes les preuves éclatantes de notre Religion; il est vrai qu'ils ne les y trouvent pas enivrés par la fausse idée d'un Messie belliqueux & triomphant; ils courent après un phantôme qu'ils ne trouveront jamais. Mais cet aveuglement des Juifs prédit par les oracles, n'ajoute-t-il pas par son accomplissement visible & toujours subsistant, un nouveau trait à l'authenticité des prophéties ? D'ailleurs comment nos écritures seroient-elles fausses ? si un seul homme avoit entrepris de les écrire, & que l'événement eût justifié la prédiction, il n'y a personne de bon-sens qui n'en dût être étonné. Quelle est donc cette merveille de voir une suite d'hommes célebres de différens états, de divers siecles, de différens pays, annoncer constamment & sans variation, le même événement ! une conformité si admirable ne peut venir que de celui à qui tout est présent, qui embrasse également tous les génies & tous les siecles.

2° Pour soupçonner les prophéties d'impostures, ou d'avoir été faites après coup, on desireroit que les Philosophes eussent découvert & nommé l'imposteur. Est-ce le Gentil? Mais le Juif en est le porteur, il en tire toute sa gloire, il en conserve la teneur dans ses archives; auroit-il reçu d'une main qu'il déteste, des livres contre lui-même? Est-ce le Juif? Mais auroit-il prophétisé en faveur du Gentil, à qui il cede ses privileges? Se seroit-il rendu l'opprobre du genre humain?

3°. La conversion des Gentils par le Messie & ses Apôtres, & la réprobation des Juifs, sont des témoignages authentiques de leur vérité. Et tandis que ces deux effets subsisteront, cette preuve vivante ne fera qu'acquérir de nouveaux degrés de force & d'évidence dans la suite des siecles. Un homme attentif qui vivra trois mille ans après la venue du Messie, trouvera dans la foi des Gentils & dans l'incrédulité des Juifs, un argument aussi évident de la vérité des prophéties, que s'il avoit été témoin oculaire des événemens qu'elles contiennent; parce que plus l'effet d'une prophétie a de durée & d'éclat, plus elle est vraie & notoire. C'est un miracle toujours subsistant, & auquel on n'oppose jamais que de vaines clameurs.

Des Miracles de Jesus-Christ.

A l'éclat des prophéties qui ont annoncé *Jesus-Christ*, il faut ajouter celui de ses prodiges. Quand il n'auroit pas fait pendant quatre mille ans, comme la seule attente, la seule occupation de l'univers; quand le ciel ne l'auroit pas promis

à la terre avec autant de pompe & de magnificence, ses prodiges suffiroient pour établir sa divinité. Il est à remarquer que *Jesus-Christ* a vécu tout à la fois & dans l'éclat & dans l'obscurité, il a paru le dernier des hommes, & autant que Dieu. Tout est miraculeux dans sa vie depuis son berceau jusqu'à son tombeau. Citons-en quelques-uns d'une notoriété si publique dans le tems qu'on les publia, qu'il est absolument impossible de s'y tromper.

1°. Les Evangélistes assurent que Jesus-Christ guérissoit les maladies de toute espece; or sans s'arrêter à aucun fait particulier, il suffit de faire les réflexions suivantes. Si ces guérisons sont supposées, quelle hardiesse & quelle effronterie de les multiplier & de les entasser les unes sur les autres, de nommer les lieux, les personnes qui les ont éprouvées! combien de villes & de témoins vont crier à l'imposture!

2°. Ces guérisons sont faites à l'instant, sans le concours d'aucun remede naturel; elles deviennent aussi publiques, aussi réelles & aussi constantes que l'étoient les maladies; elles sont si avérées, que tous admirent la puissance de *Jesus-Christ*. La plupart des malades guéris s'attachent à lui & le suivent. Où est, où peut-être la fraude? Par exemple, dans l'*Aveugle né*: ce jeune homme est connu de toute la ville, il voit & publie que le nommé *Jesus* lui a rendu la vue; il paroît au milieu de la synagogue, elle est convaincue du miracle, & elle ne se rend pas. Il en est de même du Paralytique depuis trente-huit ans, on le voit sauter de joie, emporter publiquement son grabat, on ne peut nier le miracle; mais on reproche à *Jesus-Christ* d'avoir guéri cet homme le jour du Sabbat.

3°. Les quatre Evangéliftes racontent, avec toutes fes circonftances, le miracle de la multiplication des pains. Or comment faire croire à cinq mille perfonnes preffées par la faim, qu'ils ont mangé & qu'ils font raffafiés, s'ils n'ont rien mangé? La pauvreté de *Jefus-Chrift* & de fes Difciples étoit connue, ils n'avoient aucunes provifions; la multitude fut tellement convaincue du prodige, qu'elle le reconnut par le grand Prophete. Si ce miracle eft une fable, il peut être démenti par cinq mille témoins, & *Jefus-Chrift* en renouvellant cette multiplication, n'a fait que multiplier les armes contre lui.

4°. *Jaïre*, Prince de la Synagogue, vient trouver *Jefus-Chrift* entouré d'une foule de peuple qui le fuit: il le prie d'avoir la bonté de guérir fa fille fur le point d'expirer. *Jefus* fe met en route, il n'eft pas encore arrivé, qu'on vient au-devant du pere lui annoncer que fa fille eft morte, & qu'il eft inutile à *Jefus* d'aller plus loin. *Jaïre* confterné, ne demande plus rien; mais le Sauveur l'exhorte à efpérer, & continue fa route. La mort de fa fille devient certaine & publique; déjà les pleureufes & tout l'attirail funebre entourent la maifon de ce Prince; *Jefus* entre dans la chambre de la fille, accompagné du pere, de la mere, & de trois Difciples; il prend la défunte par la main, il lui parle, & à fa voix elle fe leve, elle marche, & fa fanté eft parfaitement rétablie. Or demandons à tout homme fenfé fi un fait auffi public peut être faux? Eft-il poffible de fuppofer un complot entre *Jefus-Chrift* & *Jaïre*, homme inftruit, & par état déjà prévenu contre fon bienfaicteur? Si le miracle avoit été concerté, n'auroit-il pas fallu mettre dans

le secret les parens, les domestiques, les amis & tout le quartier ?

5°. La mort vient d'enlever à la veuve de *Naïm* un fils qu'elle aime tendrement; déjà on le porte au tombeau; *Jesus Christ*, touché par les larmes de cette tendre mere, s'approche, touche le cercueil, parle au mort, le mort se leve, parle lui-même, marche en public. Les témoins étonnés glorifient Dieu, & répandent par-tout ce prodige. L'incrédule dira-t-il que c'est ici une léthargie, & qu'il y a de la collusion entre *Jesus* & le jeune homme? Si c'est un jeu, il lui falloit pour acteurs tous ceux qui avoient lié le corps, ceux qui le portoient, la mere même & les voisins. Si ce n'est qu'une léthargie, qui l'a dit à *Jesus-Christ* ? comment le sait-il ? Si ce miracle est supposé, la fausseté est notoire, tout *Naïm* déposera contre *Jesus-Christ*, & cependant tout *Naïm* admire un prodige si palpable.

6°. *Jesus-Christ*, loin de *Béthanie*, apprend que *Lazare* est malade, il meurt; les Scribes & les Pharisiens, les plus grands ennemis de *Jesus-Christ*, apprennent sa mort, & viennent à ses funérailles; ils restent auprès de *Marthe* & de *Marie*, pour les consoler, *Lazare* est mis dans le tombeau; les Juifs témoins de tout, voient arriver *Jesus-Christ*, & ne manquent pas de l'accompagner au sépulcre, où l'on ne peut soutenir l'odeur infecte de ce cadavre de quatre jours; Jesus appelle *Lazare*, & *Lazare* sort du tombeau, marche, mange, & vit encore long-tems. Si *Lazare* n'étoit pas mort, comment ne fut-il pas étouffé ? S'il étoit mort, comment se leva-t-il malgré les liens qui l'enveloppoient? Le miracle ne peut être plus évident, toute une famille

notable l'a vu, les principaux des Juifs qui en étoient les témoins, sont les premiers à le rendre public dans *Jérusalem*. Les Princes des Prêtres envoient pour constater le fait; le rapport les confond & les embarrasse; ils en sont tellement affligés, qu'ils concluent de faire périr *Lazare* & *Jesus*; afin d'arrêter les suites d'un prodige qui mettoit le sceau à sa mission.

7°. Tous ces miracles certains & incontestables sont prouvés par des témoignages qui ne laissent aucun doute, par des Apôtres qui n'ont pu se tromper sur des faits qui ne sont point, si on ne les voit point, & qu'on ne peut croire, s'ils ne sont pas, si on ne les voit pas; des Apôtres qui n'ont pu réussir à tromper par des fables, dont l'imposture n'auroit pu échapper aux recherches du monde entier; des Apôtres qui les ont scellés de leur sang, & qui les ont confirmés eux-mêmes par de nouveaux miracles, qui à leur tour ont eu leurs martyrs & leurs témoins. Miracles que Jesus-Christ fait de lui-même & par lui-même; il n'invoque pas d'autre nom que le sien; il n'en renvoie point l'honneur à un autre Dieu, il nous avertit même que tout ce que Dieu opere de merveilleux sur la terre, il l'opere aussi, parce que les œuvres du Pere céleste sont les mêmes que les siennes. Ses Apôtres n'emploient pour opérer leurs prodiges que l'invocation de *Jesus-Christ*; ils ne se servent de leurs prodiges que pour persuader sa divinité. Or s'il n'étoit pas Dieu, si en qualité de Dieu il ne possédoit le pouvoir des miracles, Dieu pouvoit-il lui prêter la force de son bras, & à ses Apôtres, pour se dégrader lui-même en cédant sa gloire & son culte à un usurpateur? La puissance de Jesus-

Christ

Chriſt n'eſt donc point une puiſſance étrangere & empruntée; il a eu un pouvoir qui n'appartient qu'à un Homme-Dieu. L'univers l'a reconnu, & s'eſt hâté de ſe proſterner & de l'adorer.

La troupe philoſophique, laſſée de ſes abaiſſemens, éleve aujourd'hui ſa voix tantôt contre la divinité de l'Evangile, tantôt contre la divinité de *Jeſus-Chriſt*. Mais pour la faire rentrer dans ſon premier ſilence, il ne faut que réunir, que rapprocher les traits de grandeur & d'indépendance qui caractériſent les miracles de Jeſus-Chriſt, que nous venons d'expoſer. Il eſt évident que tout leur enſemble, qui n'a jamais été approfondi par les ennemis de la Religion, forme une preuve ſi complette, ſi victorieuſe de la divinité de l'Evangile & de *Jeſus-Chriſt*, que tout eſprit eſt forcé de plier & de ſe ſoumettre. La cabale impie aſpire à effacer, à détruire le ſceau divin qui caractériſe les miracles de Jeſus-Chriſt; elle prétend les dénier, en oppoſant les prodiges conſignés dans les faſtes de la gentilité. Quel parallele! des prodiges nés dans le ſein de l'idolâtrie, des prodiges, ouvrage de l'eſprit de ténebres, jaloux de perpétuer le regne de l'impiété; des prodiges que Dieu permet quelquefois à l'enfer, afin de punir par l'aveuglement de l'eſprit, la corruption du cœur. On ne rougit pas de les oppoſer à des miracles deſtinés à établir le regne immuable de la juſtice; à des miracles deſtinés à établir ſur les ruines de tous les vices, le regne de toutes les vertus; à des miracles qui ont eu pour témoin le ſoleil dans ſon midi, atteſtés par des monumens authentiques, dont la mémoire tranſmiſe d'âge en âge a fixé la croyan-

te, réglé les mœurs des plus grands génies, nos maîtres, nos modeles en tout genre. On ne rougit pas d'oppoſer des miracles qui, de l'aveu même des Ecrivains qui nous en ont tranſmis le récit, ont été préparés par l'artifice, aidés par la nature, établis ſans examen, ſans critique; à des miracles opérés par une ſeule parole, un ſeul attouchement de la robe de *Jeſus-Chriſt*, à des miracles garantis par le ſang d'une infinité de Martyrs, ſans ceſſe renouvellés depuis dix-huit ſiecles, publics, éclatans, étudiés, approfondis, avec l'intérêt le plus eſſentiel de ſaiſir le vrai; adoptés & applaudis, malgré l'intérêt le plus preſſant de les rejeter. C'eſt-à-dire que dans ſon indécent parallele, l'incrédule moins trompé que trompeur oppoſe des miracles qu'il ne croit pas à des miracles qu'il ne veut pas croire; délire, vertige moins propre à pallier l'incrédulité qu'à la flétrir & la rendre vile & mépriſable; vertige, délire qui ne doit pas étonner lorſqu'on regarde nos Philoſophes comme autant de joueurs de gobelet, fort adroits tant qu'ils font leur métier, mais toujours ridicules & inconſéquens lorſqu'ils font celui des autres.

De la Réſurrection de Jeſus-Chriſt.

La réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt un prodige que l'eſprit humain n'a commencé à mettre au nombre des poſſibles, que depuis que la réalité en a donné l'idée: prodige d'une évidence démontrée dans des ouvrages que l'impiété la plus ſavante & la plus audacieuſe entreprendroit en vain de réfuter; prodige qui décide ſans retour pour la Religion de *Jeſus-Chriſt*, ou contre *Jeſus-Chriſt*; prodige

qui met le ſceau de la vérité ou du menſonge à ſa doctrine & à ſes miracles, qui condamne ou juſtifie l'arrêt qui l'a fait périr; prodige qui aſſure à la Synagogue la gloire d'avoir ſauvé ſon Temple & ſa Loi, ou qui la couvre d'opprobre d'avoir ſacrifié le Meſſie qu'elle attendoit; prodige qui termine les conteſtations, laiſſe les Apôtres ſans reſſources, & les Juifs ſans excuſe; prodige qu'ils avoient prévu, & dont ils avoient ſenti toutes les conſéquences. Inquiets ſur le changement que cauſeroit dans l'eſprit du peuple la plus foible apparence de *Jeſus-Chriſt* reſſuſcité, ils poſent une garde pour veiller autour de ſon tombeau, & quoiqu'ils n'euſſent rien à craindre des Diſciples, à qui ils n'avoient rien laiſſé à eſpérer, avec quelle précaution ne s'efforcent-ils pas d'arrêter dans ſa ſource ce prodige ſi peu attendu & tant redouté? avec quelle attention ne parcourent-ils pas les écritures pour peſer dans la balance du ſanctuaire la force des preuves qui l'annoncent & découvrir l'impoſture? Tout commande à la Synagogue un examen ſérieux; les Docteurs s'aſſemblent, mais pour s'épuiſer en projets politiques afin d'obſcurcir un fait qui combat tout à la fois leurs idées & leurs intérêts. Ils entendent de tous côtés publier que *Jeſus-Chriſt* eſt reſſuſcité; ils n'examinent pas ſi ce qu'on dit eſt vrai ou faux. Déterminés à ne point croire, ils aiment mieux ignorer la vérité que de lui réſiſter. Leur audace précipitée rejette un fait à qui tant d'autres faits préparoient les voies. Car tout étoit favorable à la réſurrection de *Jeſus-Chriſt*, ſes miracles multipliés, la réſurrection du *Lazare*, dont ils avoient été les témoins oculaires, prouvoit ſeule

que *Jesus* tenoit dans ses mains les clefs de la vie & de la mort. La pureté de sa vie étoit tellement reconnue, que pour le traiter en criminel, il avoit fallu lui supposer des crimes. A la vérité il avoit paru succomber sous les efforts de ses ennemis, en se laissant attacher à une croix; mais les Prophetes l'avoient prédit, il l'avoit prédit lui-même dans un tems où sa mort ne pouvoit pas être conjecturée. Les prophéties s'accomplissent, & *Jesus-Christ* meurt; mais en quittant la vie, il en avoit appellé à sa résurrection, pour juger entre lui & Israël; mais les miracles qui avoient accompagné sa mort, répondoient du miracle qu'il avoit promis. Or un miracle appuyé par d'autres miracles, ne devoit-il pas trouver les esprits disposés à le recevoir? Une nouvelle preuve ajoutée à d'autres preuves ne devoit-elle pas suffire pour dissiper les doutes de l'esprit le plus difficile à se rendre? Cette marche ne convient pas aux Scribes & aux Pharisiens, agités sur la scene tragique qui fait tant de bruit dans Jérusalem épouvantée. Ce *Jesus-Christ* qui vient d'expirer les fait trembler, lors même qu'ils se flatent du plus beau succès; il a prédit que le troisieme jour il renaîtroit dans la région des morts, leurs précautions prouvent leur crainte. Ils ne réfléchissent pas que les soldats associés à leurs projets, seront les premiers témoins de sa résurrection; s'ils ne le sont pas pour le peuple, ils le seront pour eux, & ce prodige qu'ils refusent de croire, ils le croiront malgré eux; car il leur est absolument impossible de s'opposer à un témoignage vivant & décisif. Diront-ils que les Disciples de *Jesus-Christ* ont enlevé furtivement son corps

pendant que les gardes étoient endormis? mais si les gardes étoient endormis, comment peuvent-ils dire qu'on l'a enlevé ? comment au bruit de l'enlévement ne se sont-ils pas réveillés ? comment au lieu de les punir de leur négligence, ont-ils encore reçu de l'argent? Il y a plus, comment s'imaginer que des soldats romains accoutumés par état aux fatigues, se trouvent tous endormis dans le même instant ? C'est ce que l'expérience & la raison démontrent absolument impossible ; d'ailleurs on ne fait aucune perquisition contre les Apôtres; ils publient la résurrection de *Jesus-Christ*, & la Synagogue ne dit mot, elle se contente de leur imposer silence, parce qu'on craint que les informations ne constatent davantage la vérité du fait. Dira-t-on que les Apôtres se sont trompés? Mais l'illusion est de toute impossibilité ; car il s'agit d'un fait montré à plus de cinq cents personnes, d'un fait qui n'a point paru rapidement à leurs yeux pour disparoître aussi-tôt; il s'agit d'un fait qui n'a pu s'établir dans leur esprit que sur la ruine de leurs préjugés : trop défiants & trop attentifs, plusieurs d'entr'eux porterent leur résistance au-delà des justes bornes; tout parle en eux pour *Jesus-Christ*, leur fuite & leur retour, leur timidité & leur courage ; ils ne l'ont quitté que parce qu'ils étoient flottans dans la foi; ils n'ont pu revenir à lui qu'après des preuves éclatantes de la divinité de sa mission.

Il est également impossible que les Apôtres soient des imposteurs : quel intérêt assez puissant les engageroit à devenir les Apôtres du mensonge ? seroient-ce les honneurs, l'ambition, les richesses? tout est entre les mains de la Syna-

gogue, ils n'ont à espérer de leur maître, à qui sa patrie n'a donné qu'une croix, que des humiliations & des supplices. Aussi dès le premier pas qu'ils font dans la carriere évangélique, voient-ils briller de toutes parts le glaive destiné à les immoler. Rien ne peut donc engager les Apôtres à publier la résurrection de *Jesus-Christ*, tout au contraire les porte à se taire; car si *Jesus* n'est pas ressuscité, tout est contr'eux, le Ciel qu'ils outragent par leur imposture, l'enfer dont ils détruisent les sacrifices, la Synagogue qui combat pour sa loi, la gentilité qui défend ses dieux : en un mot, tout conspire à leur ôter l'espoir d'un succès que la puissance des Césars ne pouvoit donner à une vérité si opposée aux préjugés de l'univers.

Dira-t-on que les Apôtres sont des fanatiques ? Mais comment s'imaginer que des fanatiques en voulant établir le regne du mensonge, aient établi le regne de la vertu ? Qu'on examine la conduite des Apôtres dans la prédication de l'Evangile, qu'on les suive devant les Juifs & les Payens, on appercevra toujours cet esprit de sagesse & de modestie qui s'accommode au tems, aux lieux, aux caracteres des personnes à qui ils parlent. Qui ne seroit frappé de cette déclaration de Saint Paul ? Quand j'aurois le don des langues & celui des prophéties, quand j'aurois la science de toutes choses, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Est-ce là le ton d'un enthousiaste & d'un fanatique ? La Synagogue incrédule a beau employer tous ses subterfuges pour éluder l'autorité du témoignage des Apôtres, les Apôtres ignorans & grossiers, montreront toujours aux savans du Judaïsme, que leur té-

moignage est conforme aux écritures; ils ne leur répetent que ce qu'ils ont lu mille fois. Ils savent que toutes les cérémonies & les sacrifices de leur loi n'ont été que des figures du Messie dévoué à une mort sanglante & destiné à une vie nouvelle. Il y a plus, les Apôtres sont eux-mêmes un prodige plus étonnant que le prodige qu'ils annoncent: hier ils étoient des ignorans, & aujourd'hui ce sont des hommes de tous les génies; hier ils ne savoient qu'une langue, & aujourd'hui ils parlent le langage de toutes les nations; hier le premier d'entr'eux tremble à la voix d'une simple servante, & aujourd'hui c'est un homme intrépide à qui la terre n'offre rien à craindre ni à desirer; les Apôtres portent les mêmes noms, ce ne sont plus les mêmes hommes: d'ailleurs les miracles qui se multiplient sous leurs pas ne sont-ils point une preuve invincible de la vérité du miracle qu'ils annonçent? Cependant les Juifs ferment les yeux à cette lumiere qui brille avec tant d'éclat, parce qu'elle contredit leurs passions & leurs intérêts.

1°. Intérêt de prévention: si *Jesus-Christ* est ressuscité, il faut qu'ils se décident à adorer comme un Dieu celui qu'ils ont condamné comme le dernier des scélérats; 2°. intéret de faux zele: si *Jesus Christ* est ressuscite, sa Religion succede à la loi de Moyse, & en sortant du tombeau, *Jesus-Christ* y précipite la Synagogue; 3°. intéret temporel: si *Jesus-Christ* est ressuscité, il est le Messie; s'il est le Messie, le Royaume promis au fils de David est un Royaume spirituel, & ils ne soupirent qu'après les biens terrestres; 4°. intérêt d'orgueil: les Pharisiens ne voudront pas quitter la chaire de Moyse, pour s'abaisser devant les Apôtres

qu'ils méprisent. En un mot, ils ne reconnoîtront point *Jesus-Christ* pour le Messie, parce que ce seroit avouer qu'ils ont répandu le sang innocent. Il ne faut donc plus être surpris de voir la Synagogne résister au témoignage décisif des Apôtres ; ils tiendront contre des preuves encore plus fortes. Les prodiges qui se multiplient chaque jour dans l'Eglise naissante, la conversion de l'univers, la confusion des tribus, qui les met dans l'impossibilité de reconnoître les vrais successeurs de David, la destruction du temple, enfin l'accomplissement visible, littéral & parfait des oracles qui prouvent que *Jesus-Christ* est le Messie; ils résisteront à toutes ces preuves plutôt que de reconnoître *Jesus-Christ*; & pour colorer leur résistance, ils diront que les Apôtres sont des esprits foibles & crédules, séduits par l'illusion, & en même tems des esprits souples & adroits qui séduisent le peuple. Ils diront que les Apôtres qui n'eurent pas le courage de suivre *Jesus-Christ*, ont la folle intrépidité de tout sacrifier pour lui, que convenus de l'imposture, ils font renaître l'imposteur; que trompés ils s'imaginent opérer des prodiges qu'ils n'operent pas, ou que trompeur, il paroît sortir de leurs mains des prodiges qui n'en sortent pas. Ils diront que les tems marqués pour le Messie ne sont pas encore arrivés, que l'héritage promis au fils de *Jacob* a passé entre les mains d'un usurpateur, &c. Or à toutes ces objections, voici une réponse décisive : il n'est point, dit un homme célebre, de vérité plus évidemment certaine, qu'une vérité qu'on n'attaque que par la contradiction ; d'où il est évident que les Juifs réduits à se perdre dans un abîme de contradictions, ne disent rien qui ne prouve

en faveur de la résurrection de *Jesus-Christ*.

Ce n'est pas tout : le miracle de la résurrection levoit tous les doutes, & dissipoit pleinement les nuages qui avoient obscurci la gloire du Dieu sauveur, il dévoiloit le sens mystérieux des prophéties, si contraires en apparence ; les oracles qui avoient annoncé l'empire éternel du Messie, se trouvoient parfaitement conciliés avec les oracles qui avoient prédit ses humiliations. Or *Jesus-Christ* ressuscité, réunissoit en lui tous les caracteres du Messie foible & puissant, vaincu & vainqueur, mortel & immortel : sa résurrection éclaircissoit les prophéties, & en la rejetant tout devenoit obscur & ténébreux ; car si *Jesus-Christ* n'est pas ressuscité, il n'est pas le Messie ; & s'il ne l'est pas, qui l'est ? qui pourra l'être ? Il ne reste plus d'autre ressource à la Synagogue que de se laisser entraîner par le cours des événemens, & d'attendre des siecles à venir un Messie qu'elle ne peut espérer. Voila où en sont réduits les Juifs depuis dix-huit siecles : par leurs contradictions ils sont malgré eux les Apôtres de la résurrection, & ils n'existent au milieu de toutes les nations, que pour attester la divinité des oracles qui ont annoncé *Jesus-Christ* ressuscité.

Il en est de même de l'incrédule qui erre au hazard d'opinions en opinions, de systêmes en systêmes : incertain de ce qu'il croit, sans savoir pourquoi il ne croit pas. Point d'incrédule qui soit d'accord avec les autres intrédules ; point d'incrédule qui soit long-tems d'accord avec lui-même, d'où il est évident qu'autant la Synagogne en contradiction prouve en faveur de la résurrection, autant l'état de contradiction & d'incertitude est un hommage forcé que l'incré-

dule rend à notre religion. Les Juifs prétendent justifier leur opposition à croire la résurrection de *Jesus-Christ* par l'autorité des écritures ; mais toutes les prophéties, toutes les figures déposent pour *Jesus-Christ* : par conséquent pour rejeter *Jesus-Christ*, il faut rejeter les oracles qui l'ont annoncé, ou être en contradiction. Ce que nous disons des Juifs peut s'appliquer aux incrédules. Pour rejeter l'Evangile, il faut renoncer à la raison, ou être en contradiction ; car la saine raison dicte à l'homme que Dieu peut établir une religion qui exige l'hommage de l'esprit, en le captivant sous le joug de la foi, & l'hommage du cœur en le gênant sous des loix saintes & pénibles. La raison dicte à l'homme, qu'en matiere de religion, il faut juger des dogmes par les preuves, & non pas des preuves par les dogmes ; la raison dicte qu'entre toutes les preuves, il n'en est point de plus décisive, pour démontrer la divinité d'une religion, qu'une suite constante de prophéties & de miracles, qui ne peuvent avoir d'autre auteur que le Dieu arbitre de la nature & des événemens. Or comme l'incrédule refuse de se rendre à cette raison saine & éclairée, & qu'il ne veut écouter que l'abus de l'esprit, il est aisé de conclure que par ses absurdités & ses contradictions, il prouve en faveur de la religion, comme les Juifs en contradiction déposent en faveur de la résurrection de *Jesus-Christ*.

De l'excellence & de la sublimité de la doctrine de Jesus-Christ : elle prouve sa divinité.

La différence essentielle qu'il y a entre la doc-

trine évangélique, & les autres doctrines morales ou religieuses, fait le caractere de la mission de *Jesus-Christ*. Il nous assure lui-même que sa législation est nouvelle, & que ses préceptes d'une autre nature que celle des Anciens, réformeront l'univers. Son systême nouveau qui contient des dogmes supérieurs à tout autre systême, n'a pas seulement pour but de faire des heureux dans le tems, mais de proposer à l'homme une plus haute destination, en lui offrant une couronne pour laquelle il doit combattre, en lui marquant la voie qu'il doit parcourir avec l'ardeur & le zele d'un enfant, qui ne trouve rien de pénible dans l'accomplissement de la volonté d'un pere qu'il aime & qu'il respecte. Or, avant que *Jesus-Christ* eût paru dans le monde, le monde ne connoissoit point le Royaume des Cieux, ni les moyens d'y pénétrer. La doctrine de l'immortalité étoit connue chez les Juifs, il est vrai; mais ce peuple indocile, charnel & grossier, étoit peu touché d'une récompense & des châtimens que ses yeux n'appercevoient pas : d'ailleurs les récompenses éternelles ne devoient commencer qu'à la mort du Messie, c'étoit un bonheur éloigné qui touchoit foiblement des hommes qui ne goûtoient que les plaisirs du présent.

La loi de *Jesus-Christ*, supérieure à tous égards à celle de Moyse, devoit apprendre aux hommes à fixer leurs regards vers le Ciel. L'immortalité devoit être la base de la loi nouvelle, comme les biens & les maux temporels avoient fait la base de la loi ancienne. La figure ne devoit point avoir l'éclat de la réalité, ni les ombres l'excellence de la lumiere : la prédication du maître devoit avoir une sublimité que le serviteur n'a-

voit pu atteindre. Or la doctrine évangélique plus pure & plus noble dans ses vues, prépare l'homme par des vertus intérieures à devenir membre de la société des bienheureux dans le Ciel. Dans l'Ancien-Testament les biens de la vie présente sembloient être le premier objet : dans le Nouveau ce n'est que le second; dans celui-là, l'homme est invité à pratiquer la vertu dans la vue des récompenses; dans celui-ci, la pratique de la vertu est prescrite s'il veut se rendre digne des récompenses.

Quelle différence entre s'appliquer à la vertu à cause de son utilité, pour être heureux dans le tems, & entre vivre d'une maniere à se rendre propre à mériter un bonheur éternel? Dans le premier cas, il se formera des citoyens, & non des chrétiens : or la doctrine de *Jesus-Christ* fait l'un & l'autre. Aussi nouvelle que son objet, ou le but qu'elle se propose, elle nous donne de Dieu & de l'homme, du présent & de l'avenir des idées entiérement inconnues aux âges qui nous ont précédés : elle nous montre Dieu avec toute sa grandeur, l'immensité de son être, la noblesse de son indépendance, l'éternité de sa durée, & l'infinité de sa science, la perfection de sa sainteté, & les richesses de sa grace, les rigueurs de sa justice, & l'abondance de ses miséricordes ; la majesté du Dieu créateur, les bienfaits du Dieu rédempteur, & les dons du Dieu sanctificateur, les mysteres profonds de l'unité & de la trinité de Dieu, la résurrection des morts, le Jugement dernier, le triomphe du juste dans ce jour formidable, &c.

Personne, avant *Jesus-Christ*, n'avoit tenté de concilier ces mysteres incontestables de la contin-

gence, de l'avenir avec la prescience de Dieu, de la liberté de l'homme avec la grace du Créateur. Personne n'avoit pu rendre raison de la corruption du genre humain, ni trouver le remede à cette dépravation (1). Mais la doctrine de *Jesus-Christ* est la seule clef qui ouvre les secrets de l'éternel, le seul fil qui peut nous guider & nous mettre en état de parler, de comprendre & d'expliquer l'histoire du Créateur & de la créature. Langage trop profond pour les *Platons* & les *Socrates* : mais clair & évident pour l'homme du peuple qui a reçu les premieres notions de l'Evangile (2). L'enfant de huit ans médiocrement instruit à l'école de *Jesus-Christ*, en sait plus sur son Dieu & ses perfections infinies, sur sa propre destinée & tous ses devoirs que les plus renommés parmi le sages, tant anciens que modernes:

(1) Avouons, dit Voltaire, qu'aucun Philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral & du mal physique. Disons que la révélation seule peut dénouer ce grand nœud que tous les Philosophes ont embrouillé. C'est le seul asyle auquel l'homme puisse recourir dans les ténebres de sa raison, & dans les calamités de sa nature foible & mortelle. *Pensées de Voltaire.*

(2) Je suis surpris, dit le Pere *Bourdaloue*, en parlant d'une ame simple, de la maniere dont elle s'exprime : quel feu anime ses paroles! quelle onction les accompagne! elle s'énonce avec des termes qui, sans être étudiés ni affectés, me font concevoir les plus hautes idées de l'Etre divin, des grandeurs de Dieu, de ses miséricordes, de ses jugemens, des voies de sa providence, de sa conduite à l'égard des élus, de ses communications intérieures. J'admire tout cela, & je l'admire d'autant plus, que la personne qui me tient ce langage n'est quelquefois qu'une villageoise. A quelle école s'est-elle fait instruire? quels maîtres a-t-elle consultés? quels livres a-t-elle lus? *Pensées de Bourdaloue sur la dévotion.*

aussi la race dangereuse des Philosophes s'éteignit-elle avec le paganisme dans les premiers siecles de l'Église. Il n'étoit plus question d'aller philosopher sur les traces de *Platon* & d'*Epicure* : le Christianisme répandu par-tout mettoit plus de lumieres dans les esprits que tous les exercices du Portique & du Lycée en avoient mis dans les têtes philosophiques de Rome & d'Athênes. Sous la pédagogie de ces hommes tant vantés, on en étoit réduit aux premiers élémens de la science nécessaire au bonheur : mais on ignoroit ces beaux principes, aussi propres à manifester les vertus de l'Être-Suprême qu'à remplir tous les besoins de l'homme.

Doctrine de *Jesus-Christ*, doctrine inimaginable ! Ce que les génies les plus vastes & les plus étendus n'avoient pu pénétrer, ce que les Prophetes eux-mêmes n'avoient fait qu'entrevoir, ce que la loi de Moyse avoit montré sous des nuages bien sombres, *Jesus-Christ* l'enseigne avec une précision & une majesté dignes du Fils de l'Eternel qui habite au sein du Pere, & qui puise à la source des lumieres. Il parle au monde un langage contraire au monde, & que le monde n'avoit point encore entendu : craindre la prospérité, desirer la disgrace, préférer une indigence vertueuse à des richesses même innocentes ; dans la grandeur envier le sort de l'homme obscur ; voir d'un œil indifférent ce qu'on possede, sans jeter un regard jaloux sur ce qu'on ne possede pas : aimer son ennemi, le combler de bienfaits, garder pour lui des complaisances, ne se consoler dans l'opulence que par le pouvoir de protéger le foible, d'essuyer les larmes du pauvre, n'appercevoir dans son prochain que des vertus, dans

ſoi que des défauts, marcher avec ardeur dans les voies de la perfection, aimer la vertu, fuir la gloire qui l'accompagne, ne redouter du monde que ſes plaiſirs & ſes faveurs, n'appréhender que de l'aimer trop, & d'en être trop aimé, quels préceptes! quels conſeils! quelle morale! Or ſe peut-il qu'une morale ſi ſublime, qui fait du diſciple plus qu'un homme, ſoit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que le légiſlateur ne ſoit qu'un homme lui-même? Dans ce ſiecle d'erreurs & de blaſphêmes, un Patriarche de la nouvelle philoſophie, (*J.-J. Rouſſeau, Emile, tom.* 3.) après avoir fait le plus bel éloge de la doctrine de *Jeſus-Chriſt*, avoue qu'elle porte des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros.

Doctrine de *Jeſus-Chriſt*, doctrine ſainte! une parole, une penſée fugitive, qui paſſe & ne revient plus; il n'en faut pas davantage pour mériter les anathêmes de ſon auteur. Afin de bannir tous les vices, elle aſſujettit toutes les inclinations, elle pénetre au plus intime de l'ame, pour y ſécher & y tarir la ſource des penchans corrompus. Doctrine admirable! elle répand dans le cœur des délices plus vraies, plus pures, & plus touchantes, que les plaiſirs qu'elle lui enleve : elle ne l'empêche de s'ouvrir à la ſéduction des paſſions que pour le dérober à leurs fureurs meurtrieres. Doctrine douce! elle ne demande à l'homme que ce que l'homme aidé de la grace peut lui donner. Dans les ames ſimples & dociles, elle allume une flamme vive & pénétrante, qui conſume les liens des affections terreſtres : les ſacrifices les plus pénibles ont un charme ſecret qui entraîne; on aime à ſe nourrir des larmes qui cauſent plus

de joie que tous les plaisirs de la terre. Doctrine sage ! elle n'a de rigueurs que pour celui qui veut en adoucir les austérités : elle n'exige ni trop, ni trop peu ; autant éloignée d'outrer la vertu que de tolérer le vice, elle n'est ni trop élevée, ni trop rampante, ni trop difficile, ni trop complaisante ; elle purifie la terre sans la troubler, elle regle toutes les conditions sans les confondre. Quel chef-d'œuvre de sagesse, que d'avoir su unir d'un nœud si intime, la gloire de Dieu & le bonheur de l'homme, les devoirs de la vertu & les bienséances de la société, l'innocence & la paix du cœur, la justice des peuples !

Qu'on parcoure les annales de l'univers, & qu'on trouve une doctrine qui approche de celle de *Jesus-Christ !* Les sages du paganisme ont eu la gloire d'enseigner quelques beaux traits de morale ; mais elle étoit toujours défectueuse : il n'y en a aucun parmi eux qui n'ait autorisé quelque vice. La morale de *Jesus-Christ* n'en épargne aucun, elle condamne jusqu'aux apparences du mal. La morale des Philosophes péchoit dans son principe, elle n'avoit pour but que l'utilité propre & la vaine gloire ; ou s'ils avoient pour objet de plaire aux Dieux, l'objet étoit faux, les vertus l'étoient aussi. D'ailleurs quels motifs avoient-ils pour rendre les hommes fermes & constans dans l'amour de leurs devoirs ? Quelques dissertations spéculatives sur une morale seche, sans secours, sans exemple, voilà leurs leçons : leurs écoles n'étoient qu'une lice, où l'on faisoit assaut d'esprit, pour aiguiser la pénétration & nourrir la vanité.

Les Philosophes à la moderne oseroient-ils mettre leurs productions ténébreuses en parallele

avec la doctrine de *Jesus-Christ?* Mais sans parler de cette morale séditieuse & voluptueuse; ennemie de la bienfaisance & de l'humanité, de la pudeur & des bienséances, de l'autel & du trône: cette morale fastueuse, qui sappe les fondemens des mœurs publiques, sans paroître vouloir l'ébranler; qui ne voit que poser les principes chimériques & contradictoires de loi sans législateur, de devoirs à remplir sans autorité qui les commande; qui ne voit que ces leçons font tout au plus que de stériles conseils, qu'elles n'ont point l'efficacité du précepte, que si la raison les écoute avec plaisir, la cupidité les entend sans terreur; qu'également incapables de gagner & d'intimider le cœur qu'elles livrent tout en entier à ses penchans; elles sont moins un attrait de vertu qu'un attrait de vice. Et pour peu qu'on connoisse la littérature sainte & la littérature profane, on ne pourra se refuser d'avouer que si nos prétendus Philosophes étalent quelquefois des maximes pures & sages, ils ne répetent & n'enseignent que ce qu'ils ont puisé dans la doctrine de *Jesus-Christ.* On conviendra que la doctrine d'une raison plus saine & plus exacte n'a commencé à se développer qu'à la voix de *Jesus-Christ* & de ses Apôtres; par conséquent opposer quelques bons principes de la morale philosophique à la morale évangélique, ce ne seroit tout au plus qu'opposer l'Evangile à l'Evangile, les Disciples au Maître; les imitateurs au modele.

Des Livres du Nouveau-Testament.

1°. Les Juifs, les Chrétiens, les Payens, les Hérétiques reconnoissent que les livres du Nou-

veau-Teſtament ſont l'ouvrage des Auteurs dont ils portent le nom : ces livres ont été traduits en diverſes langues, & reçus dans toutes les contrées de la terre. *Celſe*, *Porphire*, & tous les incrédules de leur tems n'ont jamais oſé s'inſcrire en faux contre les Auteurs de ces livres, ni contre les faits qui y ſont rapportés; perſonne dans les ſiecles poſtérieurs n'a douté que ces livres fuſſent écrits par les Diſciples de *Jeſus-Chriſt*; tous conviennent que ces Auteurs, témoins oculaires, n'avancent rien qui ne ſoit entiérement conforme aux tems, aux lieux, aux uſages, aux perſonnes, aux gouvernemens & aux affaires publiques dont ils parlent. On a vu les Apôtres prier dans le temple de Jéruſalem, & y enſeigner : on les a vus paroître devant le Conſeil de la nation; on a vu *Pierre*, le premier d'entr'eux, empriſonné par *Hérodes*; *Paul* arrêté dans le temple; les Juifs chaſſés de Rome par *Claude*; *Paul* ſe joindre à un de ces exilés : les Apôtres vivoient avec l'Auteur des Actes. A-t-on quelqu'hiſtoire plus relative aux mouvemens de ſon tems, que les écrits de *Paul*? Tout y eſt d'un caractere ſi uniforme & ſi marqué, qu'on ne peut les attribuer à un autre. Si *Paul* n'avoit pas converti les *Galates*, leur auroit-il parlé avec tant de fermeté? Les *Corinthiens* lui auroient-ils été ſi ſoumis, s'ils ne l'avoient pas reconnu pour leur Apôtre?

2°. Il eſt abſolument impoſſible que les livres du Nouveau-Teſtament ſoient ſuppoſés. Les Ecrivains les plus célebres des premiers ſiecles de l'Egliſe, *Ignace*, *Clément*, *Polycarpe*, contemporains des Apôtres; *Juſtin*, *Irenée*, Diſciples de ceux-là, les citent continuellement. Ils diſent qu'on en faiſoit la lecture dans les aſſemblées des

fidèles : ces Peres leur expliquoient les faits, & versoient leur sang pour en attester la vérité. Il ne peut donc y avoir aucune supposition ni avant ni après la ruine de *Jérusalem*; le plus foible changement auroit excité les plaintes & la réclamation des Apôtres; les Eglises instruites & accoutumées à leur style, auroient apperçu la nouveauté à la premiere confrontation. Après la mort des Apôtres, qui auroit pu faire croire aux Eglises de *Rome*, d'*Ephese* & de *Corinthe*, qu'elles avoient reçu les lettres de *Paul*, si elles ne l'avoient pas connu? Se seroient-elles prêtées à la fourberie? cette fourberie auroit-elle pu se soutenir au milieu de cette foule de témoins, sans en trouver un seul qui eût osé la découvrir?

3°. Ces livres n'ont pu être altérés; on sait avec quelle vénération & quel respect les premiers Chrétiens les conservoient; il auroit fallu changer les originaux, les copies & les versions; la nouveauté eût été facile à connoître, pour peu qu'on eût comparé les anciens exemplaires aux copies infidelles. Les hérétiques contre lesquels on ne cessoit de réclamer, auroient récriminé à leur tour contre les Eglises; d'ailleurs qu'auroit-on pu altérer dans nos livres? les miracles, les dogmes, les faits? mais tout est nécessairement lié: les miracles sont la base de la doctrine; la doctrine est prouvée par les miracles; & les faits en sont le nœud. Il y a plus, l'époque de cette altération seroit connue, les Apôtres ne l'auroient certainement pas tolérée dans leur tems; leurs successeurs auroient crié à l'attentat, comme ils ont fait contre les innovations des hérétiques. Seroit-il aisé de changer aujourd'hui nos écritures, ou de supprimer les

anciens exemplaires, & retoucher toutes les copies exiſtantes ? Il étoit encore plus difficile de le faire dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, où chaque famille avoit ſon Nouveau-Teſtament,& pour l'intégrité duquel elle verſoit ſon ſang.

4°. Les Ecrivains ſacrés n'ont pu être trompés, & ne peuvent nous tromper dans les faits qu'ils racontent à l'univers. Il s'agit ici de l'hiſtoire d'un perſonnage qu'ils ont vu, avec lequel ils ont vécu pendant trois ans, de miracles multipliés dont ils ont été les témoins. Il s'agit de faits publics où l'illuſion ne peut entrer; il n'eſt beſoin que d'y voir & d'entendre pour s'en aſſurer. Ce qui les confirme, c'eſt qu'ils renouvellent eux-mêmes les prodiges qu'ils publient, ils en communiquent le don à ceux qu'ils convertiſſent.

Les Apôtres n'ont pas pu nous tromper; des ſéducteurs ligués enſemble pour tromper forment un complot, ils travaillent par intérêt ou par vanité. Les Apôtres font le contraire, ils racontent ſimplement toutes leurs foibleſſes; ils ne deſirent rien ici-bas. Dans le héros qu'ils diviniſent, ils ne cachent point ſes infirmités humaines : la vérité ſeule les guide juſques dans le récit de ſes plus belles actions, nulle marque d'étonnement, nul trait de paſſion contre les ennemis de leur maître, ils ſemblent être des hiſtoriens indifférens. Après une vie de peines & de travaux, ils ſcellent de leur ſang les vérités qu'ils ont annoncées; eſt-ce là le caractere du menſonge ? n'eſt-ce pas plutôt le témoignage d'une ſincérité ſans replique ? *J'en crois volontiers*, dit Paſchal, *à des témoins qui ſe font égorger.* (Penſées de Paſchal.)

Veut-on examiner de plus près la conduite des Apôtres ? Ils ſont douze pour toute la terre.

Vont-ils ensemble? ils se séparent tellement que plusieurs ne se verront plus. Sont-ils distingués par leur naissance? ce sont des hommes obscurs, qui n'ont ni le don de savoir, ni de plaire, ni d'éblouir, ni d'intimider. Brillent-ils par leurs habits? ils vont nuds pieds & couverts de haillons. Sont-ils riches? ils vivent d'aumônes. Ont-ils du crédit? ils ne connoissent personne. Sont-ils estimés & bien reçus? tout le monde les insulte & les méprise. Sont-ils adroits, intrigans? ils sont simples & grossiers. Sont-ils éloquens, honnêtes & polis? ils n'ont aucune éducation. Etudient-ils les langues? ils ne savent que le jargon de leur village; & cependant ces hommes instruiront, persuaderont, convertiront, confondront les plus savants de l'univers. Dispersés, l'un en *Perse*, l'autre à *Rome*, l'autre en *Grece*, l'autre en *Espagne*, &c. tous prêcheront la même doctrine, publieront les mêmes faits, chacun sera écouté & mourra pour soutenir ce qu'il aura avancé. D'où il suit que de toutes les preuves de la vérité de nos livres, la plus frappante, c'est qu'ils ont été reçus par des Savans & des Philosophes; d'un côté, de pareils hommes n'ont pu croire sans preuves; de l'autre, les faits qu'on leur annonçoit étoient des faits récens; il leur étoit facile d'en connoître la vérité ou la fausseté; comment auroient-ils pu s'y tromper? C'est ce qui a fait dire à un grand homme: comment peut-il y avoir encore des incrédules, depuis que les Philosophes ont cru?



Les Mysteres contenus dans les Livres du Nouveau-Testament sont obscurs, & non pas absurdes.

L'obscurité que la divine sagesse a répandue sur certains endroits des livres saints, n'est souvent qu'un prétexte peur rejeter la morale, dout le cœur s'accommode encore moins que la raison ne s'accommode des mysteres. Le plus mince Dialecticien ne sera jamais assez borné pour assurer qu'une proposition est absurde, à moins qu'il n'ait une connoissance parfaite des idées qu'elle renferme. Car pour juger que des idées se contredisent & s'excluent formellement, il faut en connoître les propriétés, autrement on s'expose au péril de supposer pour absurde ce qui paroît se contredire par les côtés apperçus, & de ne pas voir dans ceux qui se dérobent, le nœud secret qui accorde les dissonnances apparentes. Celui qui juge d'un objet intéressant, sans l'avoir comme épuisé, juge donc en téméraire & en étourdi; s'il rencontre le vrai, c'est un hasard & une découverte sans mérite. Ce principe incontestable bien établi, il est évident que pour décider des mysteres qu'ils sont absurdes, l'incrédule doit se vanter d'en bien connoître tous les rapports, & d'en savoir mesurer la profondeur; c'est-à-dire qu'il doit démontrer que Dieu n'a point de secrets dont l'homme ne soit instruit, qu'il est absurde que la sagesse éternelle connoisse des vérités totalement inaccessibles à la raison, qu'il est faux que l'esprit infini puisse avoir des vues supérieures à l'esprit fini; c'est-à-dire, enfin, qu'il est absurde que Dieu soit Dieu, & l'homme soit

homme. Tel doit être le langage de l'incrédule, avant que d'avilir nos myſteres par des déclamations outrées & de ſottes plaiſanteries.

Les myſteres ſont des vérités ſaintes, mais ſublimes, des vérités qu'on ceſſe de croire preſqu'auſſitôt qu'on veut les approfondir avec témérité; l'eſprit audacieux qui s'enhardit à lever le voile qui les couvre, ou qui jette dans le ſanctuaire un regard de curioſité profane, ne rencontre que des écueils dans la religion. Les myſteres ſont au-deſſus de la raiſon, & non pas contraires à la raiſon; l'homme ne peut ni en connoître la vérité intime, ni rien appercevoir qui ſoit contre l'évidence; Dieu les a révélés, il a réuni un enſemble de merveilles pour vous convaincre de ſes oracles. Or dans cette poſition que devons nous faire? Reſpecter la ſouveraine véracité du Dieu qui parle, lui immoler notre orgueil, embraſſer librement l'autorité prépondérante des preuves de la révélation, ſur les ſophiſmes de l'incrédulité; être auſſi certain que tout ce que Dieu a dit eſt vrai, que nous ſommes certains des premiers principes de la raiſon: agir autrement, c'eſt porter l'impudence au dernier point, & le paralogiſme juſqu'à l'excès.

Comment on doit ſe ſervir de la raiſon dans les matieres de la Religion.

L'autorité divine eſt ſupérieure à toutes les ſubtilités de la raiſon humaine; il eſt toujours plus évident que Dieu ne peut nous tromper, qu'il ne l'eſt que les impies ont raiſon, qu'il ne l'eſt que nos ſens même ne nous trompent point. Il faut ſe mettre dans l'eſprit que la révélation

n'anéantit pas la raison ; elle n'anéantit qu'une raison orgueilleuse & faussement sage. C'est cette fausseté & cet orgueil de raison qu'on peut, à l'aide de la révélation, démontrer avec avantage à tous nos petits raisonneurs qui en usent mal. Mais quand on parle de démontrer à l'aide de la révélation, c'est toujours la raison qui démontre, & qui emploie la révélation pour démontrer. C'est à la raison même que la révélation s'adresse, c'est la raison qui la reçoit, qui en juge, qui y acquiesce : les incrédules sont donc dans l'erreur, quand ils disent que la foi anéantit la raison.

Dans les matieres de la religion, la raison doit céder à la foi ; mais il faut distinguer dans la foi son objet & ses motifs. L'usage de la raison est interdit à l'égard de son objet, qui ne peut être connu que par la révélation. Quant aux vérités fondamentales du Christianisme, comme l'*existence de Dieu*, *la spiritualité de l'ame*, *&c.* elles sont autant du ressort de la raison que de la foi, parce que les lumieres naturelles fournissent des preuves évidentes de ces vérités. Or dès qu'on admet ces dogmes fondamentaux, & les conséquences qui en découlent, comme la nécessité d'être juste, l'espérance d'une vie future, on reçoit aisément les dogmes dont la croyance paroît la plus difficile. L'usage de la raison est inutile à l'égard des objets de la foi, puisque ces objets sont au-dessus de la raison ; mais plus celle-ci est droite & éclairée, plus l'examen des motifs de la foi est utile, pourvu que les passions n'apportent aucun obstacle, car il n'y a point d'évidence qu'elles ne peuvent obscurcir. Plus alors on a de l'esprit avec la foi, plus la

foi eſt facile : la foi ne craint pas l'eſprit d'un Philoſophe vertueux ; c'eſt la mauvaiſe foi d'un bel-eſprit, & le cœur dépravé d'un ſophiſte orgueilleux & libertin.

Si l'Ecriture-Sainte étoit lue dans un eſprit de droiture qui eſt néceſſaire pour en profiter, j'oſe aſſurer que malgré l'obſcurité des myſteres qu'elle contient, elle eſt infiniment plus croyable que les différens ſyſtêmes de nos Philoſophes. N'eſt-il pas plus conforme à la raiſon de dire que l'homme eſt un admirable composé d'un corps organiſé & d'une ame immortelle, que de dire : il eſt l'ouvrage du haſard, un automate qui penſe, qui réfléchit? &c. N'eſt-il pas plus raiſonnable de dire qu'il exiſte un Dieu juſte, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime, que de dire que tout périt à la mort? &c. Mais au lieu d'écouter ce qui eſt évidemment raiſonnable, nos têtes philoſophiques ſans philoſophie, aiment mieux faire parade de ſyſtêmes évidemment abſurdes. Où eſt le bon-ſens dans une pareille conduite ? La ſageſſe ne touche-t-elle pas à ſa ruine totale, lorſque tant d'inſenſés ſe couvrent de ſon maſque ?

Il eſt bien glorieux pour la Religion Chrétienne que tous ceux qui l'attaquent ſont des gens corrompus dans les mœurs ; tant qu'ils ont vécu dans l'ordre ſans habitudes criminelles, ils reſpectoient la foi, ils la profeſſoient, tout ce qu'elle propoſe leur paroiſſoit facile à croire ; dès qu'ils ont changé de conduite, ils ont changé de ſentiment ; emportés par le torrent de leurs paſſions, leurs ſens ſe ſont rendus maîtres de leur raiſon ; leur aveugle & brutale convoitiſe les a plongés dans toutes ſortes de déſordres. Alors

Ils ont perdu la foi dans laquelle ils avoient été élevés ; en commençant par le crime, ils ont fini par l'impiété. Encore une fois, il eſt bien glorieux pour la Religion de n'avoir eu dans tous les tems pour ennemis que tous les plus mauvais ſujets de l'univers ; voilà l'évident témoignage de ſa ſainteté, de ſa droiture inflexible, & de ſon inviolable équité. Si elle ſe relâchoit en leur faveur de cette intégrité, de cette ſévérité, qui lui ſont eſſentielles, ſi elle étoit complaiſante pour certains vices, & qu'elle s'ajuſtât à leur cupidité & leurs ſales deſirs, ils la laiſſeroient dominer en paix. Si on ne les voit point attaquer les autres Religions, la raiſon en eſt ſimple ; l'erreur tolere l'erreur, il n'y a que la vérité qu'elle ne peut tolérer.

Des Martyrs.

Il eſt inconteſtable que dans les trois premiers ſiecles de l'Egliſe, il y a eu des millions de Martyrs qui ont verſé leur ſang pour la défenſe du Chriſtianiſme. Qu'on parcoure les annales des Auteurs contemporains dont la bonne foi eſt reconnue, on ſera étonné des efforts que firent les Payens, ſoutenus de la puiſſance des Céſars, pour anéantir la Religion Chrétienne, & la noyer dans le ſang de ſes défenſeurs. Sous les *Néron*, les *Dioclétien*, ſous *Trajan* même, Prince ſi doux, les grils ardens, les ongles de fer, les bêtes féroces, les chevalets, les bûchers, tout étoit mis en uſage contre les Chrétiens, afin d'effacer juſqu'à la trace de leur nom. *Euſèbe* de Céſarée dit que les rues, les places publiques,

étoient souvent couvertes d'échafauds sanglans, de victimes & de cadavres; il assure en avoir vu jusqu'à cent immolés en même tems. Il cite une ville entiere consumée par le feu, parce qu'elle étoit remplie de Chrétiens.

Tacite, *Suétone*, *Juvénal* parlent des Chrétiens sacrifiés à la cruauté de *Néron*. *Tacite* ajoute que le nombre en étoit prodigieux. *Suétone* dit que les Chrétiens condamnés par *Néron*, étoient une secte d'une superstition nouvelle. « Je » ne sais, dit *Pline* (*libr.* 10, *epist.* 97.), sur » quoi tombe l'information que l'on fait contre » les Chrétiens, ni comment, ni pourquoi on » doit les punir? Est-ce pour leur nom ou pour » les crimes attachés à ce nom? Voici la regle » que j'ai suivie dans les accusations intentées » contr'eux; je les ai interrogés s'ils étoient » Chrétiens; quand ils l'ont avoué & qu'ils ont » persisté une seconde, une troisieme fois, je » les ai envoyés au supplice ». *Trajan* répond qu'il a bien fait, qu'il ne faut point faire de perquisition des Chrétiens, mais que s'ils sont accusés & convaincus, il faut les punir, & leur pardonner, s'ils sacrifient aux Dieux.

Ne faut-il pas être bien hardi & bien impudent, de venir, après dix-huit siecles, contester & vouloir diminuer le nombre des martyrs, comme si les édits des Empereurs, même les plus vertueux, ne subsistoient pas? Ne vaudroit-il pas mieux dire que ces écrits sont supposés? Et en ce cas révoquer en doute les histoires les plus authentiques & les plus respectables, telle est la marche de nos Philosophes : d'abord ils nient le fait, ensuite ils disputent sur

le motif; démentis par-tout, ils chicanent sur les conséquences. Convaincus que les persécutions forment un excellent argument en faveur du Christianisme, ils prennent le parti de nier les persécutions, ou de leur attribuer un tout autre objet que la Religion. Il faut qu'ils connoissent bien peu les hommes pour douter de la fureur de ce déchaînement, qui avoit sa source dans des choses bien capables d'exciter les plus grands mouvemens. Etoit-il possible que l'intérêt de l'Etat, de la religion de l'Etat, & toutes les passions réunies, ne déclarassent pas la guerre à une religion si contraire à celle de l'Etat & aux passions humaines? Aussi ne vit-on pas seulement les Empereurs se liguer contre les Chrétiens; les artifices des Prêtres & des Philosophes se joignirent au fer & au feu de l'Empire, & ne laisserent aux Celses modernes que leur vielle sophistiquerie à ressasser.

On convient que l'éclat des vertus des premiers Chrétiens fut le principal ressort de la propagation du Christianisme; on étoit touché de la constance invincible avec laquelle ces héros enduroient les plus cruels tourmens; les bourreaux eux-mêmes effrayés, vouloient savoir d'où venoit une générosité si étonnante & si commune; ils le demandoient à la victime qu'ils immoloient, elle leur apprenoit ce que c'étoit que le Christianisme; en l'apprenant, ils l'admiroient, ils l'embrassoient. Les Savans étoient attirés par sa beauté, sa sublimité & sa pureté; les coupables, par l'espérance du pardon de leurs crimes; les plus vertueux sentant que leurs œuvres, bonnes en elles-mêmes, mais défectueuses dans leur

principe & leur fin, se réjouissoient de savoir que leur vertus ne seroient pas sans récompense; animés par des motifs aussi puissans, ils éprouvoient au milieu des supplices les plus affreux, un calme intérieur, une consolation, une paix qui surpasse tout sentiment, & un avant-goût des biens ineffables qu'ils possédoient déjà par l'espérance.

En vain les incrédules objecteroient-ils que le fanatisme a eu ses martyrs comme la vraie Religion. D'accord. *Comptons les morts, & croyons.* C'est-à-dire comptons les hommes savans & vertueux, de cette vertu généreuse & bienfaisante; comptons ces hommes qui étonnoient les Payens par leur constance & leur charité. Comptons ces grands génies qui ont paru depuis la naissance de *Jesus-Christ* jusqu'à nos jours; & nous verrons que la Religion Chrétienne fournit elle seule plus d'hommes consommés dans toutes les sciences, que toutes les autres religions ensemble. Où trouvera-t-on dans l'histoire profane des héros & des génies plus vastes & plus étendus que les *Justinien*, les *Tertulien*, les *Origene*, les *Irenée*, les *Polycarpe*, les *Jérôme*, les *Ambroise*, les *Augustin*, les *Basile*, les *Chrysostôme?* & dans ce siecle, les *Huet*, les *Bourdaloue*, les *Calmet*, les *Paschal*, les *Malbranche?* &c. &c. Qu'on nous cite, nous ne disons pas leurs supérieurs, mais leurs égaux. *Comptons & croyons.* Les coryphées de la nouvelle philosophie sont forcés d'avouer qu'en comparaison de ces célebres défenseurs du Christianisme, les plus respectés parmi eux, ne sont que des esprits frivoles & superficiels, qui avec un air méprisant, un ton d'oracle & de plaisanterie, arborent effrontément le pyrrhonisme; du haut de leur mérite,

ces nouveaux titans se regardent comme les seuls êtres pensans, qui déplorent l'imbécile crédulité de ce qu'il y a eu de plus respectable & de plus célebre dans tous les siecles.

Il est impossible d'être honnête homme sans religion.

De tout homme sans religion, on peut dire hardiment qu'il n'est pas honnête homme. Car qu'est-ce qui constitue l'honnête homme ? Une conviction forte & intérieure de ses devoirs envers Dieu & la société. Or ce caractere ne peut véritablement se trouver que dans l'homme qui a de la religion, parce qu'il n'appartient qu'à la Religion de mettre dans l'esprit une probité appuyée sur des principes solides. La raison séparée de la religion, ne peut rien ; & sans sortir de nous-mêmes, nous éprouvons que la paix, la subordination & le bonheur de la société ne peuvent subsister qu'autant que la justice & l'équité ne feront qu'un corps, pour ainsi dire, un seul homme, de cette foule d'hommes que séparent la distance des rangs, des emplois, l'inégalité des rangs & des fortunes, la diversité des esprits & des inclinations ; que pour soutenir la société, il est absolument nécessaire qu'on trouve dans le commerce une sincérité, une droiture & une fidélité exacte à tenir les promesses, & que chaque homme faisant le bonheur des autres hommes, regarde comme un opprobre toute gloire, comme un malheur, toute prospérité qui éleve un homme aux dépens des autres hommes ; par conséquent l'honnête homme sera moins à lui qu'à son état, moins homme que pere, que

Magiſtrat, que Prince, que ſujet, que ſoldat; ou plutôt qui ſera pere, Roi, Magiſtrat & citoyen.

Les devoirs de l'honnête homme coulent également de la raiſon & de la Religion; la morale chrétienne ne fait que les perfectionner, & ces devoirs n'ont de racines profondes que dans une raiſon appuyée ſur la Religion; en ſorte que nos ſages ſi zélés, qui avec leur prétendue philoſophie, rompent les nœuds qui attachent l'homme à Dieu, rompent en même tems les liens qui uniſſent l'homme à l'homme. Ils ſont donc bien abominables ces dogmes dangereux, ces maximes de liberté & d'indépendance; que l'homme qui n'a point de Dieu n'a point de maître, que comme il ne ſe doit qu'à lui-même, il ne doit rien qu'à lui-même. Maximes d'un eſprit révolté, d'un cœur méchant, qui ne compte parmi ſes devoirs que ce qu'il trouve dans ſes préjugés; maximes de cupidité dont la ſociété ſeroit le jouet, ſi chacun juge & arbitre du droit public, les détermine ſelon ſes vues & ſes intérêts. Otez à l'homme le flambeau de la Religion, l'homme n'eſt plus à lui-même qu'un myſtere impénétrable; ſa raiſon qui doit le guider, ignore ſouvent ce qu'il doit faire. Située entre deux penchans, comment échappera-t-elle à une occaſion délicate, qui met l'homme entre ce qu'il ſemble ſe devoir à lui-même, & ce qu'il doit aux autres? S'il s'éleve une voix philoſophique, qui lui dit que la nature ne l'a pas plus fait pour être malheureux que pour être vicieux, ſa raiſon ſéduite ne l'abandonnera-t-elle pas à la violence de ſes inclinations dépravées? Les anciens Philoſophes, pour ne pas gâter le cœur avec l'eſprit, préférerent des Dieux non exempts de quelques vices à une

irréligion qui auroit détruit toutes les vertus ; de là ce reproche qu'on leur a toujours fait, que leur doctrine étoit aussi féconde en crimes qu'en erreurs ; qu'ils n'étoient pas moins les ennemis des Césars que des Dieux, que le coup qu'ils portoient à l'autel, retomboit sur le trône ; que sous le vain prétexte d'affranchir les peuples des contraintes & des erreurs de la Religion, ils lui donnoient à craindre les attentats de toutes les passions. Celui qui oublie ce qu'il doit à Dieu, oublie aisément ce qu'il doit aux hommes. Quand on veut tant raffiner, tant subtiliser, on tombe dans une espece de délire. Les matieres de la Religion ne se calculent pas, ne se mesurent pas comme les figures géométriques ; plus on raisonne, plus on s'égare ; & par un enchaînement fatal d'erreurs suivies, on parvient à ne rien croire ou à se contredire, en croyant ce qui est moins prouvé que ce qu'on ne croit point.

On ne refuse pas à l'homme sans religion une espece de probité de circonstance, de tempérament, de bienséance & d'honneur ; mais jamais il n'aura cette probité certaine & suivie, inséparable de la Religion (1). La raison donne à la vérité les idées de l'ordre, de justice & de fidélité ; mais si elle ne nous montre ni législateur qui ait droit à nos hommages, ni récompenses

(1) La probité des incrédules a besoin d'être bien connue pour être crue ; on peut dire d'eux bien plus encore qu'on ne l'a dit des Princes, *qu'ils ont un cœur à prouver.* Il y a des occasions où l'incrédule né avec les penchans les plus vertueux, agira contre ses penchans, s'il veut agir conséquement à ses principes. Donc les vertus de tempérament ne suffisent pas sans les motifs de Religion, pour être invariablement & constamment vertueux.

pour

pour une vertu préférée au bonheur, ni vengeances pour un bonheur acheté aux dépens de la vertu, alors la raiſon même s'éleve contre la raiſon, elle aide à détruire l'édifice qu'elle veut établir. Mais la Religion déchire le voile qui couvre les myſteres de notre être & de notre dépendance : elle nous montre la ſource d'où coulent les devoirs de la ſociété, elle nous fait entendre dans la voix de la raiſon, le langage du Dieu ſuprême qui a gravé ſes volontés en caracteres ineffaçables au plus intime de nos cœurs. Enfin elle nous apprend que cette multitude de générations qui ſe ſuccedent les unes aux autres, ne marche point au haſard, mais qu'elle eſt une famille nombreuſe dont Dieu eſt le chef, le pere, le maître & le protecteur.

Dans le plan de celui qui ne veut reconnoître d'autre maître, d'autre légiſlateur, d'autre fin, d'autre récompenſe que lui-même, on n'apperçoit tout au plus que des devoirs obſcurs, incertains, enveloppés de mille nuages. Mais dans le plan de la Religion on connoît des obligations étroites & preſſantes, qui ſont fondées ſur l'empire & l'autorité de Dieu. La Religion met la raiſon d'accord avec la raiſon, ſur la nature & l'étendue de ſes devoirs; elle explique à l'homme le myſtere de ſes penchants ſi oppoſés, elle lui apprend que les jours de cette vie mortelle, ſont les jours de combat & de mérite, qui ſeront remplacés par des jours de calme & de paix. La Religion diſſipe les doutes, raſſure la raiſon, fixe l'eſprit dans la connoiſſance de ſes devoirs, elle met dans l'homme une probité de cœur & de ſentiment, ſans quoi il n'y a point de vraie probité. La morale de l'Evangile n'eût-elle que ce ſeul

avantage, elle l'emporteroit ſur la morale des Philoſophes. Ils appuient leurs dogmes ſur le principe de la force, de la raiſon; *Jeſus-Chriſt* l'établit ſur le principe de la foibleſſe & de la dépravation du cœur. Les Philoſophes ont des idées ſans lumieres, & l'Evangile, en éclairant l'homme, lui donne des idées ſublimes & de nouvelles connoiſſances. Nos prétendus ſages parlent à l'eſprit, & l'Evangile parle au cœur, il agit, il travaille ſur le cœur, il met dans l'ame des attraits de vertus oppoſés aux attraits du vice. Pour être juſte, équitable & fidele, le Chrétien n'a pas beſoin des foibles ſecours que prêtent à la vertu les eſpérances humaines : il ſera ſoumis à ſes maîtres, quoique fiers & capricieux, parce qu'il ſait que Dieu récompenſe les ſervices qu'ils auront laiſſés ſans récompenſe. Les reſſentimens les plus juſtes ne feront point capables d'altérer ſa modération; fidele imitateur de ſon Dieu, il eſt ſûr qu'il lui paiera les égards & les ménagemens de ſa charité; il ſacrifiera ſa fortune à la probité, il en attend une plus avantageuſe : ce que la terre lui refuſe, le Ciel lui promet. Le Philoſophe incrédule eſt incapable de ces vertus qu'inſpire la Religion, il ſera féroce dans la victoire, abattu dans la diſgrace; n'ayant de mobile que la paſſion ou l'intérêt, il ſacrifiera l'avantage du Prince & de l'Etat à ſon *égoïſme*. Inférieur aux héros du paganiſme qui avoient dans l'exemple & les vertus patriotiques un puiſſant aiguillon aux entrepriſes glorieuſes, il ſe réglera ſur l'eſpérance d'accroître ſa fortune, ou ſur la crainte de la perdre; vil adulateur, il encenſera *l'impie couronné*, & refuſera à l'auteur de ſon être l'hommage du cœur & d'un reſpect ſincere. Mais le

Chrétien, dans quelqu'état qu'il soit, sera toujours fidele ; magistrat, il sera le fléau de l'injustice & de la chicane ; négociant, il aura cette probité & cette droiture qui sont la base du commerce. Otez le christianisme, la faveur l'emportera sur l'équité, le commerce ne sera qu'une école de fraudes & de banqueroutes. Otez le christianisme, l'amour conjugal finira avec la passion ; de là ces divorces, ces scandales qui désolent les familles : l'enfant n'est plus l'appui & la consolation d'un pere respectable ; il devient son plus cruel persécuteur, & le triste sujet d'un torrent de larmes ; de là enfin ces crimes en tout genre, ces forfaits qu'on n'ose même dévoiler dans les arrêts qui les proscrivent. Le mal ira toujours en empirant, tant que des hommes forcenés ne substitueront à la place de la Religion que les maximes des plus effrontés cyniques, c'est-à-dire une doctrine meurtriere, ouvrage de la plus mauvaise race dont l'humanité ait à rougir.

La Religion est donc le plus sûr garant qu'on puisse avoir des mœurs & de la probité de l'homme, parce qu'elle s'applique à le maintenir dans l'observation constante de ce qu'il doit à la société, par des motifs qui parlent à son cœur : motifs solides & efficaces, qui s'étendent à tous les tems & à toutes les circonstances. Car si dans le détail de la vie la probité trouve tant d'écueils, de quel naufrage n'est-elle pas menacée dans mille rencontres délicates ? qu'est-ce qui la soutiendra ! ne sera-ce pas l'homme nourri & pénétré des maximes de la Religion ? L'homme persuadé que Dieu voit tout, qu'un jour viendra où le tissu de l'intrigue la plus heureuse, développée aux yeux de l'univers, ne passera que

pour la prostitution d'un esprit diabolique. Ne sera-ce pas l'homme intimement convaincu que les fortunes du tems ne dédommagent point des pertes de l'avenir? Et si malgré des motifs si puissants, l'homme de Religion plie & succombe, que deviendra l'homme sans Religion? Quel appui donnera-t-il à sa vertu? La raison, quoi qu'en disent les incrédules, ne formera jamais un peuple de probité, un peuple de vertus morales; car ces prétendues maximes d'une raison droite & épurée, qui saisira peut-être un homme instruit, jetteront-elles dans une ame vulgaire une action assez forte pour amortir l'activité des passions? Ce peuple grossier, sans éducation, sans vues, que la crainte d'un Dieu vengeur, soutenue par la terreur des loix humaines, retient avec peine dans l'ordre & la dépendance, écoutera-t-il la raison? Il y auroit bien peu de vertu sur la terre, s'il n'y avoit que des vertus de pure raison: s'il n'y avoit que les vertus de nos Philosophes, apostats du christianisme, la politique auroit bien mal pourvu à la sûreté des empires & au bonheur des peuples. Qu'est-ce en effet qu'une probité de maximes idéales, qui échappent à un peuple grossier, qu'une probité bornée à un petit nombre de sages? Est-ce autre chose qu'une probité simulée & hypocrite? Mais la Religion donne une probité intérieure & simple, parce qu'elle est fondée sur des principes que l'esprit le moins pénétrant & le plus éclairé peuvent saisir également. *Tertullien* disoit aux Empereurs, en parlant des Chrétiens : étudiez ce peuple flétri par tant d'édits, ravagé par tant de proscriptions sanglantes, vous n'appercevrez ni vice à lui repro-

cher, ni vertu à lui souhaiter. Parmi quelles nations les tributs sont-ils payés plus fidèlement? où les procès sont-ils plus rares, & la justice plus exacte, les femmes plus vertueuses & moins soigneuses de plaire, le commerce plus suivi dans ses entreprises, & plus délicat dans la bonne foi, les soldats plus redoutables à l'ennemi & plus dévoués à leur Prince? Appui de votre trône, vous n'avez d'autre crime à nous imputer que celui d'aimer une Religion à qui vous devez cette obéissance, qui ne sait que respecter vos ordres, plaindre votre erreur & prier pour ses persécuteurs (1).... Alors l'univers trompé ne déclaroit la guerre au christianisme, que parce qu'il ne connoissoit pas la probité des Chrétiens, probité qui a disparu avec la Religion. Nous le disons hardiment : il n'y a aujourd'hui de vertus que dans ceux qui ont eu le bonheur d'échapper à la contagion d'une philosophie turbulente, qui bouleverse tout ; on ne trouvera des vices que dans ceux qui étalent avec plus de faste le nom de Philosophes. Qu'on les examine de près, ces génies de réflexions profondes, on n'appercevra dans ces hommes

(1) *Marc-Aurele* s'entretenant avec un de ses favoris, lui demanda pourquoi on cherchoit à lui arracher tous les jours des Edits contre les Chrétiens? C'est, répondit le favori, qu'ils adorent un homme crucifié. Eh bien! répondit le Prince, en cela ils ne méritent que de la compassion. Mais plutôt que de renoncer à cet homme crucifié, repliquoit le courtisan, ils sacrifient tout. Ce sont des fous, ajoutoit l'Empereur. Mais en expirant au milieu des plus affreux supplices, ils prient pour leurs bourreaux. Je me rétracte, conclut *Marc-Aurele*; leur loi est sainte, leur morale parfaite, & leur Religion ne peut être que divine.

vils que les foiblesses les plus honteuses, basses jalousies, rivalités odieuses, satyres sans bienséance, cabales, intrigues, amitiés perfides, haines violentes, orgueil sans mesure, sordides intérêts, goûts bizarres : nous ne dirons pas de grandes passions, il ne peut y en avoir dans ces ames rétrécies, qui en voulant être plus que le Chrétien, s'abaissent au-dessous de l'homme, en insultant à une Religion qu'ils vengent par l'opprobre de leurs mœurs.

Fin de la premiere Partie.



LA VRAIE PHILOSOPHIE.

SECONDE PARTIE.

DE L'ÉGLISE.

S'IL y a une vraie Religion, un culte approuvé du Créateur, il est évident que cette Religion doit avoir une regle qui fixe sa créance, & un tribunal auquel tous les esprits doivent s'en rapporter: or c'est le premier trait de sagesse qui brille dans la législation de *Jesus-Christ*. Il a établi *l'Eglise*, cette société unique est répandue par toute la terre: hors d'elle il n'y a que trouble & confusion.

De l'Eglise considérée comme une Société civile.

Dieu qui a gravé dans le cœur de l'homme le sentiment qui lui fait connoître les principes du droit naturel, loin de blesser, supprimer ou déranger dans l'institution de son Eglise, l'usage des premieres notions, ou ce qu'on appelle *le*

droit des gens, lui à donné une nouvelle autorité pour foudroyer ceux qui s'en écartent. Qu'on jette un coup-d'œil sur les loix ecclésiastiques, on les trouvera conformes à la simplicité primordiale du droit naturel. *Jesus-Christ*, dont le ministere n'est point de détruire, mais de perfectionner, n'a fait aucun changement à l'extérieur de la société. Le sujet est toujours soumis à son Prince, juste ou non juste : il lui fait un crime s'il refuse de payer le tribut, il veut que le prêt soit gratuit, sans empêcher le négociant de recevoir le droit proportionné aux risques ; il fait rentrer tous les engagemens dans les anciennes regles ; le mariage est rappellé à la loi de sa premiere institution ; il adoucit les procédures, en les abrégeant par des formalités plus naturelles ; les monitions faites au coupable, sa conviction par la voie des témoins sont dans l'Eglise les préparatifs d'un jugement équitable. Dans cette attention continuelle de *Jesus-Christ*, à faire observer l'ordre naturel dans son Eglise, il est aisé de reconnoître la main de Dieu qui l'a gravé dans le cœur de l'homme. En considérant l'Eglise comme une société civile, on n'y admire que des loix sages & salutaires, la base & le fondement de l'Etat : les critiquer, les enfreindre ou les affoiblir, c'est donc se déclarer autant ennemi de la Religion que de l'Etat.

De l'Eglise considérée comme une Société chrétienne.

Tout le monde convient qu'il faut dans une société une autorité, des chefs, une subordination respectueuse & légitime. L'Eglise, considérée

comme une société chrétienne, doit contenir des devoirs communs à tous les membres qui la composent, leur assurer un commerce sûr avec Dieu & leur fixer la maniere dont il veut être honoré. Or *Jesus-Christ*, notre législateur, y a pourvu en établissant un ministere, déterminant un culte, & donnant à son Eglise une autorité propre à fixer les esprits, sans leur permettre d'errer çà & là, & de se laisser emporter par le torrent impétueux des traditions humaines. De là les Ministres de l'Eglise désignés & élus en la personne des Apôtres & de leurs légitimes successeurs; toutes les parties de cette législation réunies, forment le plus beau corps de réglemens qu'une société puisse desirer; le schisme & l'hérésie causent donc dans l'Eglise un désordre terrible, contre lequel elle doit s'élever avec force & qu'elle doit anathématiser.

Le Chrétien doit être soumis aux décisions de l'Eglise, sur tout ce qui intéresse la Foi.

L'obligation de se soumettre aux décisions de l'Eglise sur tout ce qui intéresse la foi, est fondé sur le précepte de *Jesus-Christ* même : *allez*, dit-il à ses Apôtres, *enseignez & baptisez* (Matth. chap. 28); obligation qui suppose dans ceux qui en sont chargés, le pouvoir de marquer aux peuples ce qu'ils doivent croire & approuver; devoirs d'instruction & d'enseignement pour les Pasteurs, qui exige dans le troupeau un devoir de soumission. La dignité du Pasteur n'est donc point une dignité fastueuse qui éblouit les yeux par un appareil pompeux & profane. C'est une

autorité de ministere qui est à lui & non pas pour lui; c'est une autorité qu'il a reçue pour réunir tous les esprits dans l'unité de la foi, pour arrêter la curiosité inquiete des génies factieux, & empêcher la séduction des peuples. Or c'est l'Eglise qui a été choisie pour conserver le dépôt de la parole de Dieu, pour en dévoiler le sens caché & les mysteres profonds; par conséquent en recevant la parole de l'Eglise, nous recevons la parole de Dieu; en obéissant à l'Eglise, nous obéissons à Dieu: en nous soumettant à l'Eglise, nous nous soumettons à Dieu. Il déclare que toute révolte contre l'Eglise, est une révolte contre lui-même; il se met à la place de l'Eglise pour recevoir le tribut de notre obéissance & il met l'Eglise à sa place pour l'exiger; il lui transporte ses droits, il ne sépare point ses intérêts des intérêts de son Eglise; il ne connoît plus ceux qui refusent de connoître son Eglise, & refuse d'être le pere de ceux qui refusent de l'avoir pour mere. Le peuple qui refuse d'obéir à son Eglise n'est pas plus son peuple que celui qui prodigue son encens aux idoles: l'un est adorateur de fausses divinités, l'autre par son indocilité est le persécuteur de *Jesus-Christ*. On n'est véritablement Chrétien que lorsqu'on tient au corps de *Jesus-Christ*: or le corps de *Jesus-Christ* est l'Eglise; par conséquent c'est une erreur que de se flatter d'être véritablement enfant de l'Eglise, parce qu'à l'extérieur, on se tient dans l'Eglise, parce qu'on n'éleve pas autel contre autel, Eglise contre Eglise, ministere contre ministere: mais sous cet extérieur pacifique, on cache un esprit d'orgueil & de trouble; entêté de doctrine & de sentimens que l'Eglise réprouve,

on cache un cœur plein d'aigreur contre tous ceux qui soutiennent la cause de l'Eglise ; de mépris & de révolte contre les Pasteurs qui doivent la gouverner, de critiques & de censures contre les décisions qu'elle prononce, contre les pratiques qu'elle autorise : on cache un cœur plein d'attachement & de zele pour ceux qui en troublent la paix ; comme si on ne devoit appartenir à l'Eglise que par l'extérieur du culte, que par la profession de certains dogmes, & non par une adhésion pleine & intérieure de l'esprit, à ce que l'Eglise enseigne. Car il n'est donné qu'à la foi de nous ouvrir le sein de l'Eglise ; pour être membre vivant de l'Eglise, il faut être animé du même esprit que l'Eglise. Or l'unité d'esprit ne subsiste que par l'unité de croyance. On peut donc devant Dieu être séparé de l'Eglise, sans faire un divorce public & éclatant, il suffit de ne pas penser, de ne pas croire comme elle.

Les promesses faites à l'Eglise sont infaillibles, elle ne peut se tromper dans tous les jugemens qui ont la foi pour objet, parce que tout se tient, tout s'appuie mutuellement dans l'économie de la Religion. Le précepte est garant des promesses, & les promesses sont la preuve du précepte ; le précepte suppose les promesses, car le Dieu de toute vérité ne peut nous commander d'écouter avec docilité le langage de l'erreur & du mensonge, par conséquent l'Eglise que Dieu nous ordonne d'écouter, est une Eglise qui ne peut nous tromper ; la parole de l'Eglise est donc toujours une parole de vérité ; s'écarter de l'Eglise, c'est s'écarter de la vérité. L'Eglise est la colonne

de la vérité (1). Les portes de l'enfer, c'est-à-dire l'esprit d'erreur, la séduction de l'iniquité, ne prévaudront point contr'elle, aucunes tempêtes ne pourront l'ébranler, aucune puissance ne pourra la dissiper & la détruire (2). Jesus-Christ dit à ses Disciples, qu'il a reçu toute puissance dans le ciel & sur la terre (3) ; allez, enseignez à toutes les nations les vérités que je vous ai annoncées, allez, votre Dieu sera votre guide, je suis avec vous, & j'y serai jusqu'à la consommation des siecles (4). C'est contre la stabilité de ces promesses, que les novateurs de tous les siecles sont toujours venus se briser & s'anéantir avec tout le faste de leur érudition, tout le brillant de leur esprit, & toute la souplesse de leur génie. Le torrent de leurs hérésies étoit bientôt desséché, quand les Peres leur disoient : voilà l'Eglise, la dispute est inutile. Avec la soumission aux Pasteurs, il n'y aura jamais d'hérésies, parce qu'avec la soumission aux Pasteurs, on se conformera toujours à la doctrine de *Jesus-Christ* qui les envoyés, & qu'ils représentent sur la terre. La vraie sagesse d'un Chrétien est donc de compter, de se fier à l'Eglise ; de ne pas compter & de se défier de ses lumieres. Mais les uns par orgueil, d'autres par haine, d'autres entêtés de systêmes philosophiques, d'autres par un faux

---

(1) Columna & firmamentum veritatis. 1. ad Timoth. cap. 3.

(2) Portæ inferi non prævalebunt adversus eam. Matth. cap. 16.

(3) Data est mihi omnis potestas in cœlo, & in terrâ, euntes ergò docete omnes gentes.... Matth. cap. 28.

(4) Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi. Matth. cap. 28.

zele, ne s'occupent qu'à examiner la conduite des Pasteurs chargés du gouvernement de l'Eglise, ils ne les trouvent ni assez savans, ni assez saints: ils pesent dans la balance d'un petit génie, leurs talens, leurs vertus, leurs mœurs, ils observent leurs pas, exagerent leurs foiblesses; ils ne leur pardonnent rien. Hommes orgueilleux & indociles, au lieu de répandre le fiel de la satyre sur les ministres du Seigneur; hypocrites, jetez un coup-d'œil sur vous-mêmes, sur cet orgueil qui vous enivre, ces préjugés qui vous captivent. C'est de cette source empoisonnée de votre indocilité, & non de la prévarication des Pasteurs, que coulent les erreurs qui désolent la terre. Quelque perfides que soient les pilotes qui vous conduisent, leur vaisseau est guidé par la sagesse de l'esprit saint: ils ont toujours assez de science pour vous instruire; s'ils font des œuvres de ténebres, leurs enseignemens sont toujours des leçons de lumiere & de sagesse. Les Ministres peuvent se perdre, leur ministere indépendant d'eux, est fait pour vous sauver: Dieu laisse agir les Pasteurs, mais il les fait parler. Comme hommes, ils ont les foibles de l'homme: mais comme Pasteurs, ils sont entre les mains de Dieu; les promesses ont été faites pour vous, & non pas à vous, mais aux Pasteurs: vous pouvez vous tromper, ils ne vous tromperont jamais.

Que l'homme indocile s'égare tant qu'il voudra dans ses discussions & ses recherches ténébreuses, le fidele juge de la vérité des faits par leur accord avec la parole immuable du Dieu de toute vérité. Il promit à l'Eglise que son langage seroit le langage de la foi: l'Eglise parle, il ne nous reste que de nous soumettre à ses décisions. En effet, pour se déter-

miner entre les différentes sociétés qui contestent, dont chacune se vante de posséder le trésor de la foi orthodoxe, cite en sa faveur les textes de l'Ecriture, l'autorité de la tradition, la doctrine des Peres, la décision des Conciles, faudra-t-il à la suite de ces génies inquiets errer dans les détours de raisonnemens tissus avec art, parcourir les Ecritures, suivre le fil de la tradition, approfondir les systêmes, discuter les dogmes? Mais cette voie est un moyen dont le peuple n'est pas capable. Or un moyen qui n'est pas à la portée de tous, n'est propre qu'à nourrir & éterniser les disputes. L'expérience des siecles passés n'a que trop démontré que la voie d'un examen présomptueux met souvent tout en guerre, sans jamais procurer la paix : que si l'homme n'est guidé par l'humble soumission à l'autorité, il est rare qu'il tarde à s'égarer ; & quand une fois il a commencé à s'égarer, il s'égare sans fin, jusqu'à ignorer ce qu'il doit croire & ce qu'il croit. L'examen commence par le prétendu desir de connoître la véritable Religion, & il se termine par n'en avoir aucune. C'est le reproche que nos Peres ont tant de fois réitéré aux Protestans. Lors de leur séparation *Luther* a vu *Calvin*, *Stork*, *Carlostad*, *Muncer*, & une foule d'autres hérétiques, s'élever avec lui contre l'Eglise, & ensuite contre lui. Une secte en enfantoit une autre : l'anabaptisme seul en a produit quatorze (1) : chaque Disciple deve-

(1) 1°. Les *Adamites*, qui, au nombre de plus de trois cents, monterent tous nuds sur une haute montagne, persuadés qu'ils seroient enlevés au Ciel en corps & en ame ; 2°. les *Apostoliques*, qui pratiquoient à la lettre

soit maître & instituteur. Les peuples infectés par leur poison, sont aujourd'hui un peuple de

l'ordre que Jesus-Christ a donné de prêcher sur les toits des maisons; ils n'avoient point d'autres chaires que les toits des maisons, ils y montoient avec agilité, & de là ils faisoient entendre leurs voix aux passans; 3°. les *Taciturnes*, qui persuadés que l'on étoit arrivé à ces tems fâcheux prédits par S. Paul, dans lesquels la porte de l'Evangile doit être fermée, se taisoient obstinément lorsqu'on les interrogeoit sur la Religion, & sur le parti qu'on avoit à prendre dans ces tems si difficiles; 4°. les *Parfaits*, qui s'étoient séparés du monde, afin d'accomplir à la lettre le précepte de ne point se conformer au siecle. Avoir un visage gai & serein, faire le moindre sourire, c'étoit, selon eux, s'attirer cette malédiction de Jesus-Christ, *malheur à vous qui riez, car vous pleurerez*; 5°. les *Impeccables*, qui croyoient qu'après la génération nouvelle, il étoit facile de se préserver de tout péché, & se persuadoient qu'en effet ils ne péchoient plus; c'est pour quoi ils retranchoient de l'Oraison Dominicale ces mots, *pardonnez-nous nos offenses*: ils n'invitoient personne à prier pour eux; 6°. les *Freres libertins*, qui prétendoient que toute servitude étoit contraire à l'esprit du Christianisme; 7°. les *Sabbataires*, qui vouloient qu'on observât le jour du Sabbat, & non le Dimanche; 8°. les *Clanculaires*, qui disoient qu'il falloit parler en public comme le commun des hommes en matiere de Religion, & qu'il ne falloit dire qu'en secret ce que l'on pensoit; 9°. les *Manifestaires*, dont les sentimens étoient diamétralement opposés à ceux des précédens; 10°. les *Pleureurs*, qui s'imaginoient que les larmes étoient agréables à Dieu, & dont toute l'occupation étoit de s'exercer à acquérir la facilité de pleurer; ils mêloient toujours leurs larmes avec leur pain, & on ne les rencontroit jamais que poussant des soupirs; 11°. les *Réjouis*, qui établissoient pour principe que la joie & la bonne chere étoient l'honneur le plus parfait qu'on pût rendre à l'Auteur de la nature; 12°. les *Indifférens*, qui n'avoient point pris de parti en matiere de Religion, & qui les croyoient tous également

toutes les Religions : on pourroit dire un peuple de toutes les superstitions; divisés par leurs erreurs, ils ne s'accordent que pour résister à la verité. L'histoire de nos Isles voisines & des révolutions horribles qu'elles ont éprouvées, sont une preuve éclatante que pour conserver le peuple à la Religion, & pour conserver à la Religion sa majesté & son unité, il n'y a point d'autre voie que la soumission & l'obéissance à une autorité légitime, qu'on ne peut refuser aux Pasteurs de l'Eglise.

Des caracteres de la vraie Eglise.

S'il y a une vraie Eglise dans le monde, elle doit avoir des marques visibles & éclatantes qui la distinguent des sectes. Or il est certain que l'Eglise Romaine possede seule l'*antiquité*, *l'autorité*, l'*universalité*, la *sainteté* & la *perpétuité*; caracteres singuliers & divins, qui appartiennent essentiellement à la vraie Eglise.

De l'antiquité de l'Eglise.

L'antiquité de son origine, sa perpétuité, sa succession prouvent l'antiquité de sa doctrine. Sans être beaucoup instruit, sans parcourir les histoires, il suffit de se rappeller la promesse que *Jesus-Christ* a faite à son Eglise de toujours annoncer la vérité. Or une Eglise infaillible & con-

bons; 13°. les *Sanguinaires*, qui ne cherchoient qu'à répandre le sang des Catholiques & des Protestans; 14°. les *Antimariens*, qui refusoient tout honneur & toute estime à la Vierge.

duite par l'esprit de Dieu, ne peut errer, elle croit toujours la même chose, parce que la vérité est toujours la même; en sorte que d'un coup-d'œil il est aisé d'appercevoir la foi de tous les siecles. C'est ce principe sur lequel raisonnoient tous les Peres, lorsqu'ils prouvoient la doctrine ancienne par le témoignage de la vraie Eglise, & non la vraie Eglise par l'antiquité de la doctrine; parce que selon l'ordre établi par *Jesus-Christ*, ce n'est pas par la discussion des dogmes qu'on doit chercher l'Eglise, mais par l'Eglise qu'on doit chercher la vérité des dogmes. Les sectes qui se sont formées dans l'Eglise, contre l'Eglise, portent donc avec elles le caractere de l'erreur dans leur nouveauté même. On sera toujours en droit de dire : Eglises séparées de la vraie Eglise, vous n'étiez pas hier, mais l'Eglise de *Jesus-Christ* étoit hier; elle a toujours été, & elle sera toujours (1). Vous n'avez commencé que tel jour à être ce que vous êtes; l'Eglise de *Jesus-Christ* étoit donc avant vous? vous n'êtes donc pas l'Eglise de *Jesus-Christ*? C'est ainsi que rendant inutiles les ruses de l'erreur, Dieu a conservé à son Eglise un caractere, une prééminence que l'erreur s'efforcera toujours en vain d'imiter. L'Eglise de *Jesus-Christ* est aussi ancienne que sa Religion (2); elle embrasse tous les tems, elle s'étend à tous les âges; la succession, l'autorité primitive lui appartiennent,

---

(1) Jesus-Christus heri & hodie & ipse in sæcula. Ad Hæbr. cap. 13.

(2) Un homme de génie s'écria un jour, en embrassant un pilier dans une ancienne Cathédrale : *ceci est trop vieux pour être faux; si les Pasteurs se taisoient, ce pilier déposeroit contre les hérésies.*

tous ceux qui la quittent l'ont premiérement reconnuè. Il n'a jamais été possible de lui montrer un autre auteur que *Jesus-Christ*. Les Hérésiarques peuvent éblouir les hommes par leur éloquence, les remuer en favorisant leurs passions: il leur est facile de se tromper & de tromper les autres, tout est humain dans leur marche; mais la perpétuité de la succession, l'antiquité de l'origine, voilà le sceau de la Divinité. On ne peut changer les siecles, on peut se faire des successeurs; mais on ne peut se donner des prédécesseurs; il sera toujours facile de désigner l'époque de l'hérésie, par le nom de l'Hérésiarque.

De l'autorité de l'Eglise.

Pour instruire & gouverner son Eglise, *Jesus-Christ* donne sa puissance à un corps d'envoyés répandus dans toutes les contrées de l'univers; il les établit Juges & Ministres à qui sont confiées les clefs du salut, Pasteurs dépositaires de l'autorité qui lie & qui délie (1), Pasteurs qui possedent le droit d'anathématiser, & de retrancher du corps de son Eglise les membres corrompus & corrupteurs (2). Tous les membres de ces grands corps appellés par le même maître, dépositaires du même pouvoir, consacrés par la même onction, se réunissent par les mêmes principes au même centre. Le premier d'entr'eux est dési-

(1) Amen dico vobis, quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata & in cœlo; & quæcumque solveritis super terram, erunt soluta & in cœlo. Matth. cap. 18.

(2) Si autem te non audierit.... dic Ecclesiæ, si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus & publicanus. Matth. 18.

gné par son nom, & forme le lien de tous (1) : l'union de tous à un même chef, opere celle de tous les membres, qui sont les Evêques. Tous, sans se connoître, concourent au même objet, malgré la diversité des lieux, des peuples & de leurs usages; mais parce qu'ils sont des hommes, & que quelque-uns parmi eux pouroient se démentir, *Jesus-Christ* établit une autorité qui les tient tous, ou les remet dans l'ordre. C'est l'Eglise elle-même, dont le corps entier des Pasteurs réunis par la présence ou le consentement du chef, forment une autorité souveraine & irréfragable (2). Au Corps Episcopal sont unis des Prêtres également institués par Jesus-Christ, destinés à entretenir un commerce perpétuel entre Dieu & les hommes, & à aider les premiers Pasteurs, en travaillant de concert avec eux; quoique leur sacerdoce soit le même avec les Evêques, ils en sont distingués, les Evêques en ont la plénitude, & en communiquent la grace, les autres l'exercent sous l'inspection des premiers; tous tiennent leurs pouvoirs du même maître qui leur a departi ses dons avec une mesure différente, & selon la sagesse de ses desseins. Quel admirable établissement! Par ce ministere confié à un corps d'envoyés, & dirigés par les loix qu'il a établies, *Jesus-Christ* rend sa doctrine pure, inaltérable, & le culte uniforme. Tout est plus en sûreté entre les mains de plusieurs qu'entre les mains d'un seul; & parce que malgré toutes

(1) Tu es Petrus. Matth. cap. 6.

(2) Attendite vobis, & universo gregi, in quo vos Spiritus Sanctus posuit Episcopos, regere Ecclesiam Dei quam acquisivit sanguine suo. Act. cap. 20.

ces précautions, il y a des Miniſtres qui pourroient encore abuſer du pouvoir qui leur eſt confié, chaque Miniſtre eſt comptable à tous les autres de l'exercice de la puiſſance qui appartient à tous; celui qui en abuſe devient juſticiable de tout le corps qui veille ſans ceſſe à la conſervation de l'intégrité de la foi. De là cette ſécurité du fidele à croire ce qu'on lui annonce; il eſt aſſuré qu'il n'y a rien d'arbitraire dans les jugemens d'une aſſemblée conduite par l'eſprit de Dieu; de là cette confiance, cette ſoumiſſion, ce reſpect qu'il a pour des hommes en qui il ne voit que l'autorité de *Jeſus-Chriſt*. Quelle République eut jamais de plus belles loix!

De l'univerſalité de l'Égliſe.

L'Egliſe établie ſous l'autorité d'un Souverain Pontife que nous appellons le *Pape*, eſt la ſeule en faveur de laquelle ces paroles du Prophete ſe ſont accomplies. Le Royaume du Meſſie s'étendra juſqu'aux extrêmités de la terre (1). Les Apôtres ont conſtamment regardé toutes les nations comme l'héritage de *Jeſus-Chriſt*; c'eſt en conſéquence qu'ils ont obéi au commandement qu'il leur faiſoit d'aller inſtruire & annoncer l'Evangile par tout le monde (2). La catholicité de la vraie Egliſe conſiſte donc à renfermer ſucceſſivement toutes les nations dans ſon ſein, & à poſſéder dans tous les tems, une étendue

(1) Dabo tibi gentes in hæreditatem tuam, & poſſeſſionem tuam terminos terræ. Pſ. 2.

(2) Euntes in univerſum mundum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Marc. cap. 14.

qui puiſſe être regardée comme univerſelle, en comparaiſon de quelques coins de la terre occupés par les différentes ſectes ſéparées de l'Egliſe Romaine; ſectes reſſerrées dans quelques provinces de l'Europe; ſectes auſſi diviſées entr'elles qu'ennemies de la catholicité; ſectes qui n'ont gagné du terrein qu'avec l'épée à la main. La ſecte de *Luther* a fait égorger en Europe pluſieurs millions de Catholiques. La France a vu les *Calviniſtes* livrer dix-ſept batailles à leurs légitimes ſouverains. Quelle Religion! quelle réforme! quel Evangile! Ce n'eſt pas ainſi que l'Egliſe Romaine répandue dans toutes les parties du monde, a conquis toutes les nations. Ses Miniſtres parcourent la terre, on les écoute; & l'univers ſe range ſous les étendards de leur religion ſans aucun appui de la part des hommes. *S. Paul* ne ſe laſſoit pas de faire remarquer aux premiers fideles cet eſprit de douceur de la véritable Egliſe, & les fruits prodigieux qu'elle produiſoit dans le monde (1) C'eſt donc avec raiſon que cette Egliſe a toujours conſervé & conſerve encore le glorieux titre de Catholique, titre que ſes adverſaires n'oſent lui refuſer; titre que *Saint Auguſtin* développe admirablement. La queſtion entre vous & nous, diſoit ce Pere aux *Donatiſtes*, conſiſte à ſavoir qui de nous ou de vous eſt dans la véritable Egliſe? L'*Afrique* vous donne, dites-vous, trois cents Evêques; mais au-delà de l'*Afrique* vous n'en trouvez plus. La queſtion eſt décidée. Car il eſt certain, par les Ecritures que vous réclamez, que l'Egliſe de *Jeſus-*

---

(1) Fides veſtra annuntiatur in univerſo mundo. 1. Rom. cap. 8.

Christ est répandue dans toutes les nations. Comment donc en vous glorifiant d'être du petit nombre, osez-vous dire que vous êtes le troupeau universel dont le *Pape* est le chef? Les Ecritures sont fausses, disoit *Saint Jérôme*, si l'Eglise de *Jesus-Christ* n'est pas répandue par toute la terre. *Saint Pacien* imposoit silence aux novateurs, quand il leur disoit : montrez-nous que toutes les nations sont remplies de vos disciples. C'étoit donc aux premiers siecles, comme aujourd'hui, la croyance de l'Eglise Catholique, que la vérité ne peut se trouver dans le petit nombre opposé à une plus grande autorité; on regardoit donc alors comme la seule Eglise véritable, celle qui seule étoit universelle.

De l'unité de l'Eglise.

Il est absolument impossible que sans la croyance d'un tribunal infaillible, il y ait jamais une parfaite unanimité dans la foi. Ce seroit une merveille que sans ce tribunal les nations entieres eussent exactement la même croyance; or ce n'est pas le hasard qui doit former l'Eglise de *Jesus-Christ*, dont tous les membres ne doivent avoir qu'un cœur & qu'une ame. Qui dit Religion, dit un nœud sacré qui lie & unit tous les esprits & les cœurs; or sans un centre d'unité, sans un point fixe, sans un tribunal absolu & infaillible, sans un oracle vivant qui détermine tous les esprits, il est impossible que les hommes disent & pensent la même chose. Hors l'Eglise Romaine, nous défions nos ennemis de trouver cette unité parfaite de Religion, premier caractere de l'Eglise que nous faisons profession de croire,

que nous récitons tous les jours dans le symbole : *& unam*...... Celui qui renonce à l'autorité de la vraie Eglise, ne trouve plus de terme pour arrêter ses incertitudes, & fixer ses doutes. La foi catholique est une vertu délicate qui ne peut souffrir l'alliage d'aucune doctrine étrangere & nouvelle; il n'est permis à personne ni d'y rien ajouter, ni d'y rien diminuer. Il ne faut rien changer dans la doctrine de la foi; la vérité est toujours la même, & comme il n'y a qu'un Dieu, un baptême, il n'y a qu'une foi (1). Et où est-elle cette foi unique ? où peut-elle être ? elle n'est certainement pas dans les sectes, les partis que forment certaines passions & que soutiennent les génies de cabale & de faction. Elle ne peut donc se trouver cette foi, que dans cette Eglise de tous les siecles, de tous les tems, que dans le centre de l'unité des Pasteurs & de tous les membres, sous un même chef. Quiconque, disoit Saint Jérôme aux hérétiques de son tems, mange l'agneau hors cette maison, est un profane, & quiconque ne se trouvera pas dans l'arche avec *Noé*, périra misérablement dans les eaux du déluge (2). Ainsi ont cru & enseigné tous les Peres Grecs & Latins; il n'y a qu'une seule croyance commune à tous les enfans de la vraie Eglise, & cette marque distinctive n'ap-

---

(1) Unus Deus, una fides, unum Baptisma. Eph. cap. 4.

(2) En vain les Protestans prétendent-ils que la différence qui sépare les deux Communions n'est pas assez considérable pour qu'on ne puisse se sauver dans l'une & dans l'autre. Ni les vertus, ni les bonnes œuvres, ni les austérités, ni même le martyre, ne peuvent sauver hors le sein de l'Eglise & de la Communion de son Chef qui est le Pape. *Pensées de Paschal.*

partient qu'à l'Eglise Romaine. Cette Eglise seule peut remonter sans interruption de Pasteurs en Pasteurs légitimes, depuis *Pie VI* jusqu'à *Saint Pierre*. Nulle autre Eglise ne peut trouver cette succession; l'Eglise Protestante ne peut se flatter de l'avoir. Elle n'a paru que depuis environ trois siecles, elle ne peut également se vanter d'avoir la même unité de foi, puisque ceux qui la composent sont divisés entr'eux; bien éloignés en cela de cette marque de la vraie Eglise dont parle *Saint Paul* aux Corinthiens; nous ne sommes, leur dit-il, tous ensemble qu'un même corps, parce que nous participons au même pain par l'unité de la foi (1). Quelle étoit donc la mission de ces héréfiarques qui sont venus pour nous réformer? La foi n'étant qu'une, il est évident que ces deux hommes qui ont débité des préceptes différens sur les mêmes points, ont erré. Oui, ils ont erré tous deux; la preuve en est facile. Il y aura toujours un fait entre *Luther* & *Calvin* & tous les sectaires, fait qu'ils ne pourront cacher aux yeux de l'univers; c'est celui de leur nouveauté. On pourra toujours leur demander, comme *Tertullien*, aux novateurs de son tems (2): qui êtes-vous? d'où venez-vous? votre Eglise est nouvelle, elle a eu son commencement après des siecles coulés. L'unité appartient à l'Eglise dont *Jesus-Christ* & les Apôtres sont le commencement; vous n'êtes pas l'Eglise qui a été bâtie sur *Pierre*, vous n'êtes pas

---

(1) Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus. 1. Corinth. cap. 10.

(2) Qui estis vos? unde venistis? Tertull. libr. de præscript.

l'Eglise qui conserve l'ordre du ministere ; où est parmi vous l'autorité du gouvernement ecclésiastique? où est votre chef? quel est son titre, son siege, son nom? où est l'union & le concert des Pasteurs? où est la distinction de l'Eglise enseignante & de l'Eglise enseignée, de ceux qui sont assis sur la chaire de doctrine, & de ceux qui sont soumis aux décisions de la chaire, des Pasteurs qui conduisent le troupeau, & du troupeau conduit par les Pasteurs? Tous sont parmi vous Pasteurs & Docteurs; tous enseignent, & personne n'est enseigné; tous ont droit de commander, & personne n'est obligé d'obéir. Votre Eglise est donc étrangere aux promesses de *Jesus-Christ*, puisqu'elle s'est détachée de ce grand corps, de cette Eglise universelle fondée par *Jesus-Christ* (1). Tel est le foible des inventions humaines; mais la vraie Eglise subsistera toujours: cette unité de foi qui la caractérise, la conduira, l'éclairera jusqu'à la fin des siecles.

De la Sainteté de la vraie Eglise.

Toutes les sectes séparées de l'Eglise Romaine donnent beaucoup à la chair & au sang,

---

(1) Le Philosophe *Celse*, qui reprochoit aux Chrétiens leurs divisions sur la doctrine parmi tant d'Eglises schismatiques qui s'élevoient de toutes parts, remarquoit une Eglise distinguée des autres, & toujours plus forte, qu'il appelloit pour cette raison la grande Eglise: c'étoit l'Eglise Romaine. *Eusebe* rapporte que l'Empereur *Aurélien*, dans le trouble qu'excita *Paul de Samosate*, n'eut pas de peine à distinguer la vraie Eglise Chrétienne, il adjugea les Temples à ceux qui étoient unis de Communion avec les Evêques d'*Italie* & le Pontife de *Rome*.

au libertinage de l'esprit & à la corruption du cœur. En retranchant les exercices de pénitence, les sacremens si nécessaires pour soutenir & & consoler l'homme dans sa pénible carriere, elles lui enlevent des moyens de salut, & ne le réforment pas. Qu'on compare les heureux effets, les vertus héroïques de ces grands hommes unis au corps de l'Eglise universelle, soumis aux Conciles, *au Pape*, aux Evêques, avec l'ouvrage & les prétendues réformes des Hérésiarques, on trouvera que l'Eglise Romaine est la plus pure, la plus sainte & la plus savante; qu'elle seule a conservé & maintient les loix & les pratiques qui conduisent évidemment à la vraie sainteté; qu'elle seule a formé & forme tous les jours ces héros dont les sectaires eux-mêmes admirent l'étendue du génie, la sainteté éminente, & en faveur desquels Dieu a opéré & opérera jusqu'à la fin des siecles de grandes merveilles. Il faut être bien ignorant, ou bien entêté de son systême, pour ne pas marcher sur les traces de tous ces grands hommes qui n'ont eu d'autre foi que celle de l'Eglise Catholique leur mere, & qui seule a le droit incontestable de les regarder comme ses enfans.

De la perpétuité de l'Eglise.

Comme l'Eglise Catholique a toujours eu, depuis son établissement, des Pasteurs qui ont instruit & exercé les fonctions du saint Ministere, il y en aura jusqu'à la fin des siecles qui rempliront ces mêmes fonctions (1). *Jesus-Christ*, dit Saint

(1) Et ipse dedit.... alios autem Pastores, & Doctores, ad consummationem sanctorum in opus ministerii, in ædificationem Corporis Christi. Ad Eph. cap. 4.

Paul, a donné des Ministres à son Eglise pour la consommation des Elus, pour exercer l'œuvre du ministere, & pour l'édification du corps de *Jesus-Christ*. L'Eglise établie sous l'autorité du Pontife Romain, est donc la seule qu'on puisse appeller perpétuelle : on ne peut en assigner l'origine, & on en découvre la succession légitime & invariable. Elle seule a de sa nature ce principe de durée éternelle : & de cette durée non interrompue, on a droit de conclure qu'elle est la véritable Eglise de *Jesus-Christ*. Comme le bon grain précede l'ivraie, de même l'Eglise Catholique est avant toutes les hérésies. Il est aisé d'assigner le nom, le caractere, le lieu, le tems où les sectaires ont commencé à désoler le troupeau de *Jesus-Christ*. On sçait que l'*Arianisme* a commencé en *Egypte* en 316; le *Nestorianisme* en *Thrace*, l'an 429; *Luther* a ravagé l'Allemagne en 1500; *Calvin* la France; *Zuingle* la Suisse, en 1540, &c. &c. Mais qu'on nous montre quand a commencé l'Eglise Romaine : quel a été son auteur? En quel temps, en quel lieu le successeur de *Saint Pierre* s'est établi. Nous avons toujours défié nos ennemis de donner à l'Eglise Romaine une autre époque que celle de *Jesus-Christ* & de ses Apôtres. L'Eglise Catholique a toujours été ce qu'elle est : son flambeau n'a jamais été éteint; dès qu'il a été une fois allumé par *Jesus-Christ*, & mis par *Saint Pierre* sur le chandelier à *Rome*, il a toujours éclairé ceux qui ont voulu suivre sa lumiere. L'Empire Romain a passé aux Grecs, Rome a changé de loix & de gouvernement, elle a été saccagée & sept fois réduite en cendres : & au milieu de ces tempêtes la chaire de *Saint Pierre* est restée

ferme & immobile. Mille fois les Héréfiarques & leurs fectateurs ont réclamé la protection des Princes, & pris les armes pour exterminer l'Eglife Romaine : elles fe font détruites les unes après les autres, ou elles ont éprouvé de continuelles viciffitudes. Mais l'Eglife Romaine fans armes, marche à travers tous les fiecles, fe foutient au milieu des fchifmes & des héréfies, fans jamais plier fous le fardeau qui voudroit l'accabler.. Sa durée n'eft point l'effet de la politique : toujours inflexible dans fes fentimens, elle n'a jamais fouffert ni accommodement, ni explication qui puiffe altérer la vérité de la foi. Il n'eft donc plus furprenant de voir les héréfies paroître & difparoître fi facilement (1) : elles n'ont pas en elles - mêmes ce principe de perpétuité, cette union de tous les membres avec le chef, par l'autorité duquel les Pafteurs font maintenus dans l'ordre de la fucceffion, & les fideles dans l'unité de la foi. *Novat* n'a fuccédé à perfonne, difoit *Saint Cyprien* : il s'eft foulevé & établi de lui-

(1) L'*Arianifme* a infecté l'*Orient*, à peine en refte-t-il aujourd'hui quelques débris dans un coin de la *Tranfilvanie*. Toutes les héréfies ont eu le même fort. Les plus puiffantes ont eu une chûte plus rapide que les autres; celles qui exiftent ne feront pas plus heureufes. *Voyez* difoit S. Chryoftôme, *le Temple de Jérufalem, Dieu l'a détruit, les hommes ont-ils pu le rebâtir? Voyez l'Eglife Chrétienne, Dieu l'a bâtie, les hommes conjurés contr'elle ont-ils réuffi à la détruire? Ce que Dieu renverfe, perfonne ne le relevera jamais, & perfonne ne renverfera ce que Dieu a édifié.* L'erreur peut s'étendre, fubfifter & paroître triomphante pendant quelque tems; mais la vérité fubfifte toujours, fa durée eft mefurée fur celle des années éternelles, le moment que l'erreur lui enleve n'eft qu'un point qui difparoît dans l'immenfité des fiecles.

même. *Luther* & *Calvin* n'ont succédé à personne, ils ont méprisé l'autorité de l'Eglise, & se sont établis en changeant, retranchant & interprétant les Ecritures à leur gré, à leurs intérêts & à leurs passions. De là vient que toutes les sectes sont toujours divisées en plusieurs autres : affoiblies par ces divisions, elles tombent en ruine; mais les principes catholiques sont toujours les mêmes : la premiere loi du fidele est de s'en tenir dans les controverses au jugement de l'Eglise, de ne jamais se séparer de la chaire de *Saint Pierre*, à laquelle seule sont attachées l'autorité & la principauté de la chaire apostolique qui est le centre de l'unité, hors lequel il n'y a point de salut à espérer.

Les Hérétiques ne doivent point se rassurer sur leur prétendue bonne foi.

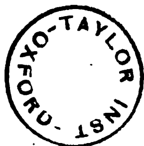
Nous pouvons dire à nos freres errans, après leur avoir montré dans la propre constitution de leur réforme, & dans les principes qui lui ont donné naissance, les marques d'une réprobation certaine. L'Eglise Romaine est justifiée des calomnies qui ont défiguré ses dogmes. Elle démontre seule les titres qui lui assurent tous les droits de l'Apostolat, & d'où dérivent en même tems les privileges de son infaillibilité & de son unité. Nous pouvons leur demander à présent ce qui les retient encore éloignés de nous, en résistant plus long tems à la lumiere qui les éclaire; pourroient-ils s'excuser sur la droiture de leur cœur? J'en appelle à leur conscience, qu'ils la sondent, ils sentiront les doutes, les incertitudes, les craintes & les remords qu'elle leur inspirera. Ils éprouveront qu'en approfondissant les raisons de leurs

doutes, plus aussi ils redoubleront leurs alarmes. Ils avoueront que toute doctrine qui n'est pas de Dieu, s'écroule aussi-tôt qu'on l'examine au flambeau de l'histoire & de la raison. Ce qui les forcera à se dire à eux-mêmes, qu'il ne peut y avoir de sûreté & de repos dans un parti qui n'a pour lui ni l'autorité légitime, ni l'unité nécessaire. En examinant les motifs qui ont déterminé leurs peres à suivre les inspirations de leurs réformateurs, ils ne peuvent se dissimuler que leurs nouveaux Prophetes n'ont été animés que par l'esprit du mensonge & de la séduction. Ils frémiront à la vue des désordres & des divisions qu'ils ont introduits, des révoltes qu'ils ont suscitées, des guerres cruelles qu'ils ont allumées, du sang qu'ils ont fait couler, des ravages qu'ils ont causés, des calomnies qu'ils ont employées contre leur mere Eglise qu'ils ont reconnue & respectée, tant que leurs passions ont resté dans le silence (1); ils avoueront qu'une doctrine qui détruit la liberté de l'homme & outrage sa justice, ne peut être l'ouvrage d'un Dieu souverainement saint. En vain donc persisteroient-ils à affirmer que c'est par l'intime conviction de leurs

---

(1) *Calvin*, dans son explication sur le premier chapitre de Daniel, dit que *dans le petit nombre de ceux qui se sont séparés de l'idolâtrie du Pape, la plupart sont remplis de perfidie & d'artifice; ils font paroître à l'extérieur un grand zele: mais si vous les sondez un peu plus avant, vous les trouverez pleins de fourberie..... Quant à la conduite de ma vie*, dit *Luther*, tome V, sur l'Ep. aux Gal. vers. 14, *je confesse qu'avant ma séparation de l'Eglise Romaine, je l'ai passée dans l'austérité, en veilles, en jeûne, en prieres, avec pauvreté, avec chasteté & avec obéissance.*

dogmes qu'ils demeurent dans la voie de leurs Peres ; en vain pour calmer leurs remords, voudroient-ils se persuader que c'est la bonne foi qui les y retient ; nous leur répondrons toujours : sondez votre conscience, votre erreur est facile à découvrir ; n'attendez pas pour rendre hommage à la vérité, que l'aveu forcé de vos égaremens ne serve plus qu'à la confondre, sans pouvoir vous sauver. Rentrez dans le bercail ; que la crainte d'un aveu humiliant de vos erreurs ne vous arrête pas ; il faut tout sacrifier, lorsqu'il s'agit de sauver son ame. Vous avez un exemple frappant de cet aveu dans la personne du célebre *Montausier*. « Son éducation (dit » M. de la Cretelle) fut d'abord assez infruc» tueuse, la force naissante de son ame, s'an» nonça par une impétuosité que l'on ne pou» voit dompter ; il n'y avoit qu'un homme qui » pût un jour la vaincre & la bien diriger : c'étoit » lui-même. Il commença par la porter tout » entiere dans son attachement pour le *Protes*» *tantisme* : il eut pour ce culte le zele d'un » martyr, il surmonta son dégoût pour la scho» lastique, jusqu'à se rendre un profond Théo» logien, & il alloit par-tout cherchant des dis» putes ou des combats. Cependant où abou» tit tout ce grand zele ? à une abjuration dans » la maturité de son âge. Abjurer la Religion de » ses peres, quel acte pour un homme de bien ! » en est-il où il doive apporter des intentions » aussi pures, plus d'examen, plus de terreur ? » Il deviendroit le dernier des hommes s'il cédoit » à des vues d'ambition, s'il composoit sur l'éter» nelle vérité pour des intérêts d'ici-bas ; mais » sa conscience s'alarme ; si la vérité l'appelle,



» restera-t-il dans les dangers de l'erreur, pour
» se sauver des soupçons des hommes ? ce seroit
» une lâcheté. L'homme de bien obéit à sa con-
» science, & non pas à l'opinion. Cependant il
» est heureux dans un pareil moment d'avoir une
» réputation qui réponde au fond de notre
» cœur : c'étoit l'avantage de *Montausier* (1) ».

Des Sacremens.

Ce n'étoit pas assez pour *Jesus-Christ* d'établir un ministere dans son Eglise, il a voulu lui-même fixer des signes extérieurs, auxquels il lui plaît d'attacher les merveilles de sa grace. C'est par ses mérites & son pouvoir, que ces signes extérieurs operent la sainteté intérieure, c'est à son nom qu'ils sont conférés. Les Apôtres & leurs successeurs ne sont donc que les dispensateurs des mysteres de Dieu (2). Ils n'agissent qu'au nom de l'Eglise, les paroles qu'ils proferent, expriment l'intention de l'Eglise. Toute la tradition enseigne la même vérité ; les Conciles l'ont confirmée sous peine d'anathême.

Lorsque la *matiere*, la *forme* & le *Ministre légitime*, avec l'intention requise, se trouvent réunis, le Sacrement a son effet par lui-même, & en vertu du signe extérieur, *pourvu que le sujet n'y mette point d'obstacles*, c'est-à-dire que l'action extérieure qui consiste dans l'application de la *matiere* & de la forme, a, par l'institution de *Jesus-Christ*,

---

(1) Eloge de *Montausier*, par M. *de la Cretelle*, Avocat au Parlement.

(2) Sic nos existimet homo ut ministros Christi & dispensatores mysteriorum Dei. 1. Corinth. cap. 4.

la

la vertu de produire la grace ; la cause efficiente de cette grace est Dieu ; la passion de *Jesus-Christ* en est la cause méritoire, & le Sacrement la cause instrumentelle.

La validité des Sacremens est indépendante des dispositions intérieures du Ministre (1), pourvu cependant qu'il ait *l'intention de faire ce que fait l'Eglise*, laquelle intention suffit à la perfection du Sacrement (2). On exige du sujet *adulte* certaines dispositions dont le défaut s'appelle *fiction*, laquelle est ou le *défaut de consentement*, & empêche la validité du Sacrement, ou le *défaut de pieté*, & en suspend l'effet principal qui est la grace : ces dispositions ne sont point requises comme causes efficientes, mais seulement comme des conditions nécessaires pour lever les obstacles qui s'opposent à l'effet du Sacrement.

Tertulien, *Saint Ambroise*, *Saint Augustin*, tous les Peres, toute la tradition, d'après l'Ecriture, font mention de sept Sacremens. L'Eglise n'en reconnoît ni plus ni moins, savoir, le *Baptême*, la *Confirmation*, la *Pénitence*, l'*Eucharistie*, l'*Extrême-Onction*, l'*Ordre* & le *Mariage* (3).

---

(1) Si quis dixerit, Ministrum in pecato mortali existentem modo omnia essentialia quæ ad Sacramentum conficiendum, aut conferendum pertinent servaverit non conficere, aut conferre Sacramentum : anathema sit. Sess. 7, Conc. Trid. Can. 12.

(2) Si quis dixerit in Ministris dum Sacramenta conficiunt, & conferunt non requiri intentionem saltem faciendi quod facit Ecclesia, anath. sit. Ibid. Can. 11.

(3) Si quis dixerit Sacramenta nova legis non fuisse omnia à Jesu-Christo Domino nostro instituta, aut esse plura & pauciora quàm septem .... aut etiam aliquod horum septem non esse verè & propriè Sacramentum, anathema sit Ibid. Can. 1.

Le Baptême.

1. On entre dans la société chrétienne par le Baptême : il faut renaître de l'eau & de l'esprit.

2. Le Baptême est unique, & ne doit point être réitéré.

3. Le Baptême pour les adultes doit être précédé de l'instruction des Ministres de l'Église.

4. Les Évêques & les Prêtres ne sont point les seuls Ministres de ce Sacrement, que tout fidele peut administrer dans le cas de nécessité.

La Confirmation.

5. Le baptisé doit être confirmé dans la foi par la réception du Saint-Esprit.

6. Les Évêques sont les Ministres de la Confirmation ; ils donnent le Saint-Esprit par l'imposition de leurs mains.

La Pénitence.

7. Les Prêtres ont encore reçu le pouvoir de remettre les péchés, ou de les retenir, c'est-à-dire d'en différer l'absolution, & de suspendre de la participation des Sacremens (1).

---

(1) On voit par ces paroles formelles de Jesus-Christ que les Ministres de la vraie Eglise ne déclarent pas sim-

Baptifmus.

1. *Nifi quis renatus fuerit ex aquâ & Spiritu-Sancto, non poteft introïre in regnum Dei.* Joan. 3, 5.

2. *Unus Dominus, una fides, unum Baptifma*, Eph. 4, 5.

3. *Euntes ergo docete omnes gentes, baptifantes eos*, Matth. 28, 19.

4. *Defcenderunt uterque in aquam Philippus (Diaconus) & Eunuchus, & baptifavit eum.* Act. 8, 23.

Confirmatio.

5. *Miferunt ad eos Petrum & Joannem, qui cùm veniffent, oraverunt pro ipfis, ut acciperent Spiritum-Sanctum : nondum enim in quemquam illorum venerat, fed baptifati tantùm erant in nomine Domini Jefu.* Act. 8, 14.

6. *Tunc imponebant manus fuper illos & accipiebant Spiritum-Sanctum. Per impofitionem manûs Apoftolorum dabatur Spiritus-Sanctus.* Act. 8, 17, 18.

Pœnitentia.

7. *Infufflavit dicens : accipite Spiritum-Sanctum : quorum remiferitis peccata remittuntur eis, & quorum retinueritis, retenta funt.* Joan. 20, 23.

---

plement les péchés remis, mais qu'ils les remettent en eux-mêmes, que les Prêtres font établis Juges. C'eft à

8. C'eſt encore un droit qui réſulte des précédens, mais qui eſt réſervé aux premiers Paſteurs de pouvoir remettre une partie de la peine temporelle due au péché, & d'uſer d'indulgence; mais ils ne le font que dans certains cas, & avec connoiſſance de cauſe.

L'Euchariſtie.

9. L'Euchariſtie a été inſtituée par Jeſus-Chriſt, pour perpétuer dans ſon Égliſe ſa préſence & ſon ſacrifice, en lui donnant ſon corps & ſon ſang ſous les eſpeces du pain & du vin.

10. Les Prêtres ont reçu le pouvoir de reproduire le corps du Sauveur, & de le diſtribuer aux fideles.

11. Tout fidele a droit, en cette qualité, à l'Euchariſtie : Jeſus-Chriſt lui a fait une loi de s'en nourrir; il ajoute : celui qui mange mon corps & boit mon ſang, demeure en moi, & moi en lui.

12. Le tréſor des graces que renferme ce Sacrement, aggrave les iniquités, & devient la propre condamnation de celui qui le reçoit indignement.

---

leur Tribunal que doivent comparoître les coupables : donc c'eſt à eux à diſtinguer dans la foule des ſupplians, ceux à qui il convient ou ne convient pas de briſer les fers. Donc il faut que chaque péché grief ſoit déclaré; car comment feront-ils un juſte diſcernement du pénitent qu'il faut abſoudre d'avec le pénitent qu'il faut éloigner, s'ils ne connoiſſent exactement & en détail les crimes ? Et comment les connoîtront-ils, ſi le pécheur ne

8 Sufficit illi qui ejus modi est objurgatio quæ fit à pluribus, ita ut è contrario magis donetis & consolemini, ne fortè abundantiorià tristiti absorbeatur qui ejus modi est. Propter quod obsecro vos ut confirmetis in illum caritatem : cui autem aliquid donastis, & ego : nam & ego quod donavi, si quid donavi, propter vos, in personam Christi, ut non circumveniamur à Satanà. 2, Cor. 2, 6.

Euchariftia.

9. Accepit Jesus panem, & benedixit ac fregit & dedit Discipulis suis, & ait : accipite & comedite : hoc est corpus meum. Et accipiens calicem gratias egit, & dedit illis dicens : hic est sanguis meus. Matth. 26.

10. Hoc facite in meam commemorationem. Accipite & dividite inter vos. Luc 22, 19, 17.

11. Nisi manducaveritis carnem filii hominis & biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis : qui manducat meam carnem & bibit meum sanguinem, in me manet, & ego in illo. Joan. 6.

12. Qui enim manducat & bibit indignè, judicium sibi manducat & bibit, non dijudicans corpus Domini. 1. Cor. 11.

---

leur ouvre son cœur par un aveu sincere, pour en obtenir la rémission dans le Sacrement de Pénitence ? Une pratique si clairement énoncée par Jesus-Christ même, dont il est impossible de marquer l'origine & de fixer l'époque, reconnue unanimement dans tous les siecles par tout ce qu'il y a eu de plus savant dans le Christianisme, prouve une tradition immémoriale, à laquelle l'hérésie & le mensonge n'opposeront que de vaines clameurs.

L'Extrême - Onction.

13. L'Onction des malades est un Sacrement qui s'administre aux infirmes par les mains des Prêtres; en leur conférant la grace, ils leur procure encore la santé du corps lorsqu'elle est utile à l'ame.

L'Ordre.

14. Jesus - Christ a institué le Sacrement de l'Ordre pour donner à son Église, dans tous les siecles, des Evêques, des Pasteurs & des Ministres pour la consommation de son œuvre.

15. L'Ordination doit être fondée sur la vocation de Dieu, & précédée de prieres publiques, de veilles & de jeûnes.

16. L'Evêque est le Ministre de l'Ordination, & c'est par l'imposition de ses mains & de celles du Presbytere que se communique la grace du Sacerdoce.

17. Il est défendu expressément à toute personne de s'ingérer dans les fonctions du saint Ministere, excepté à ceux qui y sont appellés de Dieu, comme *Aaron*.

Extrema - Unctio.

13. *Infirmatur quis in vobis! inducat Præsbyteros Ecclesiæ, & orent super eum, ungentes eum oleo in nomine Domini, & oratio fidei salvabit infirmum, & alleviabit eum Dominus: & si in peccatis sit, remittentur ei. Jac.* 5, 14.

Ordinatio.

14. *Et ipse dedit quosdam quidem Apostolos, alios autem Pastores ad consummationem sanctorum in opus Ministerii. Eph.* 4, 11.

15. *Dicit Jesus Discipulis suis: messis quidem multa, operarii autem pauci: rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam, & convocatis Discipulis suis, dedit illis potestatem. Exiit in montem orare, & eratper noctans in oratione Dei; & cùm dies factus esset, vocavit Discipulos suos & elegit duodecim ex ipsis. Ministrantibus autem illis & jejunantibus, dicit illis spiritus, segregate mihi Saulum & Bernabam, in opus ad quod assumpsi eos. Tunc jejunantes & orantes, imponentesque eis manus dimiserunt illos. Matth.* 9, *Luc.* 6, *Act.* 13.

16. *Admoneo te ut ressuscites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum mearum...... cum impositione manuum Præsbyterii. Tim.* 1, 6, 1, *Tim.* 4, 14.

17. *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquam* Aaron. *Hæbr.* 5.

18. Dès le commencement le peuple a eu part à la promotion des Ministres de l'Eglise, & l'on a toujours demandé ou son choix, ou son témoignage.

Le Mariage.

19. Jesus-Christ a élevé à la dignité de Sacrement la société de l'homme & de la femme.

20. Il a rappellé cette société à la loi de sa premiere institution. Un seul homme prendra une seule femme.

21. Il a prononcé l'indissolubilité absolue du mariage une fois reconnu comme tel.

22. Il n'est permis à l'homme de renvoyer sa femme que dans le cas d'adultere; mais alors même le lien n'est point dissous, l'une & l'autre des parties ne pouvant contracter aucun engagement.

23. Dans la société conjugale l'homme est le chef, & la femme lui doit être soumise.

24. Le mari & la femme se doivent réciproquement l'un à l'autre, & il n'y a qu'un consentement mutuel qui puisse suspendre pour un tems leurs obligations.

25. La mort seule peut dissoudre le lien du Sacrement de mariage. Le survivant peut contracter des secondes nôces.

26. Les fideles ne peuvent contracter mariage avec les infideles.

18. *Convocantes autem duodecim multitudinem Discipulorum, dixerunt : considerate ergo fratres, viros ex vobis...... Placuit sermo coram omni multitudine & elegerunt. Act. 6, 2, &c.*

Matrimonium.

19. *Relinquet homo patrem & matrem suam, & adhærebit uxori suæ; & erunt duo in carne unâ. Sacramentum hoc magnum est in Christo & Ecclesiâ. Eph. 5, 31.*

20. *Ab initio creaturæ masculum & fœminam fecit eos Deus : erunt duo in carne unâ. Marc. 10, 6.*

21. *Erunt duo in carne unâ : quod ergo Deus conjungit, homo non separet. Marc. 10, 9.*

22. *Dico autem vobis, quia quicumque dimiserit uxorem suam, nisi ob fornicationem, & aliam duxerit, mœchatur : & qui dimissam duxerit, mœchatur. Iis autem qui matrimonio juncti sunt præcipio non ego, sed Dominus, uxorem à viro non discere : quod si discesserit, manere inuptam, aut viro suo reconciliari, & vir uxorem non dimittat. Matth. 19, 9, 1. Cor. 7, 10.*

23. *Mulieres viris suis subditæ sint, quoniam vir caput est mulieris. Eph. 5, 22.*

24. *Uxori vir debitum reddat, similiter autem & uxor viro, nolite fraudare invicem, nisi fortè ex consensu ad tempus, ut vacetis orationi. 1. Cor. 7, 3, 5.*

25. *Mulier alligata est legi quanto tempore vir ejus vivit. Quod si dormierit vir ejus, liberata est. Cui vult, nubat tantùm in Domino. 1. Cor. 7, 39.*

26. *Nolite jugum ducere cum infidelibus. 2, Cor. 6.*

27. Nulle loi divine ne fait un précepte de la continence, & le mariage eſt honorable & ſans tache à l'égard de tous.

28. Cependant ſi quelques-uns parmi les fideles ſe ſont ſpécialement conſacrés au ſervice de l'Egliſe & à la continence, ils encourent la peine de l'infidélité par le mariage.

Tous ces Sacremens ſont néceſſaires au ſalut; mais le *Baptême* & la *Pénitence* ſont d'une néceſſité abſolue; le premier pour obtenir la grace de la régénération; le ſecond pour recouvrer la juſtice perdue par le péché mortel. Les autres ſont néceſſaires d'une néceſſité de précepte au corps de l'Egliſe; mais ils ne ſont pas tous néceſſaires à chacun des membres. L'*Ordre*, par exemple, & le *Mariage* ne ſont point d'obligation pour tous les fideles.

L'Egliſe emploie dans l'adminiſtration des Sacremens des cérémonnies publiques & ſolemnelles qui remontent à la plus haute antiquité. L'uſage de ces rits extérieurs & religieux eſt appuyé ſur les plus ſolides raiſons. En occupant le peuple de cérémonies pleines de gravité & de décence, l'Egliſe lui inſpire des mœurs douces & pures, & conſerve dans ſon intégrité ſa foi. C'eſt une barriere toujours oppoſée à l'introduction de nouveaux dogmes. Rien n'eſt plus auguſte que les aſſemblées des Chrétiens réunis ſous les yeux de leurs Paſteurs, pour la priere, l'inſtruction, & les actions de graces. Tout y eſt ſimple, naturel, ſignificatif; tout y rappelle au peuple ſes devoirs, & la mémoire des événemens qui ſont l'époque de ſon ſalut. Si dans ce ſiecle d'incrédulité & de corruption, on eſt ſi peu frappé de ce beau ſpectacle, l'habitude & l'eſprit de diſſipation en affoibliſſent les impreſſions touchantes.

27. *De virginibus præceptum Domini non habeo. Honorabile connubium in omnibus & Thorus immaculatus. 1. Cor. 7, 25, Hæbr. 13, 14.*

28. *Nubere volunt, damnationem habentes, quia primam fidem irritam fecerunt. 1. Tim. 11.*

Sur la Tradition.

La tradition eſt ou divine, ou apoſtolique, ou eccléſiaſtique. La tradition divine qui eſt la ſeconde regle de la foi, eſt la parole de Dieu révélée par la bouche de *Jeſus-Chriſt*, ou par l'inſpiration du Saint-Eſprit, aux Apôtres qui nous l'ont tranſmiſe ſoit de vive voix, ſoit par écrit. La tradition divine eſt abſolument néceſſaire, elle l'a été dans tous les tems, pour diſcerner les livres catholiques des apochryphes, déterminer le vrai ſens du texte ſacré d'avec celui qu'on veut lui donner; l'autorité & la néceſſité de la tradition ſont appuyées ſur l'écriture (1). *Demeurez fermes*, dit Saint Paul aux Theſſaloniſſiens, *& conſervez les traditions que vous avez appriſes ſoit par nos paroles, ſoit par notre lettre. C'eſt du Seigneur que j'ai reçu ce que je vous ai tranſmis*, dit-il aux Corinthiens (2); & à Thimotée: *Recommendez l'obſervation de ce que vous m'avez entendu preſcrire* (3): la néceſſité de cette tra-

(1) State & tenete traditiones quas didiciſtis ſive per ſermonem, ſive per epiſtolam noſtram. 1. Teſſ. 2. 8. 14.

(2) Ego enim accepi à Domino quod & tradidi vobis. 1. Cor. 11.

(3) Formam habe ſanarum verborum quæ à me audiſti in fide & in dilectione in Chriſto-Jeſu. 2. Cor. 1.

dition eſt conſignée dans les Conciles, dans les écrits des Peres, & dans l'uniformité de croyance de toutes les Egliſes.

La tradition divine peut auſſi être appellée apoſtolique, parce qu'elle contient ce qui a été révélé aux Apôtres, & que nous avons reçu d'eux. Mais on appelle proprement *tradition apoſtolique* certaines obſervances ſacrées & ſalutaires que les Apôtres ont tranſmiſes de vive voix aux infideles pour établir parmi eux un culte religieux & former leurs mœurs. Telles ſont les cérémonies de la *Meſſe & des Sacremens* : *la ſanctification des Dimanches*, *l'obſervation du Carême*, &c. La tradition eccléſiaſtique conſiſte dans certaines obſervances ſalutaires introduites dans l'Egliſe qui les a approuvées ou expreſſément ou tacitement, & qui par la ſuite ont obtenu force de loi : telles ſont les *jeûnes des quatre-tems*, *l'obſervance de certaines fêtes*, &c.

De la primauté du Pape.

Il faut un chef dans tous les états, les républiques même ne peuvent s'en paſſer. Or la Religion qui ne ſe contente pas de régler les dehors de l'homme, mais encore ſes ſentimens, ſes deſirs, ſon eſprit & ſon cœur, doit avoir une autorité proportionnée à la ſublimité de ſa légiſlation : il faut une union entre les membres qui établiſſe d'une maniere fixe & ſûre la perpétuité de la ſociété générale; & cette union ne peut ſubſiſter, s'il n'exiſte pas un centre commun où toutes les parties de l'adminiſtration aboutiſſent. Or rien n'eſt mieux prouvé que la primauté du *Pape*. *Jeſus-Chriſt* a fondé ſon Egliſe ſur *Saint Pierre*, & en ſa per-

onne, sur ses successeurs. *Vous êtes Pierre*, lui dit Jesus-Christ, *& sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise* (1). Je vous donnerai les clefs du Ciel, pour ouvrir ce que personne ne peut fermer, & pour fermer ce que personne ne peut ouvrir (2). Quoi de plus clair & de plus formel pour la primauté de Pierre! Ce n'est pas assez, le Sauveur, après sa résurrection, l'établit le Pasteur de ses brebis & de ses agneaux (3). Les noms des douze Apôtres sont ceux-ci : le premier est *Simon* surnommé *Pierre* (4). Il n'étoit pas le premier en âge, & en vocation : *André* qui étoit son aîné, avoit été appellé avant lui; & cependant *Pierre* est le premier qui exerce en chef les fonctions de Primat. Les Disciples, après l'ascension de *Jesus-Christ*, s'assemblent pour choisir un Apôtre à la place de Judas : c'est *Pierre* qui parle le premier. Le jour de la Pentecôte il est le premier qui annonce la résurrection de *Jesus-Christ* crucifié. C'est aux pieds de *Pierre* qu'*Ananie* & *Saphire* sont punis de mort, pour avoir menti au Saint-Esprit : c'est *Pierre* qui rend le premier raison au Sauhédrin de la doctrine qu'il annonce : c'est *Pierre* qui connoît le premier, par révélation, qu'on devoit recevoir les Gentils dans l'Eglise. *Pierre* assemble le Concile de *Jérusalem* : on y délibere en commun, chacun dit son avis; *Pierre* prononce le premier le jugement au nom de tous, il a paru bon au Saint-

---

(1) Tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. Matth. 16.

(2) Tibi dabo claves regni Cœlorum. Idem, 18.

(3) Pasce agnos meos .... pasce oves meas. Joan. 21.

(4) Duodecim autem Apostolorum nomina sunt hæc, primus, Simon qui dicitur Petrus. Matth. 10.

Esprit & à nous (1). C'est Pierre qui prononce le premier qu'il ne faut pas obliger les Chrétiens à la circoncision : & lorsque dans la suite des siecles les successeurs de *Pierre* ont assemblé leurs freres dans un Concile général, la même regle a toujours été observée. Le *Pape* a toujours été régardé comme le chef de l'Eglise & le pere commun des fideles, tous les Conciles œcuméniques présentent des monumens de cette croyance universelle, & une tradition immémoriale qu'on ne peut contester. Plusieurs Héréſiarques ont senti la nécessité d'un chef: les plus sages d'entr'eux ont cru, que bien loin de détruire la légitime puissance du *Pape*, il faudroit l'établir si elle ne l'étoit pas. Ce sont les termes de *Melancton*, le plus sensé de la prétendue réforme. *Saint Pierre* étant le chef de l'Eglise dont il a la primauté de rang & de jurisdiction, l'Eglise de *Rome* étant le chef & le centre de toutes les Eglises particulieres, il est évident que les Evêques & les premiers Pasteurs unis à ce chef visible, que *Jesus-Christ* a promis d'assister de son Esprit-Saint, jusqu'à la consommation des siecles, sont infaillibles en matiere de foi & de mœurs, c'est là le vrai corps de l'Eglise; tous les autres corps séparés ne sont que des corps acéphales.

Idée de la puissance ecclésiastique & de la puissance temporelle.

Les deux puissances viennent également de Dieu; l'objet de la puissance civile est d'entre-

(1) Visum est Spiritui-Sancto & nobis, Act. 15.

tenir parmi les citoyens l'ordre & la police extérieure : la puiſſance eccléſiaſtique s'occupe à faire régner toutes les vertus dans les cœurs, elles s'accordent à merveille : l'une perfectionne ce que l'autre laiſſe d'imparfait. Elles parviennent à la même fin par des moyens différens. L'une emploie le glaive de la juſtice & de la force pour arrêter le mal, l'autre avertit, prie, reprend & quelquefois frappe d'anathêmes ceux qui refuſent de l'écouter.

La différence de ces deux puiſſances, eſt l'ouvrage de *Jeſus-Chriſt* lui-même : ſon royaume eſt un royaume ſpirituel, il n'eſt pas venu d'une maniere viſible pour régner dans les cœurs, il a ordonné à ſon Égliſe d'exercer ſon pouvoir, comme il l'exerçoit lui-même : & comme on auroit pu ſe tromper ſur ce point ſi important, il s'eſt expliqué clairement ſur ce qui eſt dû aux Princes & aux Paſteurs. Il étoit réſervé à *Jeſus-Chriſt*, Homme-Dieu, de nous apprendre ce diſcernement ſi délicat qui concilie tous les devoirs & conſerve tout dans l'ordre & la paix. L'Égliſe établie dans un Etat, ne doit pas en renverſer les loix fondamentales & conſtitutionnelles : les Paſteurs étant des citoyens, doivent la ſoumiſſion aux Rois ; les Rois étant Chrétiens doivent être ſoumis à l'Egliſe, la protéger, & de cette ſoumiſſion réciproque, il en réſulte l'union de deux puiſſances également indépendantes & également établies par Dieu même. Auſſi-tôt qu'on les a confondues, ou qu'elles n'ont pas marché de concert, l'unité a été rompue, & l'erreur a triomphé : à peine les Rois ont-ils mis la main à l'encenſoir, ou les Prêtres ſe ſont-ils armés du glaive, tout a été en feu, tout a rem-

pli de vastes contrées de carnage & de sang; les Princes se sont déclaré la guerre mutuellement, la fidélité des peuples s'est ébranlée, les mœurs se sont perdues, les révolutions du trône ont suivi de près celles du sanctuaire : la majesté du trône s'est abaissée & s'est vue relevée par la prospérité & la gloire de l'Autel : l'Eglise affermit le trône, en inspirant aux sujets l'amour & le respect qu'ils doivent à leurs Souverains.

C'est un crime, disoit *Théodose* le jeune, à ceux qui ne sont point inscrits dans le catalogue des saints Evêques, de s'immiscer dans les affaires ecclésiastiques : quelques talens, quelque connoissance, quelque vertu qu'ait un laïc, il ne cesse pas d'être brebis tant qu'il reste dans l'ordre des laïcs (1). La Religion a des parties qui dépendent essentiellement de sa puissance, telles que l'administration des Sacremens, la prédication de la doctrine, ses prieres, sa liturgie; les soumettre à l'autorité séculiere, c'est subordonner la puissance des Pasteurs dans l'exercice de leurs fonctions. C'est sans difficulté, dit *Bossuet*, la plus inouie & la plus scandaleuse flatterie qui soit jamais tombée dans l'esprit des hommes: c'est une étrange nouveauté qui ouvre la porte à toutes les autres; c'est un attentat qui fait gémir tout cœur chrétien : c'est faire l'Eglise captive des Rois de la terre, la changer en corps politique, & rendre défectueux le céleste gouvernement, institué par *Jesus-Christ*; c'est mettre en pieces

(1) Nefas est enim, qui sanctissimorum Episcoporum catalogo adscriptus non est, illum ecclesiasticis negotiis & consultationibus sese immiscere. Theod. jun. Ep. ad Synod. Ephes.

le Christianisme, & préparer la voie à l'*Anti-Christ* (1). La puissance ecclésiastique est indépendante & souveraine dans ses fonctions, comme la puissance des Rois l'est dans les siennes. Le Roi dans le civil & le temporel ne connoît point de supérieur sur la terre; il est dans l'ordre civil le lieutenant de Dieu, (2) comme le Pontife l'est dans l'ordre ecclésiastique : pleins de cette maxime, nos peres ont toujours respecté les ordonnances de leurs Princes, & n'ont jamais voulu entrer dans les conjurations qu'on formoit contre eux. Ils savoient que la puissance séculiere vient de Dieu même, & qu'on ne peut lui résister sans s'opposer à l'ordre de Dieu (3) : qu'il n'est jamais permis de se révolter contre le Prince, qui n'est responsable de sa conduite qu'au seul Maître qui juge les Rois & les peuples. Mais lorsqu'il s'agissoit de la cause de *Jesus-Christ*, ils ne connoissoient pour maître que Dieu & son Eglise : c'est ainsi qu'étoient affectés les premiers Chrétiens à l'égard de leurs Souverains, mauvais comme bons.

L'Eglise a institué des formules de prieres pour la conservation des Rois & des Royaumes, pour la prospérité de leurs armes; elle ordonne aux fideles de les réciter. Les Rois, de leurs côtés, protegent l'Eglise, aident à l'exécution de ses

(1) Bossuet, Livre des Variations, 7.

(2) Dei minister est tibi in bonum : si autem malum feceris, time, non enim sine causâ gladium portat. Dei enim minister est, vindex in iram ei qui malum agit. Rom. 13. 4.

(3) Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit, non est enim potestas nisi à Deo. Quæ autem sunt à Deo ordinatæ sunt. Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. Rom. 13. 1.

loix, & à la vénération respectueuse de son culte. Cette heureuse relation entre le Sacerdoce & l'Empire retient tout le peuple dans l'ordre. Ces décisions salutaires, émanées de l'Autel & appuyées du Trône, fixent tous les esprits dans l'unité de croyance, les instruisent clairement de leurs devoirs: ce zele qui tolere avec prudence ou qui résiste avec fermeté, selon les circonstances, prévient les besoins des peuples. La jurisdiction de l'Eglise n'est donc que pour le bonheur de l'homme; par elle le coupable rentre en grace, à moins que par des habitudes criminelles & invétérées, il ne s'oppose à sa réconciliation, & ne reste lui-même dans les liens de la pénitence. C'est l'Eglise qui entretient ce commerce perpétuel entre le Créateur & la créature, qui arrête ou réprime les abus par la sagesse de ses loix. Cette bonne mere peut retrancher les méchans de son sein, mais elle ne le fait qu'après qu'ils ont méprisé sa tendresse; tant qu'il leur reste un souffle de vie, elle ne désespere ni de leur docilité, ni de leur salut; elle leur offre, elle est sans cesse prête à leur prodiguer les consolations & les ressources spirituelles dont elle est dépositaire. Si elle frappe, ses anathêmes sont moins fâcheux pour celui qu'elle flétrit, qu'utiles pour réprimer la contagion par un exemple redoutable: elle frappe le coupable pour instruire & pour prévenir la perte du juste. Fut-il jamais une étendue de puissance plus douce, plus sage? Telle est celle qui, dans tous les tems, a animé l'esprit de l'Eglise. Aucune collection de loix, nulle puissance séculiere n'a approché de l'excellence de l'ordre établi par *Jesus-Christ* dans son Eglise. L'homme a besoin d'être instruit: *Jesus-Christ* lui donne des Pasteurs,

des Miniſtres, dont il regle les fonctions & l'autorité ; il lui falloit une lithurgie qui rendît ſa Religion ſenſible. *Jeſus-Chriſt* inſtitue un culte & des Sacremens. L'homme eſt ſujet aux préjugés & environné de ténebres, & *Jeſus-Chriſt* établit une puiſſance légitime, pour décider ſes doutes, maintenir ſes loix, condamner les infracteurs, perpétuer le miniſtere, & exercer viſiblement l'autorité d'un Dieu inviſible. Tout pouvoir miniſtériel eſt donné à l'Egliſe ; elle l'exerce & le confie à ceux qu'elle appelle pour lui aider. Les beſoins de l'homme ſont donc remplis : toutes les loix ſont fixées & déterminées ; défenſe à qui que ce ſoit d'en introduire de nouvelles ; c'eſt à l'homme de les obſerver fidélement, s'il veut jouir d'une tranquillité parfaite, & en même tems d'une ſource intariſſable de lumieres. Ses principes ſont ſûrs, fermes & invariables ; tout eſt lié dans ſon ſyſtême ; l'enſemble de ſes idées forme les jugemens les plus vrais, nourrit les plus douces eſpérances, entretient dans ſon cœur toutes les vertus privées & toutes les vertus de la ſociété.

Sur le reſpect dû aux Miniſtres de l'Egliſe.

La Religion & la raiſon nous crient qu'en adorant l'Etre-Suprême, nous devons reſpecter ceux qui prêchent & qui exercent les auguſtes fonctions de ſon culte. Le reſpect pour les Miniſtres de l'Egliſe, eſt auſſi ancien que l'Egliſe même : du tems des Apôtres, ils accommodoient les différends, & maintenoient l'union & la charité parmi les fideles. Les peuples les regardoient comme leurs paſteurs & leurs peres. De là cette

vénération des Rois Chrétiens pour le Clergé de leur Royaume, cet empressement à accorder & à conserver au Sacerdoce les privileges dus à son rang & à sa dignité.

Sur le célibat des Ministres de l'Eglise.

Le célibat contre lequel les Hérésiarques & les Incrédules déclament si fort, qu'il n'y a point de brochure, ni de libelle où il ne soit parlé des célibataires de la Religion, n'a jamais été un précepte dans l'Ecriture (1). Mais l'Eglise en a fait une loi, comme d'un état plus parfait pour ses Ministres. Il n'a jamais été permis aux Evêques & aux Prêtres de se marier ni chez les Grecs, ni chez les Latins. Dans l'une & l'autre Eglise, on a conféré la Prêtrise & l'Episcopat à des personnes mariées, avec cette différence que dans l'Eglise Grecque il suffisoit que ce fût un premier mariage, que l'épouse n'eût point été veuve, & l'on n'exigeoit pas la séparation: au lieu que dans l'Eglise Latine on n'a jamais ordonné ni Prêtres, ni Evêques, ni Diacres mariés, à moins que les deux époux ne promissent solemnellement de vivre séparés le reste de leurs jours. L'Eglise Grecque a pris cet usage pour les Evêques seulement.

La loi du célibat porte avec elle la décence la plus convenable, caractere de la perfection évangélique. La continence étoit ordonnée aux successeurs d'*Aaron*, lorsqu'ils remplissoient les fonctions de leur ministere. Elle prouve l'innocence & la pureté que Dieu exige qu'on porte

(1) De Virginibus præceptum Domini non habeo. I. Cor. 7.

à ses autels : cette loi est sainte, en détachant l'homme de ses passions, de ses sentimens terrestres : elle éleve son esprit & épure son cœur : elle le rend plus capable de méditer la vérité & de pratiquer la vertu. Cette loi est sage; on a beau la critiquer, il est évident qu'un Ministre, dégagé des liens, des embarras d'un ménage, est bien plus en état de remplir ses devoirs avec désintéressement, zele & piété (1). Cette loi est honorable à l'homme, que nos Epicuriens modernes avilissent, en lui supposant une ame de boue, incapable de noblesse & d'élévation. Ils ignorent, ces hommes vils & terrestres, que la vertu, l'espérance du bonheur suprême, qui caractérisent une ame immortelle, peuvent l'élever au-dessus d'une félicité brutale. Il faut qu'ils aient des sentiments bien ravalés, ou qu'ils s'accordent bien peu avec l'idée qu'ils nous donnent de nos forces, pour supposer le célibat impossible. Il est vrai qu'en jugeant du cœur d'autrui par la corruption du leur, il ne faut pas s'étonner s'ils ne peuvent comprendre que l'esprit de l'homme

(1) Combien de Prêtres dont le Bénéfice suffit avec peine à leur entretien ! C'est le plus grand nombre. Or quelle ressource pour établir leur postérité. Le soin d'une nombreuse famille n'affoibliroit-il pas nécessairement celui qu'ils devroient à leurs ouailles ? & comme le Bénéfice n'est pas héréditaire, les enfans ne se trouveroient-ils pas réduits à l'Hôpital ? C'est ce qui se passe en Angleterre. Dès que les femmes ou filles du Bénéficier deviennent veuves ou orphelines, ne les voit-on pas se livrer à l'incontinence publique pour subsister ? La décence du Ministere s'accorde donc parfaitement avec le célibat, & nous ne saurions avoir trop d'obligation au Concile de Trente, dit *Ménage*, d'avoir conservé cette vertu dans l'Eglise.

de bien peut aisément s'élever au-dessus des plaisirs qu'il a dédaignés, des passions qu'il a vaincues, & des obstacles qu'il a surmontés.

La loi du célibat est également juste : on n'y condamne personne ; elle dépend de la volonté de celui qui s'y soumet. Comme on ne force personne à s'enrôler dans les Ordres sacrés, & que le vœu du célibat est une condition sans laquelle on ne peut être admis, chacun est maître de faire ou de ne pas faire ce vœu, comme il est maître de s'enrôler ou de ne pas s'enrôler dans les saints Ordres : & ne seroit-ce pas une injustice de refuser à une personne née avec cette inclination, la liberté de la suivre ?

Je sais que tout Citoyen doit à sa Patrie ; mais l'homme n'est-il absolument que pour la société présente ? N'y a-t-il pas une patrie céleste qui offre des liens aussi réels & plus respectables, lorsqu'on les prend avec la permission du Pere de la Patrie terrestre ? Dieu qui a destiné les hommes à peupler la terre, ne peut-il pas en destiner quelques-uns à l'éclairer & à la sanctifier ? Or ces hommes destinés à exercer son culte, ou à former les autres à la vertu, ne sont-ils pas l'appui, l'exemple & le bonheur de la société ? Si cette loi sage est sujette, comme tant d'autres, à des inconvéniens, ils ne viennent pas de la loi, mais de l'abus qu'on en fait aujourd'hui plus que jamais, en forçant tant de vocations & tant de *coré* à pénétrer dans le sanctuaire, pour en être le scandale, & en usurper les honneurs & les revenus..... Je me tais : c'est à la sagesse de notre Gouvernement, de concert avec les Supérieurs ecclésiastiques, à prendre les moyens nécessaires pour détruire ce que nous pouvons appeller l'abomination de la désolation dans le lieu saint.

Mais puiſque nos Philoſophes célibataires reviennent toujours à la charge en clabaudant ſans ceſſe contre le célibat de la Religion, qu'ils traitent de *vice-politique*: ne peut-on pas leur demander, pourquoi le plus grand nombre de leur cliqûe eſt célibataire? Pourquoi ils gardent le ſilence contre tant d'autres états, où le célibat eſt ſi nombreux & ſi dangereux (1)? Sera-t-il dit que le célibat de la Religion ſera flétri par des célibataires lâches & diſſolus, aſſez malheureux ou mal-nés, pour n'avoir jamais éprouvé cette joie pure qui paie avec uſure les travaux de la plus auſtere & difficile vertu? Et depuis quand la vraie politique eſt-elle oppoſée au Chriſtianiſme? Depuis quand met-on le principe de la vraie politique dans la population forcée, plutôt que la population volontaire? Depuis quand veut-on que les loix faſſent en quelque ſorte violence à la nature? Depuis quand nuit-on à

(1) *Marm. dans ſon Apologie du Théatre*, compte dans Paris ſeul cent mille célibataires, qui n'ont fait ni n'obſervent le vœu de chaſteté. Qu'on compte de bonne foi dans les autres villes du Royaume les laïques que la débauche, le luxe, la Philoſophie & la miſere rendent ſtériles : on trouvera qu'ils ſont dix fois plus nombreux que les membres du Clergé. La moitié des filles eſt forcée de renoncer au lien conjugal, depuis que ce lien eſt devenu ſi coûteux; c'eſt en quoi elles ſe font beaucoup de tort. Si les filles étoient plus modeſtes & ſimples dans leur état, elles ſeroient plus recherchées. Les dépenſes énormes auxquelles les femmes expoſent leurs maris, leur font craindre la poſtérité : on peut dire auſſi que les leçons de nos Philoſophes ont multiplié la corruption & les corrupteurs, ils ont fait plus de mal à l'Etat que la guerre, la peſte & la famine. On peut regarder un Etat philoſophant comme un Etat expirant.

la population générale, en mettant des freres ou sœurs en état de s'y consacrer avec avantage, en supprimant une génération, pour en faciliter une autre, en élevant, pour ainsi dire, le berceau de celle-ci sur le tombeau de celle-là? Depuis quand cherche-t-on l'origine de la dépopulation dans ces hommes pieux, qui en isolant à l'étroit leur existence, donnent à d'autres les moyens de perpétuer & d'étendre plus aisément la leur; au lieu de la chercher dans des hommes pervers, qui détruisent tout à la fois leur existence & celle d'autrui, en joignant au célibat qui ne peuple pas, un libertinage qui dépeuple, en abîmant dans le gouffre du luxe & de la débauche, & leur postérité, & la postérité d'une multitude de valets & de soubrettes qu'ils forcent au célibat? Encore une fois, avant que de décrier le célibat religieux, & crier à la dépopulation de l'Etat, il faudroit en chercher la source dans ces liens trop précipités, ou trop tardifs, qui n'ont en vue que l'intérêt, dans ces mariages de quelques jours, suivis presqu'aussi-tôt d'un divorce scandaleux, qui ne laissent souvent à la partie lésée & humiliée, d'autres ressources que d'arroser de ses larmes la solitude des cloîtres aujourd'hui trop étroits pour contenir la multitude de femmes qui viennent de toutes parts. Il faudroit la chercher cette dépopulation dans ce luxe exessif & destructeur, qui rend le mariage redoutable par les dépenses exorbitantes que l'on y prévoit, & qui mettent dans l'impossibilité de nourrir & de placer une postérité multipliée : il faudroit la chercher cette dépopulation dans ces mariages des Grands, qui, dans la crainte de multiplier leur nom, & de ne pas multiplier leurs richesses, bornent leur

postérité à un ou deux enfants, arrachés souvent de leurs bras au milieu des plus belles espérances par le juste châtiment du Dieu qui a en horreur les abominations d'*Onan* (1). Il faudroit enfin la chercher cette dépopulation dans cette foule innombrable de femmes sans pudeur, sans retenue, on diroit presque sans ame, qui empoisonnent la source de la vie, en recevant les transports de tout homme qui veut courir les risques de la sienne (2). L'*Ami des hommes* nous apprend

(1) *Ille sciens non sibi nasci filios, introiens ad uxorem fratris sui, semen fundebat in terram.... & ideo percussit eum Dominus, eo quòd rem detestabilem faceret.* Gen. 38.

(2) Pourquoi ne punit-on pas, comme perturbatrices du repos public, toutes celles qui exercent ce honteux commerce? Ce commerce a même quelque chose de beaucoup plus punissable encore, c'est qu'il écarte les vues de la nature, puisqu'il est très-rare que ces sortes de femmes ou filles publiques deviennent meres, tant par l'excès que par l'abus de leurs conjonctions illégitimes. L'outrage qu'elles font publiquement à la nature devroit donc être au rang de l'inceste, de la pédérastie, &c. Il porte en outre un dommage visible à l'Etat, tant par l'infécondité de ces débauches que par celles des hommes qui les fréquentent, & qui perdent le goût légitime du mariage, par la fatale aisance de satisfaire leurs passions, sans s'engager dans les embarras d'une famille. Il faudroit donc encore punir ces femmes vénales comme on punit ceux qui subornent les sujets de l'Etat, en les engageant à déserter, puisque la conduite des uns & des autres procure également la dépopulation. Dissimulons les fautes qui ne sont pas inouies dans l'état même du mariage; mais ne passons pas l'éponge sur une autre vexation qu'éprouvent de la part des deux sexes & la société & la nature: ce sont les conjonctions illégitimes connues sous le nom odieux de *concubinage*. Au premier coup-d'œil, on croiroit que la nature les adopte, & que la société ne les désavoue pas; mais dans le fait,

qu'il n'y a que les *enfans & les sots* qui cherchent la dépopulation dans les divers états de l'Eglise, où la raison & la Religion font pratiquer à une portion de la nation un célibat édifiant pour le public, & convenable aux fonctions augustes qu'exige le culte du Seigneur, de ceux qu'il a destinés au service de ses Autels.

Si nos petits raisonneurs étoient susceptibles de réflexion, ils comprendroient qu'autant le célibat ecclésiastique est louable & utile, autant le célibat voluptueux & de libertinage dans lequel ils vivent, est pernicieux, & digne de l'attention sérieuse de la Police; ils comprendroient que les Cloîtres ne dépeuplent pas un Etat; que la chasteté prescrite au Clergé ne fut jamais si opposée à la fécondité que le vice & la fausse Philosophie. Mais ils se garderont bien de se faire connoître pour les vrais dépopulateurs : ces céli-

elles sont rejetées de l'une & de l'autre. La nature s'y trouve grandement lésée, parce que le concubinage ne favorise guere plus la propagation que le libertinage outré. On craint de produire des êtres auxquels on ne pourra donner aucune existence civile ; car si on se proposoit de la leur donner, on n'hésiteroit pas de les mettre sous le voile honorable du mariage. La société n'a que trop lieu de s'en plaindre, parce que dans la supposition que les concubinaires travaillent sincérement à la propagation, leurs productions demeurent dans son sein comme des êtres vagues, sans généalogie, sans attenance, sans état, sujets par conséquent plus à charge qu'à profit, plus dangereux qu'utiles. Il faudroit s'appliquer sérieusement à retrancher tous ces désordres, ou du moins à les diminuer, tant par les punitions qu'on exerceroit contre les coupables, que par les impôts que l'on doubleroit sur la tête des faux célibataires, à la décharge des nombreuses familles. *La Philosophie remise sur ses voies légitimes.*

bataires oisifs & voluptueux craindroient qu'on ne fît comme à *Rome* (1) une loi du mariage, pour punir leurs déréglemens & leurs infamies; la renovation d'un pareil édit arrêteroit bien des adulteres.

Sur les Religieux.

Il est différentes manieres d'être utile à la société ; le Laboureur cultive la terre, l'Artisan donne ses peines & son industrie, le Soldat défend la Patrie; des fonctions plus nobles & également utiles, occupent d'autres membres. Le Juge qui décide avec équité, le vrai Philosophe qui forme l'esprit, le Théologien qui développe le vrai culte, ne sont-ils pas préférables à ceux qui ne donnent que des travaux manuels? La société peut subsister sans Académiciens, sans Littérateurs; il n'en est pas de même des Ministres de la Religion ; comme elle est le plus ferme appui du trône & de la vertu, on ne peut regarder que comme très-utiles les membres qui s'acquittent des devoirs publics du culte, qui éclairent les hommes, les forment à la piété & aux loix du Prince & de la Patrie. Tels sont les Religieux : quel état plus conforme à la saine raison ! Renoncer aux biens & aux honneurs de la terre, s'affliger volontairement par esprit de

(1) L'Empereur *Auguste*, indigné du désordre des Chevaliers Romains, leur fit cette févere réprimande : *Ce n'est pas sans doute pour vivre seuls que vous demeurez dans le célibat, puisqu'il ne vous manque jamais compagnie ni pour la table ni pour le lit; mais exempts des soins que donnent une femme & des enfans, vous ne cherchez qu'à jouir en paix de vos déréglemens. Dion, Libr.* 26.

religion, pleurer ses fautes, desirer les expier, travailler à se détacher des créatures, voilà le fonds, l'essence de la perfection évangélique. Quoi de plus grand, quoi de plus propre à élever le cœur ! Ce que nos Philosophes, d'un ton dédaigneux, appellent *Monachisme*, n'est donc qu'un état de perfection, qui suppose la charité la plus pure & la plus vive pour les hommes, & toutes les œuvres utiles qui sont compatibles avec cet état. S'il y a des Religieux qui s'écartent de leurs regles, il faut les blâmer, mais ne pas anathématiser l'état même. Parce qu'il y a des adulteres, de mauvais Juges, de faux Philosophes, faut-il détruire le mariage, déserter les tribunaux, ou renoncer à l'étude de la vrai sagesse ? Il y a de mauvais sujets dans tous les états, mais il y en a aussi de bons : c'est ce qu'un homme judicieux distingue avec impartialité.

L'état religieux que les incrédules voudroient anéantir, prévoyant sans doute que ce rempart une fois abattu, la Religion sera plus exposée à leurs assauts, n'est dans son véritable esprit que le renoncement au monde pour pratiquer la vertu dans le silence & la retraite. Cet état est appuyé sur les mêmes principes que la Religion ; le mépriser ou le décrier, c'est décrier l'Evangile, dont il est une image fidelle.

Les Moines, disent les impies, nuisent à la population, à l'Agriculture, aux Sciences & aux Arts. Il a déjà été démontré que ce ne sont point les Moines qui nuisent à la population. Mais cette foule de célibataires oisifs, vermine qui ronge l'Etat, & qui sans faire aucun bien n'est occupée qu'à faire du mal ou à en dire ; c'est contre ces ignorans sophistes qu'il faudroit s'élever.

Quant à l'Agriculture, outre qu'il y a très-peu de Religieux tirés de la charrue, il n'y a point de terres mieux cultivées, & plus peuplées de laboureurs riches & aisés, que celles qui appartiennent aux Monasteres (1). Qu'on compare l'usage que les Seigneurs font de leurs richesses avec celui que font les Religieux, le Seigneur, pour fournir à son luxe, envoie hors de l'Etat une partie de ses revenus; exportation qui diminue considérablement la circulation des richesses. Le Couvent au contraire pourvoit & habille ses individus de marchandises de l'Etat. Le Seigneur fait souvent périr l'Artisan par le retard de son salaire; on voit rarement les ouvriers se plaindre des Monasteres sur cet article. Le Seigneur abandonne le soin de ses revenus à des receveurs ennemis de leurs maîtres, qui sans donner aucune attention à l'Agriculture, la ruinent souvent & l'appauvrissent par des injustices; le Couvent attentif à la culture de ses terres, rend heureux le Laboureur, le console dans ses pertes, en les partageant avec lui. Le Seigneur dissipe ses richesses aux jeux, aux spectacles, avec des; .... cette sorte de dépense est inconnue dans les Monasteres. Rarement les Seigneurs s'attirent les titres de peres des pauvres; les Couvens sont des asyles toujours ouverts aux malheureux; les Francifcains même, réduits à vivre d'aumônes, les partagent avec d'autres pauvres.

Quant aux Sciences & aux Arts, on sait que

---

(1) *Isabelle* de Castille étoit si persuadée de cette vérité, que, pour rétablir l'Agriculture dans ses Etats, elle voulut charger les Religieux de la direction de la culture de toutes les terres de son Royaume.

les Ordres religieux ont de tout tems cultivé les Lettres, composé des Ouvrages intéressans, conservé les monumens jusqu'à l'époque de l'impression, élevé & instruit la jeunesse, rétabli les mœurs, soutenu la Religion, entretenu la subordination due aux Souverains par leurs discours & leurs écrits, fait la gloire de l'Eglise pendant bien des siecles, puisqu'ils fournissoient presque seuls les Evêques, les Cardinaux, les Papes, & que plus d'une fois on vu des Religieux à la tete du Ministere, faire face à tout, dans des tems de crise remettre l'ordre par-tout, rétablir la dépendance au-dedans & la terreur au-dehors. L'univers entier est l'écho de ce que lui ont appris les Religieux, pour l'éloigner du mal & le rappeller au bien. Qu'on cherche les Chrétiens dans quelque partie de la terre qu'ils soient, qu'on leur demande: où sont vos missionnaires,& qui sont-ils? ils répondront: ce sont des Religieux, ils prient pour nous, ils nous instruisent, ils nous consolent & visitent nos malades, ils enterrent nos morts. Quelle est donc cette étrange façon de penser de notre siecle, qui d'un côté se permet tout, de l'autre affecte la plus scrupuleuse rigueur sur les mœurs des Religieux? Que des Chrétiens dont la vie n'est qu'un cercle continuel de libertinage & de scandale, crient sans cesse contre des Religieux dont le revenu n'approche pas des trésors qu'ils engloutissent dans la débauche; & que sur mille Religieux un scandalise, on demande aussi-tôt vengeance contre les Ordres réguliers. Est-ce donc là l'effet des lumieres d'un siecle qui ne parle que philosophie, humanité? Ne balancera-t-on jamais les vertus des Religieux avec leurs imperfections, oublie-

ra-t-on leurs exemples, leurs aumônes, leur ſcience, leur exactitude à ſe trouver à l'Autel, au Confeſſional, aux Hôpitaux, à la Chaire, aux Colleges, aux Académies ?

De la Tolérance.

Le ſyſtême de la tolérance eſt comme un bouclier deſſiné par les Philoſophes modernes, paſſé dans leur conſeil ſuprême, mêlangé du feu philoſophique de chacun d'eux, jeté à la fournaiſe d'un nouveau *Vulcain*, qui croyoit être invulnérable ſous cette armure, & promettoit le même privilege à ceux qui penſoient comme lui. Cependant quelqu'opinion qu'aient ces Meſſieurs de cette arme défenſive, ils ont prévu qu'on en découvriroit la foibleſſe, & qu'après la lecture de leurs écrits, on ſeroit forcé de les ranger dans la claſſe de ces raiſonneurs dangereux à qui la tête a tourné, & qu'on ne peut ramener à la raiſon. Ils prêchent ſans ceſſe la tolérance, ils n'y a point d'hommes plus intolérans ; ils ſont comme une meute d'enragés qui aboient ſans relâche contre le culte de leur pays, de leur famille & de leurs peres. Cependant quoique diviſés entr'eux, ces ſectaires verboyans ſe tolerent ; ils reſſemblent à ces voleurs de grands chemins qui ſe réuniſſant pour faire un mauvais coup, ſe battent enſuite lorſqu'il s'agit de partager la bourſe. Si du moins ces fous attaquoient notre Religion, nos ouvrages & nos perſonnes dans les regles, comme une armée en attaque une autre, ou comme on aſſiege une place, on ſauroit de quelles armes ſe ſervir, & quelle marche tenir pour arrêter leurs progrès ; mais tantôt ils ſe réuniſ-

ſent, tantôt ils ſe diſperſent, ils ſe diviſent, ils ſe rapprochent, ils s'applaudiſſent, ils ſe contrediſent; vrais *Caméléons* & vrais *Prothées*, on les trouve rarement dans leur bon-ſens, & reſſemblans à eux-mêmes. Ils ont intérêt de n'être pas connus, ils nous décrient en général, mais ils attaquent en eſcarmouchant, en critiquant, en ridiculiſant, en plaiſantant ſur les objets les plus graves, ſur les queſtions les plus ſérieuſes & les plus reſpectables. Ce qu'il y a de certain, ce n'eſt point en vomiſſant des blaſphêmes contre la Religion dominante, en la calomniant, en la défigurant, qu'on doit prêcher la tolérance; cette marche inconnue juſqu'à nos jours, eſt le fruit d'un philoſophiſme turbulent; une cauſe auſſi importante doit être traitée avec douceur, il ne faut pas s'emporter quand on prêche l'indulgence.

Le ſyſtême du Tolérantiſme n'eſt pas raiſonnable.

Dieu ne peut approuver des cultes qui ſe détruiſent, la juſtice & l'iniquité, la lumiere & les ténebres, la foi & l'infidélité, ne peuvent s'allier enſemble; une religion tolérante n'eſt pas un culte, c'eſt la deſtruction de tous les cultes (1), parce que l'indifférence pour tous les cultes, contredit l'idée d'un Dieu unique, ſage

(1) *Papin*, qui avoit été élevé dans le tolérantiſme, trouva dans l'examen de ce ſyſtême les premiers motifs de ſon retour à l'Egliſe; il ſentit, & démontra dans un ſavant Ouvrage que la premiere conſéquence de cet affreux ſyſtême étoit le renverſement entier & l'anéantiſſement de la Religion. *Œuvres de Papin, examen de la tolérance.*

& vrai, parce qu'elle suppose dans l'homme un mépris formel de la vérité, & une indolence à s'instruire incompatible avec ce qu'il doit à Dieu, parce que les vérités religieuses sont indivisibles; si vous en rejetez une, la croyance de toutes les autres est ébranlée. La raison dicte à l'homme que s'il cesse d'être soumis à l'autorité infaillible de la révélation, rien ne pourra fixer sa croyance. Si en matiere de religion il écoute ses caprices & ses goûts, l'abîme des doutes & de l'erreur est pour lui sans fond. L'expérience n'a que trop confirmé ce raisonnement. Les Ministres Protestans, dit *J.-J. Rousseau* (Lett. 11, de la Mont.), ne savent plus ce qu'ils croient, ni ce qu'ils disent..... On leur demande si *Jesus-Christ* est Dieu, ils n'osent répondre..... On leur demande quels mysteres ils admettent, ils n'osent répondre..... Leur intérêt temporel est la seule chose qui décide de leur foi..... On ne sait ce qu'ils croient & ce qu'ils ne croient pas: on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire; leur seule maniere d'établir leur foi, c'est d'attaquer celle des autres (1). Le Dictionnaire Encyclopédique, article *Unitaires*, a rendu à cette vérité un hommage précieux. « Je finis » cet article par une réflexion dont la vérité se » fera sentir à tout lecteur intelligent. La Reli» gion Catholique, Apostolique & Romaine » est incontestablement la seule bonne, la seule » sûre & la seule vraie; mais cette Religion » exige en même tems de ceux qui l'embrassent » la soumission la plus entiere de la raison. Lors» qu'il se trouve dans cette communion un

1 Lisez *Bossuet*, dans ses avertissemens aux Protestans.

» homme d'esprit inquiet, remuant & difficile à » contenter, il commence d'abord à s'établir » juge de la vérité des dogmes qu'on lui pro- » pose à croire, & ne trouvant point dans cet » objet de la foi un degré d'évidence que leur » nature ne comporte pas, il se fait Protestant. » S'appercevant bientôt de l'incohérence des » principes qui caractérisent le protestantisme, il » cherche dans le socinianisme une solution à » ses doutes & à ses difficultés, il devient Soci- » nien. Du socinianisme au déisme, il n'y a » qu'une nuance très-imperceptible, & un pas à » faire; il le fait. Mais comme le déiste n'a lui- » même, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'une » Religion inconséquente, il se précipite insen- » siblement dans le pyrrhonisme; état violent, & » aussi humiliant par l'amour-propre, qu'incom- » patible avec la nature de l'esprit humain. Enfin » il finit par tomber dans l'athéisme, état vrai- » ment cruel, & qui assure à l'homme une » malheureuse tranquillité à laquelle on ne peut » guere espérer de le voir renoncer ».

Les Juifs, sur la tolérance, ont toujours suivi les maximes des Catholiques, parce que, comme eux, ils avoient le dépôt précieux de la vérité qui est une, sainte & jalouse, & qui ne peut s'unir avec le mensonge. La loi de *Moyse*, loin d'être tolérante, ordonnoit de lapider celui qui auroit osé publiquement détourner le peuple du culte du vrai Dieu (1). Aussi vit-on les dix Tribus d'Israël sur le point de déclarer la guerre à celles de *Gad* & de *Ruben*, qui éleverent un autel au-

(1) Si quis dederit de semine suo idolo *Moloch*, morte moriatur: populus terræ lapidabit eum. Levit. 20.

delà du Jourdain, croyant qu'on y alloit offrir des facrifices. Le fchifme de *Samarie* ne caufa-t-il pas les guerres les plus fanglantes? Si les Juifs ont vécu en paix fous l'empire des *Perfes* & des *Grecs*, c'eft parce qu'on leur a laiffé le libre exercice de leur religion. Dès qu'*Antiochus Epiphanes* voulut troubler leur culte, on vit couler le fang des Martyrs, & bientôt après fuivirent les guerres des *Macchabées*; *Caligula* voulant qu'on élevât fa ftatue dans le Temple de *Jérufalem*, la nation fe difpofa plutôt à la mort, que de tolérer la profanation de fon fanctuaire. De même fi les Catholiques ne tolerent aucune fecte oppofée à leur fociété, leur marche n'eft point inconféquente; ils déclarent qu'ils ne font point les auteurs de leur doctrine qu'ils ont reçue de *Jefus-Chrift* par le canal des Apôtres & de leurs fucceffeurs, légitimes interprêtes de cette fcience divine, auxquels tous les fideles font obligés d'obéir, & de foumettre leur maniere de penfer dans les difputes qui s'élevent fur la foi qu'ils ont reçue comme un dépôt facré; ils veulent que leurs freres la confervent de même. Et quelque conduite que puiffent tenir les Souverains à l'égard des différentes Religions qui regnent dans leurs Etats, ou qui voudroient s'y infinuer, l'unité d'un culte approuvé de Dieu fera toujours une vérité inconteftable qui ne pourra jamais fouffrir de mêlange.

Ajoutons que la tolérance anéantit toute efpece de fubordination & d'autorité, qui font en même tems les deux bafes effentielles de toute fociété; car fans droit d'enfeigner & de commander d'une part, & de l'autre fans une obligation d'écouter & d'obéir, comment une fociété peut-

elle subsister? Si l'Eglise a droit d'enseigner, ne peut-il pas lui laisser en même tems le droit de fixer le sens de ce qu'elle enseigne, de députer, d'instituer ceux qui doivent enseigner en son nom, d'examiner leurs enseignemens, & de les interdire s'ils s'écartent de sa doctrine. Et vous, simple Particulier, sans titre, sans mission, vous osez dogmatiser, la traiter de cruelle, de sanguinaire, parce qu'elle avertit le Souverain que vous répandez une doctrine impie, des maximes de libertinage, d'irréligion, qui ne sauroient manquer d'altérer les mœurs publiques! mais quelle injustice vous fait-elle? car vous êtes dans son sein, ou vous n'y êtes pas; si vous êtes dans son sein, le devoir d'une bonne mere n'est-il pas de rappeller un fils qui s'égare; si vous n'êtes pas dans son sein, vous êtes un intrus, elle ne doit pas vous laisser troubler la paix & la liberté des enfans légitimes; dès que vous rompez les liens les plus sacrés de l'union, elle ne doit plus vous traiter en concitoyen, mais en étranger (1).

C'est encore bien mal voir les choses, que d'admettre la tolérance, sous prétexte de la paix; il n'en est pas des affaires de la Religion comme de certains systêmes philosophiques qu'il est permis de varier. Les Prédicateurs de la tolérance sont comme ces faux Prophetes du tems de *Jérémie*, qui guérissoient les plaies du peuple d'une maniere honteuse, en disant: *la paix, la paix, lorsqu'il n'y avoit point de paix.* Le nom de paix est imposant, mais la paix ne peut se trouver que dans l'unité de l'Eglise & de la doc-

(1) Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus & publicanus. Matth. 18.

trine; autrement il n'y a plus de paix, parce que la tolérance relâchant les liens de la Religion, elle affoiblit son influence sur le bonheur des peuples & la sécurité des Etats. Qu'on parcoure les annales de l'univers, on verra que les sectaires de tous les tems, après avoir secoué le joug de la vérité, n'ont pas plus respecté l'autorité temporelle que l'autorité de Dieu. Les guerres civiles, les révoltes ont toujours marché à la suite des hérésies & des schismes. Et s'il arrive que dans un Etat tolérant, on y jouit de la paix, cette tranquillité n'est qu'apparente; à la premiere occasion elle se dément; le germe des dissentions & des révoltes existe, quoiqu'il ne se développe pas toujours. L'unique moyen de maintenir la paix & la concorde, c'est la subordination à l'autorité, puisqu'il n'est point de société sans unité, point d'unité sans subordination, point de subordination sans autorité.

Il y a plus, la tolérance est mille fois plus cruelle dans ses effets que le fanatisme. Voici ce que pensoit de la tolérance philosophique un des Patriarches même de la Philosophie. Le fanatisme, dit *Rousseau* (Emile, liv. 5), quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte, qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger, pour en tirer les plus sublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & en général l'esprit raisonneur & philosophique, attaché à la vie efféminée, avilit les ames, concentre toutes les passions dans l'abjection *du moi humain*..... Ainsi le fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que *ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit*

philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans les livres; reste à savoir si la Philosophie, à son aise & sur le trône, commanderoit bien à la gloire, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'honneur, & si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main. Avec les principes de la plus belle philosophie, on ne peut faire aucun bien que la Religion ne le fasse encore mieux; & la Religion en fait beaucoup que la Philosophie ne sauroit faire. Que nos petits orateurs, bas valets des héros du parti, cessent donc d'outrager la Religion & la raison par leurs indécens sarcasmes; que leurs maîtres, faux apôtres de l'humanité, encore plus faux politiques, posent tant qu'il leur plaira pour maxime la tolérance, pendant qu'ils sont les premiers à la violer, ils parleront; mais la sagesse du gouvernement soutiendra toujours une Religion, qui dans tous les tems n'a cherché qu'à réprimer le fanatisme sanguinaire, en réunissant tous les peuples de l'Orient à l'Occident sous le même empire de la paix & de la charité la plus pure & la plus parfaite.

Il n'est pas étonnant que ces sublimes Philosophes blâment amérement dans nos Magistrats ce qu'ils louent & ce qu'ils pratiquent avec enthousiasme dans leurs écrits & dans leur conduite. 1°. Ils ne sont pas une secte connue & unie par les principes & le culte : ce sont des gens isolés, qui pensent seuls & qui forment seuls dans leur cœur une religion dont le but est d'établir un faux philosophisme sur les débris du christianisme. On ne les connoît pas, ils n'osent se faire connoître, ils ne se connoissent pas entr'eux; dans

cette obscurité, ne point former de cabale; c'est une modération qu'ils observent malgré eux. Ils se contentent de parler beaucoup, comme le Pédant de la Comédie, pour engager les autres à se taire; ils insultent la Religion de leur pays, en disant qu'il faut laisser chacun tranquille dans la sienne. 2°. Nos Déistes sont indifférens pour tous les cultes; ils s'en acquittent comme d'une cérémonie de bienséance & de société. Sans être Chrétiens on les voit à l'Eglise d'un pas aussi tranquille qu'ils iroient à la Mosquée; observateurs en apparence de la loi naturelle, ils ne trouvent point de duplicité à suivre un culte qu'ils méprisent, & à cacher en quelque sorte le Dieu qu'ils adorent. Dès-lors ils n'excitent point de tumulte, car il ne peut naître que de l'attachement à un culte prescrit, ou du refus de se conformer à un culte établi. La seule intolérance dont ils se piquent, est celle des gens de bien qui respectent ou qui défendent la Religion.

C'est avec la plus grande justice que la sagesse de notre gouvernement a toujours puni les impies dogmatisans.

La nouvelle Philosophie, escortée des plus belles sentences, des devises les plus magnifiques, ne pouvant jamais produire aucun bien, & n'enfanter que des maux sans nombre, il n'est pas étonnant que notre Gouvernement, toujours attentif à ce qui peut nuire à la société, ne l'ait jamais tolérée. S'il n'a pas gêné la respiration de quelques monstres qui voudroient troubler la terre, c'est qu'il sait que de simples Par-

ticuliers sans nom, sans autorité, jaloux de leur repos, réduits à cacher leurs sentimens, & à démentir des écrits qui les font rougir, ne sont pas faits pour bouleverser le globe. Si on mettoit ces doux & tranquilles déistes, ou leurs disciples, dans de grandes places, il n'y a point à douter que s'ils étoient conséquens à leurs principes, ils ne fussent les plus méchans de tous les hommes. Ces apôtres très-intolérans, d'une tolérance sans bornes, prêchent sur les toîts, soufflent le feu de la discorde dans tous les états, & prouvent, par leurs emportemens, que s'ils ne font pas tout le mal dont ils sont capables, nous n'en sommes redevables qu'à leur impuissance. N'est-il donc pas juste de réprimer par des châtimens exemplaires ces hommes audacieux qui, avec les fureurs du fanatisme le plus violent, insultent à l'autel & au trône, en blasphêmant contr'une Religion, le plus ferme appui du trône. Si le gibet & le feu paroissent des châtimens trop séveres, qu'on prenne des moyens aussi efficaces & moins effrayans, pour faire tomber la plume de leurs mains sacrileges (1). Leurs maximes portent des caracteres de folie, qu'on les traite comme des fous; on s'assure des fous,

(1) Le moyen le plus sûr, dit un grand homme, de leur imposer silence, seroit de les faire promener sur la monture de *Balaam*, avec un écriteau sur le dos, & un valet de l'Exécuteur de la Haute-Justice, chargé de les précéder avec un cornet à bouquin, qui annonceroit leur gloire. Ce moyen est d'autant plus juste qu'il a plus de rapport avec celui que les impies emploient contre la Religion : ils l'attaquent par le ridicule, il faut les punir par l'ignominie ; ce sont des charlatans présomptueux, il faut faire connoître le danger de leurs drogues, en attroupant autour d'eux la populace.

qu'on les enferme, qu'on leur ôte la liberté de ſemer de nouveaux poiſons qui fermentent toujours dans les cerveaux foibles; car il ſeroit contradictoire de condamner au bûcher ceux qu'ils ſéduiſent, tandis que les auteurs de la ſéduction braveroient tout, & inſulteroient à tout.

Si le Magiſtrat, dit l'Encyclopédie, article *Athéiſme*, peut punir ceux qui ſont du tort à une ſeule perſonne, il a ſans doute autant de droit de punir ceux qui en font à une ſociété. Les ridicules outrageans, dit *J.-J. Rouſſeau*, les impiétés groſſieres, les blaſphêmes contre la Religion ſont puniſſables: pourquoi? parce qu'alors on n'attaque pas ſeulement la Religion, mais ceux qui la profeſſent. On les inſulte, on les outrage dans leur culte, on marque un mépris révoltant pour ce qu'ils reſpectent, & par conſéquent pour eux. De tels outrages doivent être punis par les loix, parce qu'ils retombent ſur les hommes, & que les hommes ont droit de s'en reſſentir. Sur ce principe ſorti de la bouche d'un homme qu'on ne devoit pas tolérer, il s'en ſuit que tous les motifs ſe réuniſſent pour engager les hommes en place à réprimer l'incrédulité qui dogmatiſe inſolemment, & dont les leçons perverſes finiſſent par conduire des citoyens à l'échafaud. C'eſt ce qu'on a vu à Abbeville en 1766. Leurs écrits funeſtes couvrent d'une honte durable & de chagrins terribles des familles reſpectables. Voilà à quoi aboutit tout le perſifflage philoſophique, à jeter le peuple dans une corruption effroyable, à éteindre tout ſentiment dans les eſprits & les cœurs des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, à tout nier, à douter de tout, ou à n'enfanter que des chimeres monſtrueuſes. C'eſt aux Puiſſances Chré-

tiennes à faire de ſérieuſes réflexions ſur le mal que peuvent cauſer dans leurs Etats ces peſtes publiques. Il eſt de leur intérêt de ne jamais donner à ces Ecrivains furtifs la liberté funeſte de publier leurs impiétés & leurs blaſphêmes. Car ſi une fois ils étoient aſſez forts, ils ſecoueroient bientôt le joug qui leur eſt à charge. Au reſte que ces prôneurs éternels de la liberté de penſer, annoncent leurs ſyſtêmes, comme autant de chef-d'œuvres, ils ne ſéduiront pas la piété de notre auguſte Monarque, & les véritables gens de goût qui marchent ſur les traces d'un ſi bon modele.

Fin de la ſeconde Partie.

LA VRAIE PHILOSOPHIE.

TROISIEME PARTIE.

DE L'INCRÉDULITÉ.

L'INCRÉDULITÉ que l'on décore du nom fastueux de Philosophie, est de nouvelle date. Depuis les commencemens de l'Eglise jusqu'à nos jours, les différentes sectes avoient attaqué tous les mysteres de la Religion Chrétienne; mais rien n'avoit pu effacer le respect profond dû aux Oracles d'un Dieu incarné. Les disputes loin de détruire ce respect, sembloient le prouver, un des principaux motifs des guerres sanglantes des *Hussites* (1), étoit la Communion sous les deux

(1) Hérétiques du quinzieme siecle, sectateurs de *Jean Hus*, ou *Jean de Hussinet*, ainsi nommé, selon la coutume de ces tems-là, d'une ville ou d'un village de *Bohême*, dont il étoit originaire. Il fit ses études dans l'Université de *Prague*, y prit le degré de Maitre-ès-Arts, devint Doyen de la Faculté de Théologie, & fut fait Recteur de l'Université. En 1402, il commença à débiter la Doctrine de *Wiclef* dans ses Sermons. Ses erreurs prin-

especes. Ce fanatisme prouvoit au moins leur attachement à la Foi Chrétienne, puisqu'un seul point excita de si grands ravages. La nouvelle Philosophie n'a commencé qu'au seizieme siecle: le *Socinianisme* lui a applani les voies. On auroit eu d'abord horreur d'un Philosophe qui auroit oser nier *Jesus-Christ*. *Socin*, sans le nier, sans paroître abroger les mysteres, enlevoit cependant la clef de la Religion, en renouvellant avec l'*Arianisme* une foule d'autres erreurs. Il étoit évident que la Religion qu'il changeoit en Philosophie, alloit bientôt aboutir à une prétendue Religion naturelle; & par un nouveau progrès inséparable de l'erreur, ce *Déisme* étant sans principe, devoit nécessairement dégénérer en secte philosophique. De là le vrai *Déisme*, ensuite le *Matérialisme*, ensuite l'*Athéisme*, puis le *Pyrrhonisme*, finalement l'*Egoïsme* & le *Riennisme*. Voilà le berceau des monstrueux systêmes de la Philosophie moderne, dont l'objet est d'établir sur les ruines du Christianisme les rêveries & les absur-

---

cipales, & celles de la secte, regardent 1°. le *Pape* dont ils attaquent la primauté; 2°. l'Eglise qu'ils composent des seuls Élus, ou prédestinés; 3°. la Communion sous les deux especes, qu'ils regardent comme nécessaire au salut. *Jean Hus* fut condamné dans le Concile général de *Constance* en 1415, où n'ayant pas voulu abjurer ses erreurs, il fut livré au bras séculier, & brûlé vif par Sentence du Juge laïc. *Jérôme de Prague*, un de ses plus zélés disciples, eut le même sort en 1416, par la condamnation du même Concile, & la Sentence des Juges laïcs. Après la mort de *Jean Hus*, *Zisca*, Chambellan de *Winceslas*, & sectateur passionné de la doctrine des Hussites, courut la campagne, pilla les Monasteres, s'empara des richesses de plusieurs Eglises, à la tête d'une troupe de bandits & de soldats qui le regarderent comme leur chef.

dités des faux sages de *Rome* & d'*Athènes*. Pour réussir dans ce projet insensé, il est bon de savoir que vers le milieu de notre siecle on a vu s'élever une secte d'Ecrivains forcenés qui se donnerent le nom de Philosophes. Les sots les admirerent, parce qu'ils s'admiroient réciproquement. Honteux de leur obscurité, ils mirent tout en œuvre pour en sortir. Ils déclarerent la guerre à la raison, aux loix & aux mœurs. Ils furent promptement célebres, mais leurs succès ne furent pas de longue durée. Cet instinct irrésistible qui nous montre la vérité, lors même que nous ne sommes plus capables de la suivre, parloit à tous les cœurs. Par-tout on plaida la cause de la Religion. Heureusement ses tristes détracteurs n'étoient ni amusans, ni raisonnables. Systêmatiques sans invention, Philosophes sans logique, ils eurent cependant des disciples qui embrasserent leurs opinions sans les comprendre. On les crut des génies. Enivrés de ce petit succès, ils se déclarerent des hommes universels ; ils firent des *Romans* qui servirent de papillottes dans les boudoirs, ils firent des Comédies qui tomberent & qui forcerent à bâiller. On en fit une contr'eux qui réussit & fit rire (1). Le *Parlement* les flétrit,

---

(1) On ne sera pas fâché de voir ici le portrait que fait des Philosophes l'Auteur de la Comédie de *l'Homme dangereux*, il les peint comme des sophistes insolens, qui, fiers de leur raison,

> Se croyant appellés à réformer la terre,
> A tous les préjugés ont déclaré la guerre ;
> Petits pédans obscurs qui pensent à la fois
> Eclairer l'univers, & régenter les Rois ;

la *Sorbonne* les réfuta, la *Police* les menaça. Un original nourri dans cette ſecte, & qui d'abord s'en faiſoit honneur, plus hardi que les autres, publia une foule de paradoxes avec un orgueil effréné & une éloquence vive. Pour mieux réuſſir dans le projet de s'élever au-deſſus de ſes confreres, il les décria comme des empoiſonneurs, déclama contre les Théatres & les autres plaiſirs qu'ils cultivoient. Auſſi-tôt le Sanhédrin philoſophique jura ſa perte. *Jean-Jacques*, peu effrayé de leurs menaces, publia ſon *Emile*, compilation monſtrueuſe de tout ce que les anti-Chrétiens avoient débité avant lui. Ce livre fut condamné au feu par un Arrêt du Parlement. C'eſt alors qu'il s'apperçut de ce qu'il avoit à craindre de la méchanceté de ſes rivaux. *Voltaire*, patriarche de la cabale, donna le ſignal par des plaiſanteries, où ſon caractere jaloux & méchant dominoit plus que l'eſprit. Pour que ſa vengeance eût un effet plus dangereux, il ſe joignit à ſes perſécuteurs de *Geneve*, & travailla ſourdement à faire chaſſer

---

Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Eſt de ſe croire un droit excluſif au génie :
Flatteurs, en affichant le mépris des grandeurs,
De tout ce qu'on révere audacieux frondeurs ;
Pleins de crédulité pour des faits ridicules,
Et ſur tout autre objet ſottement incrédules ;
Penſant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans,
Prêchant la tolérance, & très-intolérans,
Qui, ſur un tribunal érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres ſuprêmes :
De quiconque les brave, ardens perſécuteurs,
Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir uſurpé la qualité de ſages.

Rousseau de sa Patrie : ce qui arriva effectivement. Le *Genevois* informé de ces procédés philosophiques, se plaignit de ses compatriotes, qui, ayant permis l'impression de *la Pucelle*, & d'une foule d'autres rapsodies licentieuses, étoient si intolérans pour l'auteur d'*Emile* moins coupable. Il décria *Voltaire* à son tour : aussi tôt tous les Polichinelles de la Philosophie, s'escrimant sous les drapeaux de leur chef, se joignirent à lui, pour fouiller dans la vie de *Rousseau*, & y trouver des opprobres connus ou secrets qu'ils publierent dans leurs brochures. Telle est en abrégé l'histoire de ces génies universels, sages & vertueux, dont les écrits sont autant d'attentats à la Religion, aux mœurs & au bonheur de l'Etat. Travaillons à détruire tout l'attirail de cette fausse éloquence, ces prestiges du bel-esprit, cette emphase, cet enthousiasme factice dont les impies ont essayé de parer leur philosophie : montrons que leurs raisonnemens choquent le bon-sens ; découvrons les sources empoisonnées d'où découle ce torrent d'absurdités qui semble inonder la terre, & ruiner sourdement les fondemens de la Religion Chrétienne : faisons voir la mauvaise foi, l'ignorance, le fanatisme, & la dépravation de ces hommes à paradoxes, qui voudroient faire passer leur humeur pour du génie, leur misanthropie pour une religion. Semblables à ces anciens imposteurs, qui, pour cacher leur ignorance, enveloppoient leurs oracles sous des paroles énigmatiques. Ces charlatans mal-adroits cherchent à tromper le public par leur impudence (1).

(1) Un homme d'esprit a composé cette ingénieuse allégorie sur les Philosophes. Vers le quarante-huitieme

Premier principe de l'Incrédulité.

L'Orgueil.

Rien n'eſt plus capable de produire l'incrédulité que l'orgueil, parce qu'il inſpire à l'homme un

---

degré de latitude ſeptentrionale, on a découvert nouvellement une nation de ſauvages plus féroces & plus redoutables que les *Caraïbes* ne l'ont jamais été. On les appelle *Cacouacs* [mot grec qui ſignifie méchant] ; ils ne portent ni flèches, ni maſſues, leurs cheveux ſont rangés avec art ; leurs vêtemens brillans d'or, d'argent & de mille couleurs, les rendent ſemblables aux fleurs les plus éclatantes, ou aux oiſeaux les plus richement panachés ; ils ſemblent n'avoir d'autre ſoin que de ſe parer, de ſe parfumer & de plaire. En les voyant, on ſent un penchant ſecret qui vous attire vers eux. Les graces dont ils vous comblent ſont le dernier piege qu'ils emploient. Toutes leurs armes conſiſtent dans un venin caché ſous leur langue. A chaque parole qu'ils prononcent, même du ton le plus doux & le plus riant, ce venin coule, s'échappe & ſe répand au loin. Par le ſecours de la magie qu'ils cultivent ſoigneuſement, ils ont l'art de le lancer à quelque diſtance que ce ſoit. Comme ils ne ſont pas moins lâches que méchans, ils n'attaquent en face que ceux dont ils croient n'avoir rien à craindre ; le plus ſouvent ils lancent leur poiſon par derriere. Parmi les malheureux qui en ſont atteints, il y en a qui périſſent ſubitement, d'autres conſervent la vie ; mais leurs plaies ſont incurables & ne ſe referment jamais, tout l'art de la Médecine ne peut rien contr'elles. D'ailleurs on les prend ſouvent pour être naturelles ; ceux qui en ſont frappés deviennent des objets d'horreur, de mépris, & le plus ſouvent d'une dériſion qui n'eſt pas moins cruelle. Tout le monde les fuit, leurs meilleurs amis refuſent de les connoître & de prendre leur défenſe. Les *Cacouacs* ne reſpectent aucune liaiſon de ſociété, de parenté, d'amitié, ni même d'amour. Ils traitent tous les hommes avec la même perfidie ; on

attachement

attachement présomptueux à ses propres idées qui le portent à tout soumettre à son opinion. Si

---

remarque seulement en eux un plaisir plus vif à répandre leur poison sur ceux dont ils ont éprouvé l'amitié ou les bienfaits. En ce cas ils ont pourtant soin de l'assaisonner du suc de quelques fleurs, car malgré leur cruauté, ils ne perdent jamais de vue l'envie de plaire, d'amuser & de séduire. Ils paroissent d'abord les plus sociables de tous les hommes ; ils les recherchent & veulent en être recherchés. Mais tout ce qu'ils en font n'est que dans le dessein d'exercer leur méchanceté, qui ne peut avoir aucune prise sur ceux qui ont le bonheur de n'être pas connus d'eux. Plus vous les voyez affecter de graces, de gaieté, de vivacité, plus vous devez vous en défier. C'est ordinairement là l'instant qu'ils choisissent pour darder leur venin. Vous vous livrez à l'enjouement qu'ils vous inspirent, & vous êtes tout étonnés de l'abondance du poison qui s'est insinué dans vos oreilles, & qui vous a porté à la tête les idées les plus sinistres & les plus cruelles. Malheur à ceux qui se plaisent à les voir & à les entendre! quelques précautions qu'ils prennent, quelques protestations que les *Cacouacs* leur fassent de les épargner, ils n'ont pas plutôt le dos tourné qu'ils éprouvent leur rage. Cependant ces barbares, tout barbares qu'ils sont, se craignent mutuellement, & ne s'attaquent guere entr'eux ; mais quand ils rencontrent quelqu'un qui n'est pas initié dans les mysteres de leur magie, ils le poursuivent impitoyablement. Du reste, parce qu'ils détestent toute vertu, ils n'en admettent aucune sur la terre, & affectent de croire tous les hommes pervers ; il suffit d'être modeste, honnête, bienfaisant, pour être en butte à leurs traits. On exhorte ceux qui voyageront vers cette contrée à se munir de bonnes armes offensives. On a observé que ces sauvages les craignent beaucoup. A leur simple vue, ils cessent de rire, & de faire rire, ce qui est un signe assuré qu'ils sont forcés de retenir leur venin. Il reflue alors sur eux, même avec tant de violence qu'ils périroient bientôt s'ils ne s'échappoient promptement pour aller chercher des objets sur lesquels ils puissent le dégorger ; c'est là leur unique occupation. On les voit courir çà & là, & rôder sans cesse dans cette vue. Les hommes les plus bar-

l'homme ne consultoit que sa raison, il avoueroit que ses lumieres sont foibles & bornées, qu'il a tout à craindre de l'instabilité de ses idées qui l'égarent & le plongent dans les illusions les plus bizarres. Mais le Philosophe orgueilleux ne veut point de maître; incapable de renoncer à la liberté de penser à son gré, il porte cette fastueuse licence jusques dans le sanctuaire de la Religion : abîme le plus impénétrable de tous les abîmes. Le Christianisme dont il veut être le censeur, lui présente des mysteres qui l'arrêtent, & ces mysteres que toute la sagacité de l'esprit humain ne sauroit pénétrer, sont des barrieres qui offensent les prétentions de l'orgueilleux incrédule. Ne pouvant les comprendre, il prend le parti de les rejeter, de les décrier; ce parti est court & commode, mais il n'est ni sage, ni raisonnable; car un homme vraiment sage, reconnoîtroit que le respect dû à l'Être-Suprême, exige que l'on croye les vérités les plus incroyables en apparence, dès qu'elles sont fon-

---

bares que l'on ait découverts jusqu'ici ne sont point sans quelques qualités morales. Il n'en est pas de même des *Cacouacs*; toute leur substance n'est que venin & corruption, la source en est intarissable & coule toujours. Ce sont peut-être les seuls êtres dans la nature qui fassent le mal précisément pour le plaisir de faire du mal. On a des avis sûrs que quelques-uns de ces monstres sont venus en *Europe*; ils se sont appliqués à contrefaire le ton de la bonne compagnie pour s'y introduire & s'y mieux cacher; on les rencontre dans les cercles les plus agréables. Ils recherchent particuliérement la société des femmes, qu'ils affectent d'aimer; mais c'est contr'elles qu'ils exhalent leur venin de préférence. Il seroit difficile de fixer des indices certains pour les reconnoître : on conseille seulement de se défier des gens qui plaisantent sur tout, on découvre tôt ou tard que ce sont des *Cacouacs*.

dées sur son témoignage infaillible : un homme sage s'interdiroit alors la liberté de prononcer sur des objets supérieurs à ses lumieres ; il borneroit ses recherches à examiner si Dieu a véritablement parlé, & si les motifs de crédibilité qui manifeste son témoignage, ont assez de force pour mettre la révélation à l'abri de tout soupçon d'imposture ; or un tel procédé n'est pas du goût de l'orgueilleux incrédule. Jaloux de la liberté de ses pensées, il prétend qu'il n'a cette faculté que pour se diriger dans tous ses jugemens : qu'il est absurde qu'on lui propose des vérités à croire, sans lui avoir donné des lumieres suffisantes pour les comprendre ; ce raisonnement est encore l'ouvrage de la présomption, & ne peut être dicté par une saine philosophie. Car l'incrédule croit dans l'ordre de la nature, des vérités sans nombre qu'il ne conçoit pas. L'union de l'ame avec le corps, les opérations physiques de ses organes, les causes & les ressorts qui maintiennent l'ordre dans l'Univers, ne sont-ce pas autant d'énigmes qui se dérobent à la profondeur de ses études & à l'opiniâtreté de ses recherches ? Et pourquoi dans l'ordre de la Religion, bien supérieur à celui de la nature, faudra-t-il que tous les objets soient décidés faux ou absurdes, dès qu'il ne peut les comprendre ? O Philosophe ! quelle ignorance est la vôtre, & qu'il seroit aisé de vous confondre, si, foible & présomptueux, vous ne craignez de vous instruire ! Quoi ! vous vous perdez dans l'examen des moindres parties de ce vaste Univers, & vous voulez mesurer avec hardiesse les immenses profondeurs d'un Être sans bornes ! votre audacieux orgueil ne mérite-t-il pas d'être confondu ? & la majesté de Dieu outragée ne se doit-elle pas

à elle-même cette vengeance, en vous livrant à vos propres ténebres ?

Second principe de l'Incrédulité.

L'envie de se distinguer.

Le second principe n'est qu'une branche du premier, c'est l'envie de se distinguer & de s'établir une réputation par l'incrédulité. Une envie ridicule de se faire un nom dans le monde par la singularité de ses sentimens, est l'écueil ordinaire contre lequel viennent se briser les Littérateurs modernes. La vanité est une épidémie qui les attaque, ils se séduisent eux-mêmes, pensant être quelque chose, pendant qu'ils ne sont rien. L'homme plein de lui-même, ne connoît point de frein dans ses saillies de génie : l'Ecriture le compare au petit de l'âne sauvage, qui se croit né libre (1). L'abus du savoir, dit *J.-J. Rousseau*, produit l'incrédulité : tout savant dédaigne le sentiment vulgaire, chacun veut en avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mene à l'esprit-fort, & l'esprit-fort, après s'être échauffé l'imagination de paradoxes & d'idées singulieres, prêche sa doctrine, pour acquérir de la gloire & faire du bruit. Dans cette vue, à des choses quelquefois bonnes, ils en mêlent de très-mauvaises ; mais nouvelles pour les ignorans ; & par cela même, plus propres à inspirer de la curiosité & de l'empressement pour leurs écrits. C'est ainsi que les incrédules, avec leurs systêmes

(1) Vir vanus in superbiam erigitur, & quasi pullum onagri, se liberum natum putat. Job. 11.

toujours accompagnés du faſtueux étalage d'une vaine érudition & de plaiſanteries de bas-aloi, amuſent les ſots, & ſatisfont leur orgueilleuſe manie. Souvent ils ſe contrediſent, juſqu'au point qu'on peut leur dire; *ou vous vous trompiez autrefois, ou vous me trompez aujourd'hui.* Ils s'embarraſſent peu des réflexions que tout homme ſenſé peut faire, ils n'ont rien à riſquer du côté de l'honneur, il eſt invulnérable à force de bleſſures: ils ſont certains d'avoir des éloges, ce ſont des charlatans; ils vendent leurs drogues ſouvent pluſieurs fois, peu leur importe par quel moyen; quelquefois ils ſont ſemblant de ſe combattre mutuellement, autre ruſe aſſez ſemblable aux farceurs des boulevards, qui ne pouvant fixer la populace autour de leurs treteaux, feignent de ſe prendre au collet, pour attirer les paſſans. *Hommes bien miſérables & écervelés*, (dit Montagne), *qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent.* Qu'il ſeroit aiſé de réformer toutes ces têtes! ſi........

Les eſprits-forts, dit le Chevalier d'*Arc*, ſont comme des gens ivres, qui veulent toujours faire boire ceux qui ſont de ſang-froid: ils cherchent à inſpirer leur prétendue force aux eſprits foibles. Mais l'homme bien né, qui n'a pas dépouillé toute honte, penſera toujours qu'il eſt du devoir d'un citoyen de reſpecter la Religion de ſes peres & de ſa patrie, il ne pourra jamais ſouffrir que de miſérables petits-maîtres en faſſent un ſujet de plaiſanterie. Quant à ceux qui ont violé depuis long tems l'honnêteté publique, ils peuvent ſe permettre tout ce qu'ils voudront: on n'a plus rien à dire

à un homme qui nous insulte de sa loge où ses infamies l'ont confiné.

Troisieme principe de l'Incrédulité.

Le déréglement des mœurs.

Quand les Apologistes de la Religion disent que l'incrédulité vient de la corruption du cœur, qui desire que la Religion soit fausse, la cabale philosophique crie aussi-tôt à l'injustice. Mais les chefs savent bien que ce n'en est pas une. Ils connoissent mieux que personne leurs prosélytes, ils rougissent souvent de leurs conquêtes, dans le même homme ils séduisent un sot, & rompent les chaînes d'un scélérat. Il ne faut donc pas s'y laisser tromper ; ce n'est pas en hommes entêtés de leurs opinions, ni jaloux de leurs prétendues lumieres, que ces impies déclarent la guerre à la Religion ; ils consultent l'intérêt de leurs passions, qui trouvant dans la morale évangélique, une contrainte trop dure & trop sévere, se forgent de nouveaux principes, & des doutes volontaires, pour s'affranchir d'un joug si insupportable. Oui, c'est l'intérêt de leurs passions qui leur fait desirer qu'il n'y ait point de Dieu, ni punition pour le crime, ni récompense pour la vertu. Cette vérité a pour témoignage la conscience de tous les incrédules : il n'en est pas un seul, s'il est de bonne foi, qui n'avoue que son incrédulité doit son commencement & son progrès à tel vice dominant dans son cœur; il n'en est pas un qui ne puisse dire, je suis incrédule, mais j'ai intérêt de l'être ; je

souhaite l'être de plus en plus, j'aime à trouver des partisans & des raisons qui me confirment dans mon incrédulité : celles qui la combattent me révoltent, & me causent une peine secrete, parce qu'elles me paroissent victorieuses ; j'évite d'y penser, & en matiere de Religion je m'occupe plus volontiers des objections que des preuves : je dévore les livres qui blasphêment contr'elle, les romans qui la ridiculisent. N'est-ce donc point mon intérêt qui me rend incrédule ? Je devrois craindre les illusions de mon cœur, quand même la Religion me paroîtroit évidemment fausse. Mais je suis bien éloigné de cette évidence : malgré moi, le Christianisme a des apparences de vérité ; c'est donc mon cœur qui a telle foiblesse, qui décide, c'est-à-dire que je joins aux dispositions les plus criminelles l'impudence la plus grossiere.

On peut dire hardiment que toute irréligion prend sa source dans les vices du cœur. A quelle autre chose en effet peut-on attribuer le débordement épouvantable du torrent de l'impiété qui emporte tout ? il est visible qu'il gagne à vue d'œil, & qu'il pénetre par-tout. Rien n'est plus effrayant que l'avidité, l'effronterie avec laquelle dans toutes sortes de professions, d'âges, & même de sexe, on embrasse aujourd'hui ces misérables systêmes, qui, quoique différens, vont tous au même but. On se livre avec fureur à la lecture d'écrits où le libertinage le plus grossier, déguisé sous le beau nom de philosophie, affecte de braver & de corrompre les mœurs. Qui auroit jamais cru voir des femmelettes nées pour la quenouille, à qui un babil hardi & peu mesuré, tient lieu de mérite, de jeunes étourdis, la plupart

décriés par leurs forfaits ; un tas de petits génies, *la valetaille* même, se liguer, & déclamer contre la Religion ? D'où peut donc venir une frénésie si commune, sinon du déréglement des mœurs ? Ce n'est pas que le Christianisme ne soit pas raisonnable, ce n'est ni la sublimité de ses dogmes, ni la profondeur de ses mysteres qui indisposent contr'elle, c'est parce qu'elle ne laisse à attendre aux amateurs du monde & de la concupiscence qui y regne, que des châtimens éternels. Voilà précisément ce qui fait desirer que ces dogmes ne soient pas véritables. Vivre sans gêne pour le présent, sans crainte pour l'avenir, c'est ce que demande un cœur gâté : ne cherchons point d'autre cause de l'incrédulité. L'interdit que la Religion prononce contre les plaisirs, met trop à l'étroit, on veut être plus au large. Or quand le cœur a intérêt de faire passer la corruption dans l'esprit, il ne réussit que trop à lui faire croire ce qu'il a intérêt de se persuader, & à trouver dans l'indifférence des Religions, dans l'*Athéisme* même, la funeste tranquillité qu'il cherche, & dont il ne jouit pas. C'est donc avec raison qu'on peut reprocher aux incrédules, que par leurs exemples, leurs insinuations, & leurs écrits séducteurs semés de quelques bluettes d'éloquence, ils sont parvenus à former tant de libertins & d'hommes abrutis, dont la peau contient à peine les excès. Ce n'est donc pas trop dire, que d'appeller cette secte philosophique une meutte d'enragés qui voudroit dévorer le frein qui la retient, & de forcer ces égoïstes voluptueux à gémir sur la triste & affreuse révolution que leurs maximes ont opérée dans les mœurs : tant de livres obscenes qui portent & porteront le

poiſon du libertinage dans les cœurs de ceux qui naîtront après nous, l'innocence altérée dans tous les états, le ſouffle brûlant de la volupté qui deſſeche les ames, & force la vertu juſques dans ſes retranchemens les plus ſacrés. Siecle de complots abominables, inconnus aux âges qui nous ont précédés, ne ſont-ce pas là les fruits de ta philoſophie? Et ſi nous ne connoiſſions pas le cœur humain, ne croirions-nous pas voir approcher la fin du monde, par l'extinction de la foi? Mais nous avons la conſolation de voir que Dieu a encore un certain nombre de fideles adorateurs: nous voyons même que pluſieurs de ceux qui avoient été ſéduits par la lecture & la fréquentation des Philoſophes modernes, ſe détachent d'eux, & reviennent à la Religion, comme le prodigue revint à la maiſon de ſon pere. C'eſt qu'à l'école de la philoſophie, on devient comme le prodigue dans les pays étrangers, pauvre, nud, affamé, iſolé de tout le monde : c'eſt-à-dire que l'ame y perd ſes anciennes connoiſſances, les réflexions conſolantes qu'elle tenoit des ſaints livres, de la participation aux myſteres de l'Egliſe, pour ne trouver qu'un vain pyrrhoniſme, un doute univerſel, & rien de plus (1).

(1) Un homme connu par ſon incrédulité, d'ailleurs d'un caractere aſſez doux, diſputoit un jour ſur la Religion avec aigreur & emportement. *Monſieur*, lui dit ſon antagoniſte en le quittant, *vous m'avez effrayé au commencement de notre converſation : au ſang-froid dont vous parliez, je vous croyois convaincu; mais le ton que vous avez pris enſuite m'a raſſuré. Peut-être voudriez-vous ne point croire, c'eſt une diſpoſition bien fâcheuſe; mais enfin vous croyez encore, du moins vous n'êtes pas allé plus loin que le doute. Courage, Monſieur, courage, votre état n'eſt pas déſeſpéré. Vous avez ſenti la force de mes preuves, &*

Encore si l'incrédulité formoit un corps de doctrine ! mais les plus consommés dans la connoissance des maximes modernes, conviennent généralement qu'elle n'est ni une Religion ni un systême philosophique en ordre de gouvernement. Quelle est-elle donc cette incrédulité ? Elle n'est rien, pour mieux dire, c'est l'anéantissement de tout : elle ne marche pas, elle tâtonne; elle n'enseigne pas, elle embarrasse : elle n'agit pas, elle attend. La Religion établit quelque chose, elle recueille, elle éclaire : l'incrédulité obscurcit & détruit tout, comme un monstre démoliroit les villes, arracheroit les arbres, tariroit les fontaines, éclipseroit les astres. Elle n'est donc que l'effet de la rage d'une faction obscure, qui ne se répand que par le vice & la destruction.

Quatrieme principe de l'Incrédulité.

L'Ignorance & le Fanatisme.

Taxer d'ignorance & de fanatisme des hommes qui se regardent comme les premiers génies de la terre, accuser de foiblesse d'esprit des hommes qui prennent le titre d'esprits-forts, convaincre de superstition des hommes qui se vantent de la détruire. Cette idée humiliante pour les incrédules les fera sans doute crier au paradoxe ? Mais rien n'est plus facile à prouver aux esprits même les plus rétrécis. Demandons premiérement à ces hommes célebres, si ce qu'ils annoncent dans

la foiblesse de vos difficultés; votre colere me l'a dit. C'est ce que peuvent les passions sur un homme superbe & voluptueux.

leurs systêmes comme des vérités certaines, ils ont pour les croire un seul degré de vraisemblance & de probabilité ? Par exemple, quelle certitude ont les incrédules, que le monde est l'ouvrage du hasard, l'homme le jouet d'une destinée aveugle & fatale, que tout est égal dans l'autre vie, pour le juste & l'injuste, &c. Où sont les autorités, les preuves de ces absurdités ? car si Dieu a créé le monde sans raison & sans dessein, il est capricieux & bizarre : s'il l'a créé pour nous rendre malheureux, il est cruel : s'il l'a créé pour nous rendre heureux, il est impuissant, puisque nous ne le sommes pas : s'il traite également le vice & la vertu, il est injuste. Voilà un abîme de contradictions aussi révoltant pour l'esprit que pour le cœur; voilà, dès le premier pas, un Dieu environné lui seul de plus d'obscurités que toutes les divinités de la mythologie.

Demandons encore à l'incrédule, qui se vante d'être à lui-même son docteur & son maître, s'il est bien certain d'être l'inventeur de cette philosophie; s'il est même en état de connoître & de juger sur le choix d'une Religion, & surtout pour en rejeter une aussi-bien fondée que le Christianisme, appuyée sur une tradition de dix-huit siecles ? Annoncée depuis la naissance du monde, établie par tant de miracles, scellée du sang de tant de Martyrs, & qui a cependant échappé au glaive des tyrans. Or je soutiens qu'une Religion qui renferme tant de caracteres de vérité, a au moins droit à des égards, je soutiens que l'incrédule doit la respecter même en la quittant. Je dis plus, qu'il ne peut la quitter sans renoncer à la plus saine raison, c'est-à-dire qu'il ne peut la

quitter qu'après avoir mûrement examiné les monumens authentiques qui déposent en sa faveur, qu'après avoir comparé dans un examen sérieux les raisons qui la combattent, & les raisons qui la prouvent. Car pour combattre ces grandes vérités, qui tiennent à une foule de connoissances qui demandent ou supposent des méditations réfléchies, il faut du tems & un savoir profond. Or, jeune étourdi, qui rampiez hier dans la poussiere des classes, qui n'avez eu d'autre école qu'un attelier, une boutique; comment vous est venue tout-à-coup cette lumiere, pour juger des questions les plus épineuses (1)? ou vous avez étudié les preuves de la Religion, ou vous ne les avez pas étudiées. Si vous les avez étudiées, il faut que vous soyez bien stupide ou bien ignorant, pour n'en avoir pas senti la force; si vous ne les avez pas étudiées, il faut que vous soyez bien hardi & bien insensé, pour prendre votre parti sans connoissance de cause, sur une matiere où l'erreur a de si terribles conséquences!

Vous dites que vous avez bien examiné, & que vous savez bien à quoi vous en tenir; de grace, examinez encore, & examinez de bonne foi. Avez-vous évidence que la Religion soit fausse? Bien-loin d'avoir examiné avec toute la bonne foi que demande tout examen, & avec l'application qu'exige l'importance de la matiere, si la Religion est vraie ou fausse, vous n'avez pas

---

(1) J'ai vu quelquefois de ces petits génies aux prises sur la Religion avec des Ministres savants: si un mouvement de compassion ne m'avoit arrêté, j'aurois éclaté de rire; il me semble entendre une femme nier les Antipodes à un Géographe.

même examiné s'il est bien vrai que vous la croyez fausse. Bien-loin d'avoir examiné la Religion, vous n'avez pas même examiné vos dispositions à son égard, tant celles de votre esprit que celles de votre cœur. Vous êtes forcé de l'avouer, votre incrédulité n'est point l'effet de vos études & de vos connoissances; c'est l'œuvre de ces monstres qui par leurs écrits vous ont donné les premieres leçons du crime. Tout votre attirail éblouissant de sophismes & de blasphêmes n'est pour vous qu'une enseigne d'ignorance. On vous a appris ce qu'il falloit dire pour paroître douter; vous n'êtes pas assez instruit pour douter par vous-même. Vous n'êtes donc qu'une mâchoire à sophismes, qui blasphême ce qu'elle ignore, qui contredit ce qu'elle ne peut comprendre, méprise avec un ris moqueur ce qu'elle ne peut combattre, & débite dans un cercle d'un ton hardi & décisif, des impertinences. Vos Auteurs ne sont que des hommes livrés à toutes leurs passions, démentis par tout ce qu'il y a eu dans tous les siecles, dans tous les tems, de plus respectable, de plus savant & de plus vertueux.

Et fussiez-vous l'homme le plus de talent dans la cohorte philosophique, dont le nom même fît époque dans la Littérature, je vous défie de me montrer dans vos systêmes quelque chose qui soit à vous, & qui n'ait pas été trouvé dans les écrits des impies qui vous ont précédé. Seroit-ce votre morale sur les plaisirs d'ici-bas? Parcourez l'histoire des siecles les plus reculés; les *Saducéens* dans l'Evangile, les impies dans le livre de la sagesse, nioient, comme vous, l'immortalité de l'ame; le second chapitre est exacte-

ment le sommaire de votre doctrine. Avec tous tous vos talens, vous n'êtes que l'écho fastidieux des sottises anticipées, & le disciple de ce qu'il y a eu de plus vil & de plus méprisable parmi les Anciens. Citerez-vous vos systêmes sur l'éternité de la matiere, sur le bien & le mal moral, sur l'indifférence de Dieu envers ses créatures? Lisez les savans ouvrages des Peres de l'Eglise, ils vous nommeront une foule de Philosophes Payens qui ont tenu le même langage, & qui ont célébré avant vous les systêmes que vous réchauffez. Vous n'êtes donc que l'écho des Payens, c'est-à-dire, de votre aveu, un enfant de ténebres & d'ignorance. Vanterez-vous vos objections contre la révélation & ses mysteres adorables? *Celse*, *Porphire*, *Julien-l'Apostat* les ont faites avant vous; *Origene*, *Tertulien*, *Lactance*, tous ces vastes génies des premiers siecles de l'Eglise ont répondu à vos blasphêmes, il n'en est par un seul dont vous soyez l'auteur, & qui n'ait été proposé avant vous. Vous n'êtes donc qu'un misérable plagiaire; toutes vos brochures ne sont qu'une rapsodie continuelle de vieilles pensées, d'anciennes plaisanteries des impies qui vous ont précédé (1). Voyez l'abîme

(1) En fait de livres, il est démontré que les incrédules ne font que répéter ce qu'ils ont déjà répété mille fois; ils se copient sans cesse, tous leurs habits sont de la fripperie. On formeroit une Encyclopédie de leurs larcins littéraires. On pardonne à un bon Médecin d'aller chercher des plantes dans le jardin de son voisin, mais on ne pardonne point aux empoisonneurs d'y prendre leurs herbes empestées. C'est ce que font nos Brochuriers, ils ne se contentent pas d'emprunter de ceux qui pensent comme eux, ils ont encore l'audace de voler ceux qui

de contradictions dans lequel vous vous précipitez. Vous accusez le Chrétien de crédulité & de superstition, & vous l'êtes jusqu'à embrasser des opinions qui tirent leur origine dans les fables du Paganisme ; vous vantez vos objections contre la Religion, en vous glorifiant de n'en croire qu'à vous seul, & il est démontré que vous avez pour maîtres les impies, les scélérats de tous les siecles ; la honte & l'opprobre du nôtre vous attendent ; & dès ce moment, vous êtes convaincu de la fausseté & de la crédulité la plus superstitieuse.

Il faut que vous soyez bien hardi de nous traiter d'aveugles & de crédules, tandis que parmi nous l'homme le plus grossier ne le sera jamais assez pour croire comme vous à deux ou trois impies sans mœurs, sans principes & sans aveu. Il faut que vous soyez bien hardi de taxer de crédulité & de superstition une Religion si sublime dans ses dogmes, si parfaite dans sa morale, dont les plus renommés parmi vous ont admiré la sagesse ; tandis que vous croyez à des Auteurs cyniques ou dépravés, qu'il suffit de lire pour faire rougir la raison & alarmer l'innocence. Il faut que vous soyez bien hardi pour la traiter de fanatisme cette Religion ; tandis qu'il n'y a point de fanatisme plus à craindre que votre fanatisme philosophique, qui attaque tout, qui brouille tout, qui renverse tout ; fanatisme qui prend sa

---

leur sont opposés ; en sorte que pour composer leurs dangereux écrits, ils n'ont d'autre peine que de copier les objections qu'on avoit réfutées dans les bons. C'est ce qui a été prouvé à *J.-J. Rousseau* dans son Livre de l'*Education*, & telle a été la conduite de *Voltaire*, avec les savans Ouvrages de Dom *Calmet*.

source dans l'illusion de l'esprit & l'enflure du cœur; fanatisme raisonneur & turbulent, qui parle de tout, décide de tout, & qui corrompt tout; fanatisme artificieux, qui met tout en œuvre, même les membres les plus vils pour s'accréditer sur les débris de la Religion; fanatisme intolérant, qui ne se défend qu'avec des invectives, des quolibets, des pasquinades, des épigrammes, souvent des ordures dignes de la canaille; fanatisme ridicule & stérile, qui ne peut faire de prosélytes que parmi la populace & la livrée. Il faut que vous soyez bien hardi pour oser prétendre être le plus éclairé & le plus raisonnable des hommes, tandis que votre maniere de penser est l'inconstance même qui pose un principe, qui l'abandonne, & y revient; tantôt *Déiste*, tantôt *Matérialiste*, tantôt *Pyrrhonien*, quelquefois *Athée*, mais toujours *Epicurien*, toujours *Tartufe*, qui se dit d'un ton philosophique citoyen du monde, & foule en même tems aux pieds les devoirs de pere, d'enfant, de mari, de patriote, & ne connoît d'autres loix que ce que lui dicte un égoïsme destructeur. Il faut que vous soyez bien hardi pour prétendre nous imposer silence, tandis que votre bouche ne s'ouvre qu'à des blasphêmes surannés, mille fois répétés avant vous & mieux que vous! Il faut que vous soyez bien hardi, de ne parler que de l'honneur & de la bienfaisance, nous qui connoissons la bassesse de vos sentimens, de vos actions, & le danger de vos exemples, qui ont fait plus d'un *Cartouche*! Il faut enfin que vous soyez bien hardi, de vous parer du titre de Philosophe, vous dont les maximes détruisent la philosophie, & ont occasionné mille traits de

cruauté

cruauté que vous ne pouvez envelopper de nuages ; vos leçons sur le suicide sont ignorées dans l'histoire des barbares les moins civilisés ; cessez donc de fatiguer le public avec vos pitoyables phrases d'*honneur philosophique*, de bienfaisance philosophique (1). Il est convaincu par l'expérience que votre cohorte n'est composée que de monstres sans foi, sans loix, de rebelles aux Souverains & d'ingrats envers le plus libéral de tous les bienfaicteurs.

Cinquieme principe de l'Incrédulité.

La facilité de la Presse.

Si on a de la peine à comprendre comment il a pu éclorre dans notre siecle tant de bro-

(1) La bienfaisance philosophique n'est qu'une vertu d'ostentation & de parade, qui place sa récompense dans l'admiration & dans les vains éloges ; elle s'étend à certains membres de la cabale, elle étale ses graces sur un individu qui, assis sur un fauteuil, regarde le genre humain comme un tas de fourmis. La bienfaisance chrétienne est modeste, mais puissante, active, universelle, l'immortalité est son but. *Saint Paul* qui connoissoit bien les Philosophes de son tems, les dépeint comme des hommes bouffis d'orgueil, dont les passions se concentroient dans l'amour d'eux-mêmes, qui n'étoient ni peres tendres, ni enfans soumis, ni amis fideles. La trahison, les calomnies, les traitemens cruels ne leur coûtoient rien, parce que la compassion, la miséricorde, la charité étoient bannies de leur ame, & que la jouissance des plus infames voluptés étoient devenues leur législateur. Ils emploient quelquefois un langage de douceur pour mieux couvrir leur plan de destruction & d'horreur. *Homines seipsos amantes, cupidi, Elati, superbi, blasphemi, ingrati, scelesti, sine affectione, sine pace .... habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem ejus negantes.* 2. Timot. 3.

chures ordurieres, que la ſimple humanité doit avoir en horreur, on ne ſauroit aſſez s'étonner de l'indifférence & de la mépriſe de ces politiques inconſidérés, qui regardent les délires de la philoſophie du jour comme une folie paſſagere, ne repouſſent pas les coups qu'elle porte à la Religion; les attaques qu'on lui livre paroiſſent à la vérité moins vives, depuis que des Ecrivains ſavans ont fermé la bouche à la confédération philoſophique; elle n'a plus que des mécréans ſubalternes, plus paſſionnés que redoutables, réduits à répéter les blaſphêmes & les ſarcaſmes faſtidieux de leurs chefs, que Dieu a frappés d'une maniere viſible & effrayante. Si les ouvrages de l'impiété ſont moins impoſans, parce qu'ils ne ſont plus nouveaux, n'étant que des répétitions, ſi on ne les accueille plus avec cette fureur qui s'étoit emparée de tous les eſprits, les mœurs de la France n'en ſont pas moins perdues, la jeuneſſe a bu dans la coupe empoiſonnée le breuvage mortel, & le poiſon qui circule dans ſes veines cauſe par-tout la mort. Le charlataniſme des nouveaux Philoſophes eſt connu, il leur eſt impoſſible d'en impoſer; on a réclamé & proteſté contre leurs abus, pour empêcher la proſcription; mais leurs maximes perverſes germent encore dans l'eſprit de la multitude. Les impies ſe ſont laſſés dans leurs travaux d'iniquité; mais à un fonds de mépris pour la Religion, une criminelle indifférence eſt devenue le vice dominant de la Nation; elle eſt comme un malade qui paſſe du délire au ſommeil, & du ſommeil au délire.

La corruption ſe montre parmi nous avec des caracteres qui donnent à notre malheureux ſie-

cle la supériorité sur les siecles passés ; nous sommes descendus au fond de l'abîme. Des Ecrivains obscurs & ténébreux, qui rougissent eux-mêmes d'avouer leurs productions, devenus audacieux par l'impunité, ont entrepris de renverser la digue qui arrêtoit le crime; ils y ont réussi en partie, les promesses de la foi sont traitées d'illusion, & ses menaces de fausses terreurs. Les principes les plus importans & universellement révérés jusqu'à nos jours, ne sont aux yeux du peuple même que des préjugés de l'enfance ; les plus horribles désordres se sont changés en usage, en actions indifférentes & même permises dès qu'elles sont utiles. Si on ne prenoit aucune mesure pour arrêter le progrès de cette horrible gangrene, à laquelle la facilité de la Presse donne tous les jours un nouveau degré de force & de malignité, n'y auroit-il pas lieu de craindre qu'elle ne corrompe le corps de la Nation, en lui enlevant toute espece de guérison? Le mal reçoit des accroissemens rapides, & ceux que la Providence a placés pour y appliquer du remede, resteroient-ils dans une indifférence qui ne pourroit qu'alarmer? Tout périt, tout se détruit autour de nous ; à peine pouvons-nous suffire à nombrer nos malheurs, & resterions-nous dans une léthargie mortelle? La crise est des plus redoutables pour l'Etat, & le Gouvernement seroit-il dans la plus étonnante sécurité? Quoi! on entend de toutes parts retentir les cris de l'impiété ; on est inondé d'écrits où les obscénités sont répandues à pleines mains, l'autorité des Souverains est méprisée, toutes les loix sont foulées aux pieds ; & on ne diroit rien ! ou si quelqu'un parloit, on étoufferoit sa

voix, on arrêteroit ſon zele. Seroit-il donc bien décidé que nous laiſſerions l'impiété envahir l'héritage de *Jeſus-Chriſt*, & lui ravir le peu d'adorateurs qui lui reſtent? Seroit-il réſervé à nos triſtes jours de voir périr la Religion de nos peres? Rois de la terre, Grands du monde, Magiſtrats qui gouvernez les villes, c'eſt à vous de défendre la majeſté du trône & de l'autel. Malheur à vous, ſi vous ceſſez de veiller à la garde de l'un & de l'autre. Si le temple périt, vous ſerez enſevelis ſous ſes débris, les trônes ſont à la veille de leur ruine, quand les autels ſont outragés. Que peut-on eſpérer d'un Etat où la Religion avilie fait tous les jours de nouvelles pertes, où ſes Miniſtres mépriſés ſont attaqués avec acharnement par une faction artificieuſe & turbulente? où les plus grands crimes reſtent dans l'impunité, où l'on peut être publiquement diſſolu & impie ſans ſe déshonorer? Que peut-on eſpérer d'un Etat où le peuple ne voyant plus dans ſon Prince l'image de Dieu, peut devenir rebelle au premier événement? où le Grand, ſans religion, fait de ſon autorité & de ſes richeſſes un abus intolérable, & conſume en profuſion ſcandaleuſes la ſubſtance du pauvre? Qu'eſpérer d'un Etat où l'on ne voit guere que des principes pernicieux? Ne doit-il pas s'attendre aux révolutions les plus terribles; & faſſe le Ciel que nous ſoyons éloignés de ce terme fatal! Or quel remede à ces malheurs dont nous ſommes menacés? il ne peut y en avoir d'autre que la vigilance de la Police, qui doit s'unir plus que jamais avec l'Egliſe pour écraſer l'œuf qui renferme ce germe empeſté. Quand le coq fatigue par ſon chant, il faut le mettre hors d'état de

chanter. Oui, il feroit à defirer qu'on enfermât tous ceux qui parlent trop haut fur ce qu'on doit refpecter. Nous ne demandons pas qu'on attente à leur vie. Nous avons en horreur l'intolérance fanguinaire ; mais on peut fe laiffer conduire par cette intolérance fage, qui enferme les corrupteurs pour empêcher la corruption. Que dans la retraite on les confine ; qu'on leur donne de bonne foupe pour reftaurer leur cerveau ; mais qu'on leur refufe de l'encre, puifqu'ils ne s'en fervent que pour infulter à la fageffe de notre Gouvernement & à la Religion (1). C'eft ainfi qu'ont toujours penfé & agi nos plus fages Magiftrats (2). Ils accordent la liberté, mais ils condamnent & répriment la licence ; ils ne font point cruels, mais ils font juftes ; & il n'y a qu'un homme intolérant lui-même, qui puiffe les accufer d'intolérance (3). On eft bien éloigné par ce fyftême de vouloir gêner les fcien-

---

(1) Le moyen le plus falutaire de mettre un frein à cet abus dangereux, feroit de renouveller cette ancienne loi publiée fous *Henri II*. Il étoit permis de tout écrire ; mais l'Auteur étoit obligé de figner fon nom au bas de fon écrit ; & d'indiquer fa demeure.

(2) Nous rendons juftice à la fageffe & à la vigilance de nos Magiftrats, on ne fauroit trop admirer leur zele à pourfuivre les impies. Nous invitons le Public à relire fouvent les beaux requifitoires de MM. *Séguier* & *de Fleury*. S'il y a de l'abus dans la Preffe ; c'eft qu'on trompe la Religion du Gouvernement & de la Police.

(3) En Angleterre même où la liberté de la Preffe, & de dire des fottifes, eft en vigueur, on a fait mourir en prifon le détracteur des miracles de *Jefus-Chrift*, l'impie *Woolfton*. On fentit le coup qu'il portoit à la République, en infultant à la Religion. Quand on attaque le Ciel, on trouble toujours la *terre*.

ces; mais on veut que la Religion, le Prince & ses Ministres soient respectés. Quand un Ecrivain fait un mauvais usage de ses talens, il faut donc réprimer son audace, & lui arracher la plume de la main, comme on arrache l'épée de la main d'un furieux.

Des suites de l'Incrédulité.

Rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeller à sa source; elle porte un faux nom de science & de lumiere, tandis qu'elle n'est qu'un enfant de ténebre & d'ignorance. Ce n'est pas la force de la raison qui fait les incrédules, c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui refuse de surmonter ses penchans les plus honteux; c'est une lâcheté de courage, qui ne pouvant soutenir & regarder d'un œil ferme les terreurs & les menaces de la Religion, tâche de s'étourdir, en répétant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles. L'incrédule est semblable à un homme qui a peur pendant la nuit, & qui chante en marchant seul dans les ténebres, pour se rassurer lui-même; toujours dans le trouble & l'agitation, il cherche par-tout la paix, & la paix se refuse toujours à ses desirs. Dans les miseres de la vie, il n'a aucun appui contre le poids de la douleur; s'il a recours à ses amis, il est obligé de leur cacher une foule de noirs chagrins, pour ne pas se couvrir à leurs yeux d'une honte qui les éloigneroit de lui. D'ailleurs l'impie a-t-il une ame assez noble pour avoir des amis? il ne peut trouver tout au plus que des compagnons de débauche, dont l'insensibilité n'est propre qu'à augmenter le poids des peines qu'il aura. l'im-

prudence de leur confier. La philosophie de l'incrédule qui invite ses partisans à fuir tout ce qui peut les attrister, lui procurera-t-elle des amis assidus pour éssuyer ses larmes, ou les partager avec lui? Renverra-t-on l'impie à sa propre raison? mais la raison aigrit la douleur, au lieu de la calmer : un esprit qui raisonne ne peut guérir un cœur malade. D'ailleurs voit-on beaucoup de nos esprits-forts supporter sans accablement le poids des grandes afflictions? Les consolations philosophiques peuvent charmer quelques instans, mais elles ne vont pas jusqu'au fond du cœur.

Les paroles des Philosophes sont magnifiques, & les actions du Chrétien sont une philosophie de fait. Instruit par les leçons de *Jesus-Christ*, il regarde comme lui cette vie qui s'écoule avec tant de rapidité, comme l'essai d'une meilleure, qui ne sera point sujette aux révolutions; le tombeau devient pour le Disciple ce qu'il fut pour le Maître, le passage à l'immortalité. Elevé par la sublimité de cette noble espérance, le Chrétien est inébranlable dans les plus grandes afflictions, il conserve toujours cette majestueuse indifférence inconnue à la philosophie ancienne & moderne. Convaincu de cette vérité, combien de fois n'a-t-on pas vu de nos esprits-forts dans l'infortune, courir dans la retraite auprès d'un ami Chrétien & vertueux, pour chercher dans ses entretiens un adoucissement à leurs maux, & dans ses réflexions solides un remede à leur désespoir! Ils sont les premiers à reconnoître la sagesse & le bonheur des serviteurs de Dieu. Souvent on en a vu finir leur malheur par leur conversion : preuve évidente que les systêmes de

l'incrédulité ne sont que comme des nuages formés par le soleil d'un beau jour, qui se dissipent au premier coup de tonnerre; & que par conséquent l'impiété n'est point l'effet d'un esprit éclairé, mais l'ivresse d'un cœur gâté par les plaisirs que l'adversité dévoile.

Poursuivons l'impie, & pour rendre son portrait encore plus odieux & plus effrayant, montrons-le aux prises avec la mort, & nous le verrons devenir tout-à-coup le traître & l'apostat de l'incrédulité. « Répondez, dit le Pere *Massillon* (1), à toutes les difficultés de quelqu'un » qui se vante d'être incrédule, reduisez-le à » n'avoir plus rien à vous repliquer, il ne se » rend pas encore, & pour cela vous ne l'avez » pas encore gagné. Il se renferme en lui-même, » comme s'il avoit encore des raisons plus acca- » blantes qu'il ne daigne pas dire; il tient bon, » & oppose un air majestueux & décidé à tou- » tes les preuves qu'il ne peut renverser. Alors » vous avez pitié de sa fureur & de son entê- » tement: vous vous trompez, ne soyez tou- » ché que de sa mauvaise foi; car qu'une mala- » die mortelle le frappe au sortir de là, courez » à son lit, vous trouverez ce prétendu incré- » dule convaincu, il n'est plus question de dou- » tes. Le jugement de Dieu qu'il faisoit semblant » de ne pas croire, le pénetre de la plus vive » frayeur. Le Ministre de *Jesus-Christ* qu'il a » déjà appellé, n'a pas besoin d'entrer en contes- » tation pour le détromper de son impiété. L'in- » crédule mourant prévient là-dessus son Minis-

(1) Carême de *Massillon*. Sermon des doutes sur la Religion, tome 3.

» tre ; il avoue le faux & la mauvaise foi de ses » blasphêmes, il en fait une réparation publi» que (1); il ne demande plus de preuves, il » ne demande que des consolations. Cette crainte » qui le pénetre, ne vient que de la foi qu'il » avoit déjà ». En voici un exemple frappant dans la lettre qu'un Anglois mourant écrivit à

---

(1) *La Métrie*, *Boulainvillers*, *Boulanger*, *Desbarreaux*, *Maupertuis*, *Montagne*, &c. &c. se sont tous démentis à la mort. *Bayle* & *Valtaire* ont eux-mêmes fait des rétractations à ce moment fatal. Voyez les *Particul rités de la vie & de la mort de Voltaire*, un vol. *in*-8°. chez Lesclapart, Libraire, pont Notre-Dame. Celle de *Bayle* est plus détaillée, le Public ne sera pas fâché de la connoître. Voici les propres termes dont s'est servi cet impie : « Je » reconnois en Dieu une sainteté & une justice infinies.... » Je reconnois le péché originel, la corruption de l'hom» me, la nécessité de la grace du Saint-Esprit..... Je » reconnois une providence, une justice, une bonté, » une sagesse infinie en Dieu.... Je prétends n'avoir rien » dit qui ne soit très-véritable [dans les Pensées diverses sur la Com.] » rien qui puisse être combattu par l'Ecri» ture, ou par nos confessions de foi. Mais comme je » pourrois m'abuser dans cette prétention, je déclare que » je suis tout prêt à profiter des lumieres que l'on vou» dra me communiquer, & qu'avec toute la docilité » d'un honnête homme & d'un bon Chrétien, sans nulle » opiniâtreté, sans nulle honte de rétractations, je re» noncerai à tout ce que j'ai dit dans mes livres, dès que » l'on m'aura montré, ou par les principes de la raison, » ou par la sainte Ecriture, ou par nos confessions de foi, » que j'ai débité de fausses doctrines. On me verra rempli de » reconnoissance pour ceux qui m'auront tiré d'erreur. Je » publierai avec la plus grande joie du monde les vérités » dont on m'instruira...... Je reconnois que je serois » digne de censure, si j'avois choqué les articles de notre » confession de foi ; aussi je veux bien qu'ils servent de » regle au jugement qu'on portera contre ma doctrine ». *Add. aux Pensées div. Tom. II.*

un de ses amis qui avoit vécu dans des sentimens contraires aux siens (1); elle est bien capable de remuer le cœur de l'impie.

« L'affreuse chose que la vieillesse! à peine » suis-je l'ombre de ce que j'ai été. Les ressorts » de mes organes sont usés par l'âge & par la » débauche; mes infirmités augmentent à tout » moment, & elles me font passer les jours & » les nuits dans des tourmens insuportables; » mes jambes qui me portoient autrefois à tous » les spectacles, & qui étoient mon principal » ornement, l'admiration des bals & des assem- » blées, sont étendues sans mouvement sur une » chaise; mes joues où l'on a vu briller l'em- » bonpoint, sont seches & rétrécies par les rides; » mes levres ne sont plus couvertes que d'une » peau flétrie & livide; j'ai perdu non seule- » ment le pouvoir de jouir des plaisirs, mais » même jusqu'au goût de la joie; on me fuit » comme un objet triste & dégoûtant, & loin » de me plaindre de ma solitude, je voudrois, » s'il étoit possible, me fuir moi-même. Ce n'est » là qu'une partie de mes miseres. Comment » vous exprimer la frayeur que me cause l'ap- » proche de la mort? je tremble malgré moi de » quelque chose qui me menace, & que je m'ef- » force en vain de ne pas connoître; je sens un » désespoir confus qui m'a fait penser plus d'une » fois à finir volontairement des jours malheu- » reux; mais lorsque ma main est prête à exécu- » ter ce furieux dessein, je recule effrayé de moi-

(1) Cette lettre a été traduite de l'Anglois, & M. de *Querlon* l'inséra dans la Feuille hebdomadaire des Provinces, du 12 Décembre 1753.

» même, & mon cœur se glace d'horreur ; je suis
» épouvanté de cet avenir dont j'ai raillé mille
» fois, & que j'ai regardé comme une chimere.
» Qu'est-ce donc qui peut causer mon trouble ?
» Est-ce la seule incertitude ? Que dois-je penser
» de cet effrayant avenir ? y auroit-il à espé-
» rer quelques biens auxquels je ne puisse pas
» prétendre ? ou, ce qui seroit bien plus terrible,
» aurois-je à craindre quelque malheur dont le
» sentiment m'agite ? Je me perds dans cette con-
» fusion de pensées & de sentimens. Hélas ! vous
» à qui je confie l'état de mon ame, vous êtes
» aussi près que moi de la mort, & vous l'at-
» tendez sans la craindre. D'où vient votre tran-
» quillité ? quelles sont vos ressources ? je me suis
» toujours conduit par les loix de l'honneur ;
» j'ai gardé fidélement ma parole ; je ne crois
» point jamais avoir fait de tort ni d'injure à
» personne. Enfin j'ai suivi scrupuleusement les
» principes de la nature. Ne suffisent ils pas pour
» la conduite de la vie ? Le flambeau de la rai-
» son n'est sans doute allumé que pour nous con-
» duire ; s'il nous égare, est-ce à nous qu'il
» faut imputer sa foiblesse ? Je vous ai vu pra-
» tiquer exactement toutes les maximes de la
» Religion ; je vous ai vu docile à la voix des
» Ministres de l'Eglise, & j'ai ri, je vous l'avoue,
» plus d'une fois, de votre pieuse crédulité ;
» cependant vous êtes tranquille, & je suis dans
» une agitation continuelle : aveu désespérant
» que la vérité m'arrache ; ma raison, ma triste
» raison m'a donc trompé ! elle n'étoit donc pas
» capable de faire la regle de ma vie, puisqu'elle
» est trop foible aujourd'hui pour me défendre
» contre les frayeurs de la mort. Je vois trop,

» tard toute l'étendue de l'erreur qui fait mon
» supplice. Cette honnêteté morale, dont j'ai fait
» mon idole, n'étoit que l'ombre des devoirs
» auxquels j'ai manqué. Qu'est-ce que l'honneur,
» hélas ! sans la piété ? qu'est-ce que d'avoir été
» fidele aux hommes, lorsque j'ai été rebelle à
» mon Dieu ? je ne le reconnois que trop. La
» raison ne suffit pas pour m'éclairer ; elle n'a
» eu de force que pour me séduire ; elle n'en a
» pas même assez pour soutenir jusqu'à la fin
» l'imposture ; elle m'abandonne dans le tems
» qu'elle devroit être mon appui. Qui réparera
» les maux qu'elle m'a faits ? Il ne me reste plus
» qu'un souffle de vie que mes remords ache-
» vent d'éteindre. O mon Dieu ! est-il tems
» encore de lever les yeux vers vous ? aurez-
» vous pitié d'un infortuné qui vous invoque
» pour la premiere fois en mourant ? ....
» Vous voyez, Monsieur, mon désespoir & la
» mortelle agonie de mon cœur. La plume me
» tombe des mains ; mais faites publier ma let-
» tre, & qu'on apprenne par mon exemple,
» s'il est d'un homme de bon-sens de vivre dans
» un systême qu'il n'oseroit envisager à l'heure
» de la mort, & dans lequel il ne voudroit pas
» qu'on le surprît ».

Le célebre *Locke* écrivit de même, à son ami *Collins*, une lettre, qu'il le pria de n'ouvrir qu'après sa mort : *Je vous souhaite*, lui disoit-il, *le plus parfait de tous les biens ; à l'heure de la mort on voit plus clair que jamais.*

Les impies diront peut-etre que de pareils changemens sont l'effet d'une raison affoiblie par l'excès du mal : mais la maladie a-t-elle donné à l'incrédule de nouvelles lumieres sur la foi ?

Le coup qui frappe sa chair, a-t-il éclairci les doutes de son esprit ? Non, sans doute, c'est qu'il touche son cœur. C'est qu'il finit ses déréglemens. C'est que ses doutes étoient dans ses passions & que tout ce qui va éteindre ses passions, éteint en même tems ses doutes. « Presque tous ceux » qui vivent dans l'irréligion, dit *Bayle*, *Diction.* » *article Bion.*, ne font que douter, ils ne par» viennent pas à la certitude ; se voyant donc » dans le lit d'infirmité, où l'irréligion ne leur est » plus d'aucun usage, ils prennent le parti le » plus sûr, celui qui promet une félicité éter» nelle, en cas qu'il soit vrai, & qui ne fait alors » courir aucun risque, en cas qu'il soit faux (1) ». A cette preuve humiliante, sortie de la bouche du plus dangereux Ecrivain, nous avons droit de dire aux impies : ou vous croyez à la Religion, ou vous n'y croyez pas. Si vous y croyez, votre vie n'a donc été qu'hypocrisie, & fausse, en blasphêmant de bouche ce que vous croyez du fond du cœur. Si vous n'y croyez pas, il faut que vous soyez des monstres, de dire à la mort ce que vous ne pensez pas, de faire à la mort un acte de Religion que vous ne croyez pas. C'est finir par le mensonge & la perfidie. Choisissez donc : ou vous avez été toute la vie un fourbe ou vous mourez en imposteur ; & vous voulez après cela vous immortaliser ! La belle immortalité !

Nous savons qu'il en est parmi les impies qui expirent dans les principes où ils ont vécu.

---

(1) *Rousseau* a dit des Héros : *au moindre revers le masque tombe, l'homme reste, & le héros s'evanouit* ; je l'applique à l'incrédule, & je dis : *au moindre péril de la mort le masque tombe, le Chrétien reste, & l'incrédule s'évanouit.*

Mais l'exemple de deux ou trois furieux ne prouve rien pour une secte à laquelle presque tous disent anathême à la mort. Il ne faut pas être plus surpris de voir des hommes de ce caractere, que de voir des scélérats à qui rien ne peut arracher l'aveu de leurs crimes, & qui affectent toute la paix de l'innocence. Cette espece d'intrépidité est moins l'effet de la force de leur esprit que de la férocité d'un cœur dur & insensible. Quand on a vecu sans Religion, on meurt ordinairement en désespéré & sans sentimens.

Telle assurance que l'impie fasse paroître, rien n'est plus aisé à confondre & à démasquer, quand on le suit de près. On voit bientôt le secret de cette faction bruyante, que les uns ne sont que de faux braves, qui n'ayant pas la force d'envisager l'éternité malheureuse, se sont voués de plein-gré au néant. Et pour être tout ce qu'ils veulent dans cette vie, ils tâchent de se persuader qu'ils ne seront rien dans l'autre. Les autres, des hommes de crapule & de débauche, mais troublés par les plus cruels remords, qui en public affectent l'audace, & dans le secret rongent de rage le frein qu'ils ne peuvent détruire. Tous enfin des hommes vains, qui ne veulent rien croire que ce qu'ils peuvent comprendre, qui ne peuvent rien comprendre que ce qu'ils peuvent imaginer, ni rien imaginer que ce qui frappe leurs sens. Des esprits creux & à paradoxes, des cœurs tendres & indolens, qui aimeroient assez la Religion, si elle n'avoit point de morale; mais qui ne sont pas fâchés de la voir mettre en problême, pour autoriser le systême de leurs mœurs dépravées. Voilà tous les approbateurs & les prédicateurs de l'impiété; & tant qu'il

restera un peu de raison sur la terre, il sera impossible d'en trouver d'autres. Qu'on nous montre en effet des hommes chastes, tempérans, réglés dans leurs plaisirs, qui refusent de croire à la Religion : alors nous dirons, voilà de vrais incrédules, des incrédules sans passions. Cet exemple est encore à naître : les hommes vertueux ont toujours aimé & pratiqué le Christianisme.

Qu'ils reconnoissent donc, nos Philosophes aveugles, que c'est par une brutale stupidité qu'ils négligent d'examiner un avenir qu'ils doivent redouter, tout incertain qu'il leur paroisse! qu'ils n'attendent pas que la mort, qu'ils ne peuvent éviter, leur ouvre les yeux, & leur fasse trouver, selon l'expression d'un célebre impie, UN GRAND PEUT-ÊTRE (1)! Car si la Re-

---

(1) Je me rappelle à ce moment ce qui se passa à la mort de Madame ***. « Je reconnus, dit l'Auteur des » *Mémoires philosophiques*, cependant avec un effroi dont » je ne fus pas le maître, deux Philosophes que je n'avois » pas vus depuis long tems. L'un d'eux profita d'un mo» ment de calme pour s'approcher de cette infortunée. Il » lui parloit fort bas, & j'ignore ce qu'il pouvoit lui dire. » Mais après un discours assez long, j'entendis ces paroles » sortir de la bouche de la mourante ; *Je vais donc être* » *anéantie ! vous me faites frémir...... Mais si vous* » *vous trompez, Monsieur..... que vais-je devenir?* Elle » m'appelle : j'accours à sa voix ; *& vous*, me dit-elle, en » me tendant les bras, *que me conseillez-vous?* Je ne pou» vois entendre, je me voyois mourir ; je ne répondis que » par mes larmes...... *Cruel ami*, ajouta-t-elle, *est-ce* » *ainsi que vous me consolez?* Nous la vîmes se rouler dans » son lit de mort : le délire succede à ses gémissemens ; » elle tombe dans l'agonie. J'entendois parler avec cha» leur dans la salle voisine : c'étoit un Ministre de la Re» ligion qui supplioit, les larmes aux yeux, qu'on l'in» troduisît dans la chambre. Un des Philosophes dont je

ligion eſt vraie, quel ſera le ſort de ceux qui auront refuſé de croire à l'Evangile (1)? De quelle épouvante ne ſeront-ils pas frappés, lorſqu'ils verront celui dont ils auront rouvert les plaies (2)? Qui leur dira d'une voix plus éclatante que le tonnerre : nation impie! pourquoi m'avez-vous inſulté par vos blaſphêmes, & avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme ſi mon autorité étoit douteuſe? Race infidelle, créateurs d'une philoſophie féroce, ſortie de la nuit infernale, me connoiſſez-vous à cette fois? ſuis-je votre Dieu, votre juge? apprenez-le par votre ſupplice : vous n'avez travaillé qu'à augmenter le regne du Prince des ténebres, ſoyez ſes favoris; il a régné pour vous & par vous, brûlez éternellement avec lui.

Heureux ceux que Dieu a préſervés d'un ſi affreux libertinage d'eſprit & de cœur! & qui fideles à la Religion qui les a défendus juſqu'à préſent contr'un torrent qui veut tout emporter, refuſent toute eſpece de ſociété avec les impies, ferment conſtamment leurs yeux à leurs écrits, & leurs oreilles à leurs diſcours! Mal-

» viens de parler, en fut averti; il prit ſon ami par le » bras : retirons, lui dit-il, nous avons rempli tous les » devoirs de l'*humanité*. Madame ſe meurt, ſa raiſon eſt » éteinte; on peut actuellement laiſſer entrer les Prêtres. » Auſſi-tot un homme reſpectable s'avance vers le lit, & » détourne les yeux. Jamais conſternation ne fut ſemblable » à la ſienne. Plus de reſſource, s'écria-t-il, dans ſa dou» leur; il tombe proſterné. Le plus affreux ſilence ré» gnoit autour de la mourante, & je n'entendis plus que » ſon dernier ſoupir ».

(1) Quis finis eorum qui non credunt Dei Evangelio, 1, Petr. Cap. 4.

(2) Et aſpicient ad me quem confixerunt, Zac. Cap. 8.

heureux

heureux les peres & meres qui ouvrent leurs portes à ces fléaux de la société ! ils ne sont pas à s'appercevoir que leurs maisons sont devenues des écoles de licence & de débauche. Heureux les ménages où le mari inspire de la Religion à son épouse, & l'épouse à son mari ! La Religion est le plus sûr garant de leurs mœurs & de leur probité respectives. L'homme sans Religion est un animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire, ou qu'il dévore. Pour ceux dont l'égarement fait couler tant de larmes à l'Eglise & à leurs familles, étant nos freres & dignes de notre charité, ne cessons de former des vœux pour que le Tout-Puissant les couvre d'une salutaire confusion, & qu'après avoir rougi de leurs excès, ils reconnoissent que la vertu seule donne l'immortalité.

Des mauvais Livres.

Les bons livres sont aussi utiles à la société que les mauvais lui sont funestes. L'effet des uns & des autres est également sensible à tout homme clair-voyant. Mais pour démontrer sans replique les ravages & les révolutions causées dans nos mœurs par les productions de la cabale philosophique, donnons une idée de la doctrine qu'elles contiennent, suivie de réflexions solides qui la détruisent, en laissant à la sagesse du Gouvernement le soin de prévenir les conséquences terribles qui peuvent en résulter.



EXTRAIT DES PAPIERS PHILOSOPHIQUES.

SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

PRINCIPE.

L'EXISTENCE de Dieu eſt le plus envenimé de nos préjugés. *Lib. de penſer, page, 265.*

RÉFLEXION.

L'inſenſé dit dans ſon cœur qu'il n'y a point de Dieu, c'eſt-à-dire qu'il a peut-être oſé le penſer, mais il n'a oſé le dire, il eût fait peur. Aujourd'hui nos nouveaux *ſalmonées* plus audacieux, ne le diſent pas ſeulement à l'oreille, ils le publient ſur les toîts, ils l'impriment. Qu'en arrive-t-il? Ils font trembler ceux même qui penſent comme eux. Un écrit ténébreux intitulé, *la Liberté de penſer*, en eſt la preuve. On y a apperçu l'*athéiſme* formel, le *matérialiſme*, & le *fataliſme*. Le ſoulévement a été univerſel : il n'y a eu qu'un cri contre cette production, un cri d'autant plus fort que cette œuvre burleſque paroiſſoit après quelques autres, dont l'Auteur a raſſemblé & développé les principes. On l'a regardée comme un grand coup de la conjuration formée contre la Religion.

PRINCIPE.

L'athéiſme eſt le ſeul ſyſtême qui puiſſe conduire l'homme à la liberté & au bonheur. *Syſt. de la nat.*

RÉFLEXION.

Il feroit plus vrai de dire que l'athéifme qu'on peut regarder comme le dernier effort de l'impiété, entraîne dans les plus grands malheurs. Le Sénat de Rome en eft un exemple frappant: devenu une affemblée de Philofophes voluptueux & ambitieux, il fe vit à deux doigts de fa perte. A cette époque les Romains avoient oublié que, dans les beaux jours de la République, on avoit vu s'élever une fecte de Philofophes semblables, qui furent battus de verges & chaffés de Rome avec ignominie. Sous prétexte d'éclairer les hommes, & de dicter des loix, ces Philofophes énerverent & corrompirent la jeuneffe, en leur prêchant l'indépendance & l'amour des plaifirs. C'eft ce que font les Philofophes du jour. Ne méritent-t-ils pas les mêmes châtimens, puifque les meilleurs raifonnemens ne peuvent pas plus fur eux, que fur des loups affamés de carnage?

PRINCIPE.

Si ce Dieu eft jaloux de fes privileges, de fes titres, de fon rang, de fa gloire, comment permettra-t-il qu'un mortel comme moi ofe attaquer fes droits, fes titres, fon exiftence même? *Syft. de la nat.*

RÉFLEXION.

Il le permet, malheureux! & ton impunité eft la fource d'un plus terrible châtiment. Si le Dieu que tu outrages, ne te frappe pas dans le tems, fa miféricorde arrête fes vengeances. Si tu es

insensible à sa tendresse, pense qu'il est éternel, & que tôt ou tard tu ne peux échapper à ses feux (1).

Sur l'Ame.

PRINCIPE.

Notre ame est bien certainement de la même pâte & de la même fabrique que celle des animaux. *L'homme plante*, pages 24 - 31.

RÉFLEXION.

« Quoi! dit J.-J. Rousseau, je puis observer,
» connoître les êtres & leurs rapports : je puis
» sentir ce que c'est qu'ordre, vertu, je puis
» contempler l'univers, m'élever à la main qui
» le gouverne : je puis aimer le bien, le faire,
» & je me comparerois aux bêtes ! ame abjecte,
» c'est la triste philosophie qui te rend semblable
» à elles, ou plutôt tu veux en vain t'avilir ».
Emile, tom. 3, page 65.

PRINCIPE.

Si la nature, au lieu des mains & des doigts flexibles, eut terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes..... ne fussent encore errans dans les forêts comme des troupeaux fugitifs?.... En effet il est constant que l'ame n'est pas un être distinct du corps, qui, par une suite de la nature, de l'arrangement & de l'énergie qui la composent, forme

(1) Patiens quia æternus, Tert. lib. de proscrip.

des idées, réfléchit, éprouve du plaisir & de la douleur. *Liv. de l'Esprit.*

RÉFLEXION.

C'est-à-dire que l'ame ne differe point du corps, parce que les Missionnaires de la nouvelle philosophie prêchent que le corps ne differe point de l'ame. Depuis qu'ils ont fait cette belle découverte, qu'une substance qui n'est que matiere, peut penser & raisonner; qu'ils ne nous vantent plus leur esprit. Une souche peut-être en a plus qu'eux..... Sublime *Descartes*, immortel *Newton*, ne vous applaudissez plus des progrès admirables que vous avez fait faire à la philosophie! sous votre regne elle n'étoit encore qu'un empire naissant, dont la sphere étroite renfermoit à peine un petit nombre de sujets; mais depuis que les Matérialistes ont paru, cet empire est devenu immense & infini. Tout pense aujourdhui, tout raisonne dans la nature, & le monde entier est philosophe. Les brutes, sur-tout, mieux organisées que les autres, sont des êtres très-bien pensants; & comme il n'y a qu'un pas à faire de la pensée au raisonnement, grace à la nouvelle philosophie, voilà des Philosophes par-tout; des Philosophes qui marchent la tête levée, & des Philosophes qui ne font que ramper; des Philosophes à grandes aîles, & des Philosophes à grandes oreilles, &c.

PRINCIPE.

Tout le regne animal est composé de différens

finges, plus ou moins adroits, à la tête desquels *Pope* a mis Newton. *L'Homme machine*.

RÉFLEXION.

La Mettrie qui place *Newton* à la tête des finges, mérite bien d'être placé à la tête des fous. Cet ignorant qui se paroit du titre de Philosophe, titre aujourd'hui si vil, titre aujourd'hui une insulte, séduisit une foule de sots qui se rangeoient autour de son théatre; quoique son orviétan ne se soit pas soutenu, il a eu cependant une certaine vogue parmi la populace philosophique. Ce charlatan mettoit tout en usage pour l'attirer; il se laissoit aller à toutes les extravagances qui se présentoient à son esprit. Il écrivoit comme un Energumene; sa mort fut la suite d'un trait de folie qui paroissoit dans toute sa conduite. Les sages de son espece le plaignirent plus qu'ils ne le regretterent. Il les amusoit quelquefois, soit en jetant tout-à-coup sa perruque par terre, soit en se déshabillant tout nud au milieu d'eux: ce qui les faisoit rire comme d'un insensé qui méritoit au moins les Petites-Maisons. La morale de ce brigand pose pour base du bonheur, qu'il faut étouffer les remords, & se livrer à tous ses penchans; il conseille à un tyran de se baigner dans le sang de ses sujets, au débauché de se vautrer à la maniere des pourceaux, &c. &c. Le nouveau Lycée Philosophique a craint de l'inscrire sur sa liste; la secte a cependant jugé que son nom ne pouvoit que lui faire honneur.



PRINCIPE.

L'ame & l'esprit ne sont que des mots inventés par l'amour-propre qui éleve l'homme au-dessus de la nature des animaux. *L'homme machine.*

RÉFLEXION.

On n'auroit pas cru que l'humilité pût être connue dans l'Aréopage. Nos Sages cependant surpassent les Chrétiens dans l'humble opinion de soi-même, depuis que leurs Docteurs ont prétendu que la morale des loups bien observée pourroit perfectionner celle des hommes.



PRINCIPE.

Je réduis en forme l'argument que fait le chien : si je saute, je suis flatté; si je ne saute pas, je suis battu ; sautons donc. *Philosop. du bon-sens.*

RÉFLEXION.

Ce Philosophe animal me paroît assez gai; la folie a ses amusemens. Si on lui demande comment l'homme a pu inventer les sciences, perfectionner les arts? Il répondra sans doute que les hommes se sont dressés, comme on dresse les animaux domestiques, qu'ils sont devenus Auteurs, Méchaniciens, Géometres, comme un cheval devient cheval de manege, ou comme un singe fait des tours d'adresse. Sur ce principe, je leur conseille d'ériger une académie pour les ânes, à l'éduca-

tion desquels ils présideront ; quel plaisir de les voir promener par leurs chers confreres dans les rues !

Sur la Religion.

PRINCIPE.

Le plan de *Jesus-Christ* est au-dessous de celui de *Mahomet*, dont les vues étoient très-saines : Jupiter vaut mieux que le Dieu des Chrétiens. *Milit. phil.*

RÉFLEXION.

L'Auteur du *Militaire Philosophe* n'est pas le seul impie qui ait poussé l'audace jusqu'à comparer *Jesus-Christ* avec le brigand d'Arabie. La fausseté de ce parallele saute aux yeux. *Mahomet* n'a prouvé sa mission ni par des signes éclatans & divins, ni par des prophéties ; ce que *Jesus-Christ* a fait : ce vil esclave tomboit du haut mal, & dans ses accès d'épilepsie, il persuadoit à sa femme que c'étoient des communications extraordinaires qu'il avoit avec l'*Ange Gabriel.* Mais ce charlatanisme de village ne peut faire impression que sur des hommes hébêtés. *Mahomet* devenu Prophete, ne tarda pas à devenir conquérant ; c'est avec le fer & le feu qu'il publie sa doctrine, & qu'il force le peuple à le croire. *Jesus-Christ* fonde sa Religion sur l'humilité, les souffrances ; il se sert des moyens qui sembloient éloigner les hommes de la recevoir. Les Apôtres de *Jesus-Christ* ont été des hommes éclairés d'en-haut, ils ont versé leur sang pour

attester la vérité de ce qu'ils enseignoient. *Mahomet* n'a eu pour Apôtres que des soldats qui ont versé le sang des nations. La récompense que *Mahomet* promet à ses sectateurs, est une infamie; son Paradis des femmes ne peut que gagner des hommes brutaux. Le regne de *Jesus-Christ* n'est point de ce monde; sur la terre, il n'offre à ses Disciples que des croix & des humiliations; c'est dans le Ciel où il couronne ses défenseurs. La Religion de *Mahomet* ne peut résister à l'examen le plus sévere; aussi défend-il d'en disputer que le sabre à la main. *Jesus-Christ* prouve sa mission par une infinité de prodiges si certains, que ses ennemis en conviennent; ses dogmes, sa morale, il les a soumis à l'examen de toute la terre; & ce qu'il y a de plus éclairé dans tous les siecles a confessé que *Jesus-Christ* étoit le Fils du Très-Haut, que sa doctrine étoit la seule véritable. Le Mahométisme doit son établissement à la cupidité, à la violence, à une politique cruelle & à une ignorance crasse, tout y est humain. Le Christianisme doit sa naissance à la vertu, à la simplicité, à la patience, à l'humilité, au courage & à la charité. Enfin qu'on compare les grandes merveilles contenues dans l'*Evangile*, avec les fables impertinentes de l'*Alcoran*, on verra que le plus foible imposteur peut faire ce que *Mahomet* a fait; & que l'ouvrage de *Jesus-Christ* est trop au-dessus de l'homme, pour être de l'homme. Ce parallele, loin d'infirmer la Religion de *Jesus-Christ*, lui est au contraire glorieux, il prouve que c'est la rage de la faction philosophique qui veut toujours se déchaîner contr'elle.

PRINCIPE.

La chûte d'Adam, ſa punition, le péché originel ne ſont que des fables dignes de mépris. *Dict. Phil.*

RÉFLEXION.

Le Créateur forme l'homme à ſon image tracée dans ſon ame qui n'eſt faite que pour Dieu; l'homme eſt heureux, il connoît ſon Dieu & l'adore; il reçoit une compagne, ces deux chefs ſont heureux, tant qu'ils reſtent dans l'ordre. Dieu leur donne une loi, Adam la viole, auſſitôt le châtiment ſuit la déſobéiſſance. Déjà il ſent le coup fatal qui retombe ſur tous ſes deſcendans. Enfans malheureux d'un pere coupable, ils partagent avec lui ſon triſte ſort. Voilà ce que nous apprend la Religion ſur la chûte d'Adam. Qu'y-a-il de fabuleux dans cette narration? Le péché originel & ſa punition ne ſont-ils pas des vérités de fait? Il eſt impoſſible de ſe diſſimuler les preuves que la raiſon en fournit; car comment concilier dans l'homme tant de grandeur avec tant de baſſeſſe, tant d'ignorance, tant de vices? Comment comprendre l'homme toujours en contradiction avec lui-même, ſans quelque dérangement dans ſa nature? *Pline* le Naturaliſte conſidérant l'état de l'homme, ſe demandoit ſi c'étoit donc un péché que de naître. Un Poëte païen trouvoit un myſtere inexplicable dans les contradictions & les efforts oppoſés de ſa volonté. Un autre admiroit ſon éloignement dans ce qui eſt juſte, & ſon attache-

ment aux chofes défendues, & attribuoit ce défordre à un défaut de fanté de l'ame, à une efpece de violence oppofée aux droits de la raifon & aux regles de la félicité. *Platon, in Critia, argum. p. 106*, eft celui de tous les Païens qui a parlé le plus amplement & le plus diftinctement du péché originel. Ses livres font remplis de témoignages rendus à cette grande vérité. « Autrefois, dit-il, ce qui participe en » nous à la nature divine, avoit pendant un » tems confervé toute fa vigueur & fa dignité, » mais l'inclination vicieufe de l'homme mortel, a » pris enfin le deffus, au grand préjudice du genre » humain; de là font venus tous les maux qui » l'ont affligé. Ailleurs il dit que la nature & » les facultés de l'homme ont été changées & » corrompues dans fon chef dès fa naiffance ». Les Grecs, les Egyptiens, les Perfes, les Indiens, les Chinois, les Turcs profeffent la doctrine du péché originel, quoiqu'ils y aient mêlé un grand nombre de fables.

PRINCIPE.

Ceux qui voudront réprimer les Philofophes, ne font que des hommes pervers, des fanatiques, des méchans ou des fous; leur Religion n'eft de même que folie, enthoufiafme, fanatifme, fuperftition, imagination déréglée, ignorance, infamie, ftupidité, impofture. *Syft. de la nat.*

RÉFLEXION.

Quelle force de raifonnement! quels élans de génie! fi ces traits de feu ne prouvent pas la

vérité, ils prouvent au moins que les têtes philosophiques sont bien exaltées. Lorsque quelqu'un est attaqué d'un certain genre de folie, il croit que tout le monde lui ressemble. C'est précisément le cas où nous en sommes avec la nouvelle école. Appellons un de ses chefs pour juger entr'elle & nous. « Je consultai les Philosophes, dit *J.-J. Rousseau* (*Emile, tome 3*), je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions, je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur sceptiscisme prétendu; n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; & ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant; si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer. Les écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incertitude ».

Sur la Morale.

PRINCIPE.

Il n'y a ni vice, ni vertu, ni bien, ni mal moral, ni juste, ni injuste, tout est arbitraire & fait de main d'homme. *Disc. sur la vie heureuse.*

RÉFLEXION.

Avec ces principes, la philosophie de notre siecle doit avoir beaucoup de partisans. Il est peu d'ames égnéreuses qui sachent connoître &

aimer la vertu, encore moins qui travaillent à l'acquérir. Il n'en est pas moins vrai que comme les syrênes flattoient les hommes par leurs chants, pour les conduire à des écueils; de même les breuvages que présentent ces Philosophes, ne sont propres, comme ceux de *Circé*, qu'à changer en brutes ceux qui sont assez sots pour en approcher les levres. Leur doctrine est parmi les infamies ce que l'araignée est parmi les animaux venimeux, c'est-à-dire tout poison.

PRINCIPE.

Les Moralistes déclament d'ordinaire avec force contre les passions, & ne se lassent point de vanter la raison; je ne craindrai pas d'avancer qu'au contraire ce sont nos passions qui sont innocentes, & notre raison qui est coupable. *Les Mœurs.*

RÉFLEXION.

Ergo, le poison de la haine, la perfidie de l'envie, les fureurs de l'amour, les inquiétudes de l'avarice, les emportemens de l'ambition, tous ces monstres, enfans & bourreaux du cœur humain, qui en font un théatre de dissentions & de guerre; ces monstres toujours renaissans, toutes ces passions sont innocentes. Périsse à jamais l'affreux Philosophisme qui veut me faire regarder comme innocent, ce qui dans tous les siecles a fait les plus grands scélérats!

PRINCIPE.

Le bonheur eſt une ſenſation agréable, un plaiſir, en un mot tout ce qui peut flatter le corps..... Il faut ſonger au corps avant que de ſonger à l'ame; ne cultiver ſon ame que pour procurer plus de commodités à ſon corps. *Diſc. ſur la vie heureuſe.*

RÉFLEXION.

Demandons à cet inſtituteur de la volupté, s'il voudroit habiter une ville où ſeroient adoptées ſes maximes. Chaque citoyen bien inſtruit que la vertu, le vice, l'honneur, la probité & la droiture ne ſont que de vains noms, ne ſeroit-il pas à lui-même ſon Dieu, ſon Roi & ſa loi? Alors quel chaos! quelle monſtrueuſe république que celle qui ſeroit formée de pareils hommes! voudroit-il, ce voluptueux ſyſtémateur, choiſir un pareil ſéjour pour y faire l'expérience de ſa philoſophie? Plus ſage dans la pratique que dans la ſpéculation, il ſe garderoit bien d'en approcher.

PRINCIPE.

La vraie Philoſophie n'admet qu'une félicité temporelle, elle ſeme les fleurs & les roſes ſur ſes pas, & nous apprend à les cueillir. *Liv. de l'Eſprit.*

RÉFLEXION.

C'eſt-à-dire, ſelon le docteur *Helvetius*, que le vrai Philoſophe eſt un homme de boue, atta-

ché, collé à la terre par les plaisirs des sens, qui n'aime que lui-même, qui rapporte tout à lui-même, qui ne connoît d'autre regle que son intérêt personnel. Les Romains disoient sous *Auguste :* nous ne sommes pas nés pour nous, mais pour la République. *Non nobis, sed Reipublicæ nati sumus.* L'incrédule dit, sous *Louis-le-Vertueux : je ne vis que pour moi, je ne dois rien qu'à moi.* Quel monstre dans notre Patrie, s'il pense comme il parle, & s'il agit comme il pense !

PRINCIPE.

Dès que le vice nous rend heureux, il faut aimer le vice. *Liv. de l'Esprit.*

RÉFLEXION.

Malheureux ! si la vie de ton voisin trouble ton bonheur, il faut donc l'assassiner? Ton égoïsme destructeur me fait frémir.....

PRINCIPE.

Le crime qui nous paroît le plus affreux devient louable & nécessaire, lorsque le besoin du meilleur nous y oblige. *Pyrrhonisme du sage.*

RÉFLEXION.

Que peut-on concevoir de pire que cet horrible enseignement ? quel empoisonneur, quel faussaire, quel fourbe, quel brigand, quel assassin, quel parricide, quel débauché, quelle femme corrom-

pue, quel scélérat n'est pas justifié? Et nos Philosophes, à les entendre, sont des guides qu'il faut suivre, des modeles qu'il faut imiter, des idoles qu'il faut encenser!

PRINCIPE.

Le remords est au moins inutile au genre humain, il surcharge des machines aussi à plaindre que mal reglées..... Ce n'est pas tout d'étouffer les remords, il faut que tu méprises la vie..... car la politique n'est pas si commode que notre philosophie : la justice est sa fille, les gibets & les bourreaux sont à ses ordres. Crains-les plus que ta conscience & les Dieux. *Disc. sur la vie heur.*

RÉFLEXION.

Il étoit réservé à la philosophie moderne de semer des fleurs & des roses sur la route qui mene à l'échafaud. De tems en tems on y conduit ses disciples, pour y expier les crimes de leurs chefs, qui n'échappent de la greve que par une fuite précipitée, ou des désaveux hypocrites; ils ne vérifient que trop cet adage; *on pend les petits voleurs.*

PRINCIPE.

Si tu veux être heureux, tu n'as qu'à étouffer les remords; ils sont inutiles avant le crime; ils ne servent pas plus après que pendant qu'on le commet. La bonne philosophie se déshonoreroit en pure perte, en réalisant des spectres, en s'occupant

s'occupant de ces fâcheuses réminiscences, & en s'arrêtant à de vieux préjugés. *Disc. sur la vie heureuse.*

RÉFLEXION.

Malheureux! si le remords d'un premier crime en arrête un plus grand, ou si le crime projeté empêche ton Philosophe de le consommer, le remords est-il inutile? Si la Religion ne corrige pas tous les hommes, elle en corrige un très-grand nombre; un remede est-il inutile, parce qu'il ne guérit pas tous les malades?

Sur l'obéissance due aux Souverains.

PRINCIPE.

Les Princes peu contens de la primauté, ont voulu donner des loix, & on leur a sottement obéi. *L'Asiatique tolérant*, page 99.

RÉFLEXION.

Point de nations plus fieres, plus sensibles à la grandeur, & en même tems plus soumises à l'autorité que les Grecs & les Romains; ils étoient donc des sots. Venons à des tems plus proches de nous. *Bertrand du Guesclin*, les *Bayard*, les *Sully*, les *Montausier*, &c. ont vécu sous des Rois, & se sont fait une gloire d'obéir & de servir avec fidélité les Souverains que la Providence leur avoit donnés; ils étoient donc des sots. Cependant cette légitime subordination n'a jamais flétri ni leur courage, ni leur vertu; & s'ils ont mérité le titre de héros, c'est plus encore par

la magnanimité de leurs ſentimens, que par la grandeur de leurs exploits.

PRINCIPE.

Si-tôt qu'on peut déſobéir impunément, on le peut légitimement. *Contrat ſocial.*

RÉFLEXION.

Il faut qu'ils ſoient bien méchans ces fanatiques, qui n'ont pour but que de ſoulever les Peuples. La puiſſance dans la ſociété n'eſt-elle pas établie ſur l'ordre naturel, d'après l'ordre naturel? Or comme cet ordre naturel a Dieu pour auteur; réſiſter à la puiſſance ſouveraine, fondée ſur l'ordre même établi de Dieu, n'eſt-ce pas réſiſter & déſobéir à Dieu (1)? Le premier devoir des ſujets envers le Roi, eſt dans la fidélité; toute autre doctrine eſt le cri de la ſédition & de la révolte.

PRINCIPE.

L'inégalité des conditions étant un droit barbare.... aucune ſujétion naturelle dans laquelle les hommes ſont créés à l'égard de leur pere ou de leur Prince, n'a jamais été regardée comme un lien qui les oblige ſans leur propre conſentement à ſe ſoumettre à eux. *Encyclopédie, Diſcours préliminaire.*

---

(1) Qui reſiſtit poteſtati, Dei ordinationi reſiſtit, Rom. Cap. 13.

RÉFLEXION.

Et un livre ſi dangereux va être réimprimé ! & ce ſont des hommes dont les idées ſont corrompues par l'habitude conſtante de l'infamie, au point qu'ils ne ſentent plus le prix de la vertu, qui ſont les chefs de cette brillante & faſtueuſe entrepriſe ! ils ont beau ſe guinder d'un ſi beau titre : nos Magiſtrats éclairés & attentifs ſe feront toujours un devoir de cenſurer leurs productions & de punir leurs attentats à la Religion, au Roi & à l'Etat.

PRINCIPE.

Un Monarque qui ceſſe d'être le berger de ſon Peuple, en devient l'ennemi : l'obéiſſance à un tel Prince eſt un crime de haute trahiſon au premier chef contre l'humanité. *L'Aſiatique to. er.*

RÉFLEXION.

Ecoutons la réponſe d'un Magiſtrat françois à un Mémoire du tems de *Henri IV*, qui contenoit mot pour mot les maximes que nos Philoſophes étalent : *ô manie & forcenerie étrange ! ô méchanceté & félonie ! ah, miſérables gens ! vous voulez contrefaire des ſalmonées, épouvanter votre Prince de vos tonnerres ; mais le vrai tonnerre de la Providence vous foudroiera & réduira vos deſſeins en fumée. Quoi ! des ſujets jugent leurs Rois, & les déclarent incapables de commander* (1) ? Il eſt bien certain que ſi de pareils Apôtres alloient

(1) *Peleus*, Avocat au Parlement.

déclamer de la ſorte en *Hollande*, en *Pruſſe*, en tout autre Etat, ils courroient grands riſques d'être les premiers martyrs de la Philoſophie.

Sur l'amour filial.

PRINCIPE.

Quelle foibleſſe de pleurer ſa mort d'un pere! ſa mort eſt comme celle de tout autre individu: c'eſt une ſuite néceſſaire de l'arrangement de l'univers. Un pere en donnant la vie à ſon fils, n'a penſé qu'à lui-même & à ſes plaiſirs. Lui tenir compte de ce prétendu bienfait, c'eſt le remercier de ſes ſoupers voluptueux. *Les mœurs.*

RÉFLEXION.

Sophiſte cruel! ne ſais-tu pas qu'il y a des hommes qui ne s'aſſujettiſſent au joug du mariage que dans l'eſpérance de renaître dans leur poſtérité? ton ame abjecte ignore ces deſirs ardens d'une épouſe qui cherche à reſſerrer les nœuds qui l'attachent à l'objet qu'elle chérit, en lui donnant un autre lui-même. N'eſt-ce pas pour ce nouveau-né qu'ils s'épuiſent l'un & l'autre en travaux douloureux, en veilles pénibles? Le pere ſe regarde comme ſon défenſeur & ſon ami, il entoure ſon berceau, il ſoutient ſa foibleſſe, devine ſes beſoins. Quel autre comme lui s'intéreſſe à ſon ſort? La nature ne dit-elle pas à l'enfant que ſon pere eſt ſon premier maître & ſon bienfaicteur naturel? Qu'un Philoſophe que le haſard a fait pere, n'ait penſé qu'à ſes plaiſirs, j'en ſuis bien perſuadé, & c'eſt pour cela que ſes plaiſirs ſont des crimes.

PRINCIPE.

Le mieux eſt de briſer entre les hommes tous les liens de parenté. *Livre de l'Eſprit*, page 75.

Réflexion.

Les principales obligations de la ſociété, ſont celles qui nous attachent à nos maîtres & à nos bienfaicteurs, par un juſte retour de tendreſſe. Les plus grands bienfaits ſont ceux de la naiſſance & de l'éducation Ou ils doivent me lier par un dévouement inviolable à ceux de qui je les ai reçus, ou je ne dois rien à celui qui m'a délivré de l'oppreſſion, aſſiſté de ſes conſeils, ſauvé la vie. Dès-lors plus d'humanité, plus de ſociété. En ſuppoſant que le fils ne doit rien à ſon pere, le pere ne devra rien à ſon fils, plus d'avis, ni ne réprimandes, il n'eſt point pour lui l'image de Dieu. Le nom de pere eſt un vain titre qui équivaut à celui d'étranger. Peut-ón rien enſeigner de plus propre à avilir notre eſpece?

Telles ſont les découvertes & les ſecrets philoſophiques avec leſquels ces génies univerſels prétendent éclairer l'univers & lui tracer des maximes de ſageſſe. Ces écrits ténébreux ne ſont-ils donc pas des monumens d'opprobres, où ſont gravés les ſentimens d'une ame terreſtre? Les anciens Philoſophes auroient rougi de publier ces horribles maximes. Et dans un ſiecle qui ſe vante d'être éclairé, on veut inſtruire en ne gardant aucune réſerve? Un Dieu qui eſt la pu-

reté même, auroit-il donc attendu au dix-huitieme siecle, pour communiquer ses lumieres à des hommes qui ne se plaisent que dans la fange & la pourriture ? Les ténebres ont toujours été le châtiment de la volupté, quand on ne voit que par le sens. On ne juge, on n'aime que par le sens. Les obscénités d'un ouvrage sont autant de témoins des mensonges qu'il contient.

Les mauvais livres sont la source de tous les vices, & le poison de toutes les vertus. Comme Romans, ces ouvrages frivoles affoiblissent & rétrécissent l'esprit : ils le dégoûtent des lectures solides, & lui inspirent une paresse & une lâcheté qui s'étend à tout. Les passions dont ils racontent & peignent les effets avec des traits de feu, les rendent plus dangereux au cœur; en inspirant l'amour, ils enseignent l'art funeste de l'exercer : en corrompant, ils apprennent les moyens de corrompre. On commence à aimer en les lisant : on finit par chercher l'art de plaire, & on le trouve sans quitter le livre. Tantôt c'est l'histoire d'un amant respectueux en apparence, qui marche à pas lents mais sûrs : qui cache sa passion sous le voile de l'estime, & qui s'insinue par cette ruse meurtriere dans un cœur toujours assez crédule pour être trompé. Tantôt c'est un amant audacieux qui triomphe de la pudeur en la brusquant, & qui finit par inspirer une hardiesse inconcevable dans un sexe naturellement timide; mais le plus capable de tous les excès, le plus dangereux, quand une fois il a levé le masque & violé les loix de l'honneur (1). Comme

---

(1) Qui peut penser sans frémir à l'audace de cette foule de malheureuses qui pavent les rues de notre Capitale ?

les femmes plus habiles en amour font plus prêtes à y fuccomber, l'ignorance en cette matiere eft donc la plus fure gardienne de leur innocence. En voyant & en lifant les tableaux des paffions, elles perdent peu-à-peu la pudeur, apanage de leur fexe, le plus bel ornement de la beauté, & deviennent plus emportées que les hommes. De là la ruine de tant de maifons opulentes, les complaifances exceffives d'un lâche époux, pour toutes les fantaifies d'une femme, d'abord fimple & modefte, mais devenue par la lecture de ces mauvais livres, vaine & impérieufe. Quelles fauffes idées dans ces livres! tous les vrais principes y font dénaturés : les paffions les plus baffes, y font peintes comme des vertus & les plus beaux fentimens. Croira-t-on que de telles idées reffaffées jufqu'au dégoût, faffent jamais des meres tendres, des filles modeftes?

Les mauvais livres font donc l'écueil le plus dangereux à la fociété, & en particulier à la jeuneffe ennemie du férieux, avide d'amufemens & de plaifirs. Elle dévore ces malheureufes brochures qui allument dans fon ame le feu des paffions les plus infames, & laiffe de côté les traits de littérature & d'hiftoire, pour fe repaître des images licencieufes. Combien de jeunes gens féduits par ces lectures empoifonnées (1)!

(1) Un pere affligé de ne pouvoir rappeller fon fils unique de fes égaremens, ne voit plus d'autre reffource que d'aller rendre fon Curé dépofitaire du chagrin qui le dévore. Touché de cette confidence, le Pafteur écrit au jeune homme qui fe rend à l'entrevue indiquée; fenfible aux charitables remontrances de fon Curé, il reconnoît la

Pénétrons un instant dans le sein des familles, nous y trouverons mille exemples de débauche qui doivent nous effrayer. Ici je vois deux jeunes rejetons destinés à s'unir : la vertu forme les premiers nœuds, l'empressement le plus tendre semble en garantir la durée; le desir qui les anime à se rendre dignes l'un de l'autre, les attache à leurs devoirs. Faits pour multiplier les citoyens du Ciel, & servir d'exemple à la terre, avec quelle impatience soupirent-ils après le jour où Dieu lui-même doit recevoir leur serment ? mais quel monstre vient tout-à-coup les dévorer? la nouvelle philosophie s'empare de l'esprit du jeune homme, il donne accès à ses partisans : leurs écrits & leurs conversations commencent à corrompre son cœur ; des plaisanteries licentieuses sur le mariage, troublent son bonheur, l'idée d'une liberté criminelle le séduit : son antiphilosophie lui persuade que l'amour n'est que dans les sens; dégoûté d'une épouse qu'il aimoit tendrement, elle devient un supplice pour son cœur : ses lectures lui apprennent à l'éviter, il renonce à ses engagemens, il brise ses liens, étouffe ses remords, & les larmes qu'il fait couler ne peuvent le retenir. Voilà

---

justice des reproches qu'il lui fait ; & ajoute : *si je suis perdu, Monsieur, mon pere est la cause de mon malheur* ; *pour vous en convaincre, venez avec moi, je vous prie.* Le Curé accompagne le jeune homme qui l'introduit dans le cabinet de son pere, lui montre une Bibliotheque de livres obscenes & une tapisserie de tableaux indécens. *Voilà*, s'écrie le fils, *ce qui a fait tant d'impression sur mon esprit & corrompu mon cœur.* Quel sujet de réforme pour ces maisons où tout prêche la volupté, & où rien n'annonce la religion

comme la lecture des mauvais livres sépare des cœurs faits l'un pour l'autre, & comme l'époux infidele par des sophismes abominables, apprend à se jouer de ses sermens : il trahit une épouse dont il étoit aimé, pour se livrer à des femmes qu'il trahira ou qui le trahiront (1). En détruisant ainsi son bonheur, il ruine sa maison, altere sa santé; dissipe le patrimoine de ses enfans, & prépare à une famille désolée, le plus affreux avenir.

Un spectacle plus attendrissant doit encore attirer nos regards. C'est une femme sensible, mais attachée à ses devoirs, soutenue par les principes de la Religion, qui résiste avec courage à un séducteur qui l'assiege depuis long tems. Ennemi déclaré de la vertu, quel piege lui tendra-t-il ? il lui mettra en main de mauvais livres, qui ébranleront les principes de son esprit. Crédule & ignorante, ils lui persuaderont que le mariage dès qu'il est désavoué par le cœur, ne demande plus que la décence & les égards : qu'une infidélité n'est rien, pourvu qu'on l'ignore. Cette mere que les lectures viennent d'égarer, quel sera le fruit de ses instructions ? Laissera-t-elle entre les mains de ses enfans les funestes productions qui ont porté le coup fatal à son innocence ? quelles maximes y trouveront-ils ? n'a-t-on pas tout à craindre des enfans qui ont eu

(1) Celui qui croit que sa maîtresse n'aime que lui, est un sot. Sur la quantité immense des femmes qu'on appelle *Entretenues*, on n'en trouvera pas deux qui soient fidelles, si on peut appeller fidélité un commerce infame & criminel. La différence qu'il y a entre ces syrênes & les *Turcs*, c'est qu'elles ont plusieurs hommes, & les *Turcs* plusieurs femmes.

le malheur de ſucer un lait ſi corrompu ? & quelle révolution ces maximes n'ont-elles pas cauſées, même parmi le Peuple qui ne connoît ni les *Bayle*, ni les *Voltaire*, ni les *Did....*, ni les *Rayn....*, ni les *d'Al....*, ni les *Marm....*, ni *La Har....*, &c. Mais qui entend raiſonner ceux qui ſont imbus de leurs affreux principes, il les voit agir, & finit par agir comme eux. *Lache*! diſoit une ſervante à ſon amant, *qui t'empêche d'égorger notre maîtreſſe; puiſque nous ſommes ſûrs d'échapper à la Juſtice & de nous enrichir? va, je l'ai entendu dire plus de cent fois à tous les Savans qui viennent ici, ils en ſont ſûrs, il n'y a point d'Enfer.* Cruelle philoſophie! voilà les fruits amers de tes leçons & de tes écrits. Ennemie implacable de toute vertu, ta rage ne s'aſſouvit que lorſque tu bouleverſes & détruis l'ordre & l'harmonie de la ſociété.

Les Ecrivains impies ont donc de cruels reproches à ſe faire : les Théologiens ne ſont pas les ſeuls qui le leur aient dit : tous les bons citoyens, tous les vrais politiques ont élevé la voix contre leur audace. « N'eſt-ce pas, dit » M. *Linguet*, une charlatanerie révoltante » que cet argument théorique contre des dogmes » qui gênent auſſi peu dans la pratique? Eſt-il » permis à un homme raiſonnable qui a paſſé » trente ans, de mettre ſeulement en queſtion, » s'il croira à ſon Catéchiſme? fait-on des » traités contre les Ordonnances de Police qui » enjoignent de balayer les rues? des gens ſenſés » devroient-ils donc en faire contre celles qui » preſcrivent, avec la plus grande ſageſſe, de » vénérer des dogmes, des objets conſacrés

» par la Religion, & enſuite incorporés à la » politique? Et n'eſt-il pas à craindre que, ſous » prétexte d'éclairer les reſſorts qui dirigent » l'Etat, on ne finiſſe par embrâſer toute la » machine »?

O vous dont on cherche tous les jours à faſciner les yeux, jeunes gens ſans expérience, femmes crédules, dont le cœur eſt volage & inconſtant, ne vous laiſſez pas éblouir par l'harmonie d'une élocution fauſſe & ſophiſtique, qui porte atteinte à tous les liens de la nature & du ſang. Les impies, pour attirer tout à eux, ont ſu armer toutes les paſſions & tous les vices en leur faveur. Mais leurs triomphes les déshonorent, & font contr'eux un titre de plus. La poſtérité qui juge les Auteurs & leurs écrits, réduira cette cabale à ſa juſte valeur : elle placera auprès de ſon tombeau, non pas un chien, comme à celui de *Diogene*, mais un *âne*, pour donner de la philoſophie moderne une idée complette.

De l'Encyclopédie.

Cet ouvrage qui a été entrepris par deux Auteurs antichrétiens, peut être regardé comme un magaſin de maximes hardies, contraires à la Religion & à l'Etat. Le Gouvernement qui s'étoit flatté en vain que la Religion y ſeroit reſpectée, le ſupprima ſagement par un Arrêt du Conſeil du 7 Février 1752. Cet anathême n'effraya pas le parti philoſophique : il trouva des protecteurs qui diſſiperent l'orage; & cet arſenal de l'incrédulité fut achevé en 1754. Il parut auſſi-tôt un grand nombre d'ouvrages ſolides qui confondi-

rent les faux Philosophes, ou des brochures piquantes qui les ridiculiserent. Le Parlement toujours attentif à la conservation du dépôt sacré de la Religion, joignit en 1759, ses Arrêts aux écrits des anti-encyclopédistes : & cette dangereuse production reçut le dernier coup par un Arrêt du Conseil.

M. *Joly de Fleury*, dans son beau requisitoire, fait paroître la société, l'Etat & la Religion qui se présentent au Tribunal de la Justice, pour y porter leurs plaintes, leurs droits violés, leurs loix méconnues, l'impiété qui marche le front levé & qui paroît en les offençant, se promettre l'impunité, sont les puissans motifs qui les y conduisent, pour implorer les secours de l'autorité. Il peint l'humanité frémissante, les citoyens alarmés, les ministres gémissans à la vue de ces ouvrages scandaleux qui inondent le public. « Qu'il est triste pour nous, s'écrie-» t-il, de penser au jugement que la postérité » portera de notre siecle, en parlant des ou-» vrages qu'il produit ! qu'il est sensible à la » Religion de voir sortir de son sein une Secte » de prétendus Philosophes, qui, par l'abus de » l'esprit le plus capable de dégrader l'humanité, » ont imaginé le projet insensé de réformer, » disons mieux, de détruire les premieres vérités » gravées dans nos cœurs par la main du Créa-» teur, d'abolir son culte & ses Ministres, & » d'établir le *déisme* & le *matérialisme* !... ».

Selon M. *Joly de Fleury*, la philosophie des faux savans du siecle, est celle que *S. Paul* a tant de fois foudroyée : il demande ensuite s'ils connoissent la définition de l'esprit-fort dont ils se parent avec tant d'audace. « Qui établit en

» effet la véritable force de l'esprit? ne sont-ce
» pas les principes, les témoignages, les autori-
» rités sur lesquelles ils se fondent; les vertus que
» lui méritent le bon usage qu'il fait des lumieres
» que lui accorde le Dieu qui est le Seigneur
» de toutes les sciences? Un esprit véritable-
» ment fort, est un esprit éclairé par la lumiere
» supérieure, & qui connoît la vérité par des
» principes certains, soutenus au-dehors par
» les témoignages qu'on ne peut récuser; jamais
» le déréglement des passions ne l'affecte, ni
» n'influe sur ses connoissances, ni sur ses juge-
» mens. Le fidele seul possede cette force d'es-
» prit: l'erreur, l'aveuglement sont le partage
» de l'incrédule, guidé par son sens particulier,
» & par sa foible raison ».

L'immortel Magistrat venant ensuite à *l'Encyclopédie*, examine la clef du systême ténébreux encyclopédique, & le secret de cette mystérieuse philosophie. Les articles *Adorer*, *Dimanche*, *Christianisme*, *Athée*, *autorité*, *dénonstration*, *cerf*, *corruption*, *Ethyopiens*, sont le principal objet du zele infatigable de l'illustre Magistrat.
« Ces prétendus Philosophes qui osent se don-
» ner aujourd'hui pour des génies du premier
» ordre, pour la gloire de la Nation, pour les
» restaurateurs de la vraie science, & les bien-
» faicteurs de l'humanité; ayant le courage d'ai-
» mer les hommes, & la prudence de les fuir,
» que n'ont-ils eu plutôt le courage de ne pas
» écrire »? Il rappelle la fin malheureuse de *Morin* & de *Bertetot*. « Nos prédécesseurs ont
» condamné, dit-il, au supplice le plus affreux,
» comme criminels de leze-Majesté, des Auteurs
» qui avoient composé des vers contre l'hon-

» neur de Dieu, ſon Egliſe & l'honnêteté pu-
» blique. Des hommes qui abuſent du nom de
» Philoſophe pour ſe déclarer par leurs ſyſtê-
» mes les ennemis de la ſociété, de l'Etat &
» de la Religion, ſont ſans doute des Ecrivains
» qui mériteroient que la Cour exerçât contre
» eux toute la ſévérité de la puiſſance que le
» Prince lui confie; & le bien de la Religion
» pourroit quelquefois l'exiger de l'attachement
» de tous les Magiſtrats à ſes dogmes & à ſa
» morale. »

M. *Joly de Fleury* donne le dernier coup de pinceau à *l'Encyclopépie*. « Cet ouvrage trop
» fameux, dit-il, qui dans ſon véritable objet,
» devoit être le livre de toutes les connoiſſances,
» eſt devenu celui de toutes les erreurs. On
» ne ceſſoit de nous le vanter comme un mo-
» nument le plus propre à faire honneur à la
» Nation, & il en fait aujourd'hui l'opprobre ».

Le Magiſtrat conclut ſon requiſitoire en demandant aux impies : « Quelle eſt leur miſ-
» ſion? quel eſt leur caractere, pour s'ériger en
» réformateurs publics de la Religion, des mœurs,
» & de l'Etat, pour attaquer les premiers prin-
» cipes que la nature a gravés dans nos cœurs :
» pour détruire les vérités éternelles que la
» Religion n'a fait que développer, perfection-
» ner & ſanctifier?

» L'authenticité des Livres ſaints, l'accom-
» pliſſement des Prophéties, la divinité de la
» miſſion du Meſſie, la perpétuité de la tradi-
» tion ſur le dogme & ſur la diſcipline, les mi-
» racles toujours ſubſiſtans dans l'Egliſe Catho-
» lique, le témoignage des ennemis & la fin
» malheureuſe de la plupart des perſécuteurs

» du Chriſtianiſme, ſont autant de preuves de
» la vérité de notre Religion. Preuves toujours
» combattues, toujours victorieuſes, toujours
» ſupérieures aux objections, aux doutes, aux
» impoſtures, aux ſyſtêmes plus ou moins ab-
» ſurdes des Philoſophes profanes, anciens &
» modernes. Les erreurs ne font que donner
» un nouvel éclat à ces témoignages divins. Les
» loix de notre Religion ſont l'ouvrage de l'Etre-
» Suprême qui ſeul a droit d'en impoſer à
» l'homme, parce que lui ſeul l'a formé, &
» peut lui propoſer pour le terme de ſon bon-
» heur, un objet digne de lui. Les loix éta-
» blies par les Légiſlateurs des autres Reli-
» gions ſont inſuffiſantes pour remédier à la
» corruption de l'homme, pour former le bien
» de la ſociété fondée ſur la juſtice ».

» Depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme,
» l'univers chrétien eſt donc dans l'erreur? c'eſt
» donc en vain que tant de millions de martyrs
» de tout âge, de tout ſexe, de toutes condi-
» tions, ont ſcellé de leur ſang les vérités que
» nous croyons? tant d'Ecrivains célebres, tant
» de génies du premier ordre, reſpectables par
» leurs talens & par leurs mœurs, ont cru, en-
» ſeigné, pratiqué ces mêmes vérités? Ils ont
» certainement cherché le vrai avec autant
» d'ardeur que nos Philoſophes modernes;
» comment ſe feroient-ils égarés, durant un ſi
» long cours de ſiecles? la vérité n'auroit-elle
» donc ouvert ſon ſanctuaire qu'à cette portion
» malheureuſe d'incrédules, à cette ſecte de
» faux ſages, qui ne font que renouveller ſous
» différentes formes tous les ſyſtêmes condam-
» nés dans tous les tems? Nos peres qui nous

» ont tranſmis le culte divin, n'étoient donc » que des hommes foibles & bornés, ſéduits » par la crédulité, aveuglés par la ſuperſtition? » Que le vain éclat de la philoſophie moderne » cede enfin à leur reſpectable ſimplicité! Nous » croyons comme eux que la Religion porte au » bien, qu'elle éloigne du mal, par des motifs » vraiment dignes de l'homme; que fidélement » obſervée, elle fait le bonheur des Souve- » rains & des Sujets; qu'elles les lie entr'eux » par des nœuds indiſſolubles; que toutes les » vertus qu'elle preſcrit, conviennent à l'homme, » & qu'elles peuvent ſeules établir le fonde- » ment d'une ſociété conſtante que l'homme ne » peut trouver qu'en elle & par elle, ſon véri- » table bonheur. Il étoit réſervé à ces préten- » dus Philoſophes, de nous délivrer du joug » de toute autorité, de nous diſpenſer de tout » culte, de bannir toutes les vertus, de nous » ôter juſqu'à la liberté d'établir l'indépen- » dance, le regne des paſſions, de rompre les » liens qui nous uniſſent les uns aux autres: » voilà la doctrine de ces oracles de l'impu- » nité. Livrés à leur imagination, ils ont éteint » en eux la lumiere naturelle. Ils induiſent en » erreur leurs concitoyens & pervertiſſent le » monde: enfans ingrats & rebelles, ils mé- » connoiſſent l'auteur de tous les dons ».

Il eſt à deſirer que l'attention paternelle de notre auguſte Monarque, & les ſages conſeils de ſes dignes Miniſtres arrêtent les Rédacteurs de ce Dictionnaire. Ils ſe vantent d'être les précepteurs du genre humain, & ils en ſont les corrupteurs. Ils ſe ſont flattés, en inſultant à la Religion, de produire une révolution dans la politique & la

morale:

morale : ils y ont réussi en partie ; les torrens de l'impiété n'ont point coulé vainement sous leur plume. Leurs efforts ont produit les plus funestes effets, en relâchant tous les liens de la société, & en perpétuant un luxe qui est l'époque des plus grands malheurs, & qui entraîne avec lui la dépravation & la misere.

Sur le Luxe.

Le luxe est un torrent qui entraîne tout ; il est non-seulement le corrupteur de la vertu, mais l'époque de la chûte des plus vastes Empires. Tous ont commencé par la frugalité & fini par le luxe. *Sardanapale* & *Balthasar* ont enseveli l'Empire des *Assyriens* ; une poignée de gens endurcis au travail & à la frugalité, subjuguerent les provinces immenses de la *Perse*, énervées par la molesse & les plaisirs. Le luxe des *Romains* déchira l'intérieur de la République par des guerres civiles ; ainsi périt un Empire qui sembloit devoir être éternel. Point de Monarchie qui n'ait éprouvé la même révolution ; tout est en désordre quand le luxe commande. Le Ministre est altier & dissipé ; le Magistrat négligent, le Militaire efféminé, le Noble vain & bas, le riche dur & insensible, le peuple se vautre dans toutes sortes de vices ; le luxe amene toutes sortes de plaisirs, les plaisirs amenent la molesse ; le peuple fuit alors tant qu'il peut les travaux pénibles de l'agriculture, pour s'adonner à des métiers vains & inutiles.

La corruption commence par des objets souvent très-légers, qui allument les plus grandes

passions; ceux qui apportent ou favorisent dans un royaume la frivolité, y conservent un levain bien dangereux. Nos Politiques sont dans l'erreur avec leurs calculs; les mœurs ne se calculent pas. La richesse d'un Etat est sa vertu, & sa pauvreté tout ce qui peut le corrompre. Il est bien prêt de sa décadence, quand on est trop complaisant pour les femmes; la dissipation & le luxe des Dames Romaines renverserent toutes les barrieres qui défendoient les mœurs.

On a beau inonder le public d'écrits pleins de faux raisonnemens pour favoriser le luxe, le vrai politique sera toujours alarmé à la vue des conséquences funestes qu'il produit : car pour que le luxe soit tolérable, il ne suffit pas que l'ordre public n'en soit point troublé; il faut de plus qu'il ne soit animé par aucun des motifs qui rendent des citoyens inutiles à la patrie, & qui dérangent les familles; tous ces inconvéniens deviennent dangereux à l'État. Il y a un luxe qui humanise les hommes, polit leurs manieres, aiguise leur esprit, perfectionne leurs connoissances; c'est un luxe de goût & de génie, & non un luxe de vices & de passions; une émulation d'industrie, & non une contagion de licence. Il faut qu'il soit fondé sur un commerce favorable à tous les individus de l'Etat. Car si le luxe est restreint à quelques villes, ou peut-être à une seule, la circulation est renversée, l'équilibre entre les classes du peuple est détruit, le pauvre est abandonné, les occupations inutiles multipliées, un petit nombre d'hommes introduit des usages très-dispendieux, que les autres veulent imiter par orgueil, sans avoir les

mêmes ressources pour le soutenir. Les besoins des imitateurs croissent, & leurs facultés diminuent : une femme vaniteuse devient une charge effrayante & ruineuse; l'éducation des enfans est fastueuse & mauvaise, leur nécessaire est souvent refusé pour fournir au superflu, & souvent pour payer les crimes du pere ou de la mere.

Qu'on calcule exactement le pour & le contre, on verra qu'il résulte plus d'inconvéniens que d'avantages du luxe. S'il éleve une famille sur les débris de plusieurs autres, s'il ne répand les biens que par des canaux inutiles, qu'après en avoir desséché d'essentiels, s'il donne à la splendeur & à la molesse l'éducation des enfans, le pain des créanciers; s'il anime des talens vils, funestes & superflus, pour en étouffer de solides; s'il fixe les dépenses sur les prodigalités & les caprices d'une foule de *Parvenus;* si pour arriver à la fortune, il multiplie les crimes, en portant vers le vice des richesses qui ne doivent circuler que pour la vertu; n'est-ce pas le plus cruel de tous les maux que la politique d'un sage Monarque doit gêner & réprimer, comme on fit à *Athênes* par de forts impôts (sur les objets du luxe).

Telles raisons que nos discoureurs alleguent en faveur du luxe, il est encore démontré par l'expérience, que le luxe remplit les provinces de voleurs & multiplie les besoins. La plupart n'ayant pas de quoi y fournir, abusent de la confiance d'un ami; on emprunte, & on ne rend point. On diroit des choses effroyables, si on exposoit au grand jour les injustices criantes, les abominations où le luxe conduit pres-

que tous les états (1). On étale par-tout sa magnificence, & on ruine ses créanciers, le *Boulanger*, le *Boucher*, le *Tailleur*, &c. on refuse à l'ouvrier son salaire, &c. Le luxe est donc funeste aux familles qu'il appauvrit, à la population qu'il diminue, à l'État qu'il affoiblit, & aux mœurs qu'il corrompt.

Une autre ressource toujours ouverte au débordement des mœurs, & bien capable d'armer tout le zele du Gouvernement: c'est cette foule de vils

---

(1) « A *Bath* en Angleterre, le luxe a donné un événement qui n'a point son pareil. *Miss H....* étant d'une » excellente constitution, étoit naturellement disposée à » un peu d'embonpoint; & comme elle étoit extrêmement » entichée de tout ce qui s'appelle *mode*, l'embonpoint » malheureusement n'étant pas aujourd'hui le *point* » préféré, après avoir essayé les ressources du régime & » de l'exercice, elle se détermina à ne prendre presque » que des liquides pour alimens, & vécut ainsi environ » quatre mois. Elle buvoit de l'eau rougie, ou de la petite » biere. La nature se trouvant ainsi privée des alimens » nécessaires à son soutien, elle tomba malade; » l'hydropisie se déclara avec toute la protubérance de ses » symptômes ordinaires. Il fallut appeller Messieurs de » la Faculté, qui firent espérer une guérison probable. » Mais la jeune *Miss* étoit si affectée de sa situation, & avoit » si peu de confiance dans les ressources de l'art médical, » qu'elle prit l'horrible résolution de mettre un terme à » son existence. Quelques jours avant le terrible événement, » elle parut être d'une sérénité parfaite, le sourire » de l'affabilité prit la place de ce regard mélancolique » qui avoit obscurci ses traits pendant les quatre » mois précédens, & elle conserva cet extérieur calme » & paisible jusqu'au dernier jour de son existence, c'est- » à-dire jusqu'au moment où sa femme-de-chambre, » entrant dans son appartement à l'heure accoutumée, » trouva son infortunée maîtresse froide, inanimée, » suspendue avec ses deux jarretieres à l'une des colonnes » de son lit ». *Courier de l'Europe, Mardi 13 Août 1782.*

usuriers qui achetent de toutes mains au plus bas prix les objets les plus précieux, qu'une passion brutale vient apporter à leur avidité. Combien de maisons dont la fortune est engloutie dans ces gouffres dévorans! Combien de crimes en tout genre, qui prennent leur origine dans ce désordre! Ces hommes cruels & sans entrailles ne sont dignes que d'une peine capitale.

Sur les Spectacles.

Il est bien dur de voir anéantir l'autorité des livres saints, de l'Eglise, des Peres, des Païens mêmes, pour défendre les spectacles. Il seroit bien plus prudent d'imposer silence aux passions, d'écouter la raison, & de réfléchir un peu sur les choses. Les *Grecs*, inventeurs de cet art diabolique, raisonnoient plus solidement que nos Philosophes. Les plus sages parmi eux portoient le même jugement que les grands hommes qui les combattent. Ils regardoient les Comédiens comme les plus vils de tous les hommes, & les corrupteurs de la terre. *Callipides*, fameux Acteur de la Grece, croyant qu'*Agésilaüs*, Roi de *Lacédémone*, lui feroit un accueil distingué, se présente à lui en habit de courtisan; surpris de ne recevoir du Roi que des regards dédaigneux: *Peut-être ne connoissez-vous pas votre serviteur?* *Agésilaüs* (Plutar. in Agesil.), lui dit, *n'êtes-vous pas le Comédien Callipides?* Il continue son chemin & laisse le Comédien à ses réflexions. *Solon* s'étant rendu à un spectacle par complaisance, pour tout applaudissement frappe la terre avec son bâton, en s'écriant avec indignation: si vous approuvez ces propos libres & indécens,

cet air évaporé ſur vos théatres; vos Comédiens donneront le ton, on commencera par les contrefaire, & on finira par les imiter; & bientôt la ſociété ne ſera plus qu'un amas de Comédiens. Puis ſe tournant vers *Theſpis*, premier Acteur : *un homme à talent comme vous*, lui dit-il, *ne devroit-il pas rougir de prononcer toutes ces bouffonneries devant tant de monde*? Avec quelle force *Démoſthene* ne déclamoit-il pas contre les Hiſtrions ! *quelle honte pour nous*, diſoit-il, *quand on dira de notre nation, qui veut paſſer pour ſage, que nous ſouffrons que des hommes aient pour toute occupation de ſe mettre ſur un charriot barbouillé de lie, autour d'un tonneau, imitant les ridicules des uns, & inſultant aux autres par leurs ſatyres !* Parmi les Romains, *Cicéron* (2 tuſc.) en portoit le même jugement : *examinez vos Comédiens*, diſoit-il, *ils énervent le courage, en nous repréſentant toujours les grands hommes ! ſoupirans après une beauté ; ils ne cherchent qu'à attendrir nos cœurs par les attraits de la moleſſe. O la belle école pour la réforme des mœurs !* Les Comédiens, dit *Tite-Live*, liv. 39, ayant été appellés dans les premieres ſociétés de *Rome*, perdirent les mœurs. *Plutarque* avoue que le théatre avoit fait tomber les *Grecs* dans la ſervitude. L'Empereur *Lucius-Verus* ſe corrompit avec les Comédiens, ſi bien, que *Marc-Aurele*, pour arrêter leurs déſordres, modéra leurs appointemens, & les remit à leur rang d'Hiſtrions. *Platon* chaſſa de ſa République les Comédiens, comme les corrupteurs de l'eſprit & du cœur. *Cicéron*, pour défendre *Roſcius*, eſt obligé de dire qu'il eſt le ſeul qui mérite de paroître ſur le théatre, parce qu'il eſt le ſeul qui par ſes talens & ſes mœurs, mérite d'être [illegible] nombre des hon-

nêtes gens. Quelqu'efforts que fissent les libertins de *Rome*, comme ils font parmi nous, pour accréditer les spectacles, en montant eux mêmes sur les treteaux, le sénat proscrivit les Comédiens, & déclara infames ceux qui auroient quelques liaisons avec eux. *Ces Comédiens de la Grece que nous venons de conquérir*, disoit Caton, *sont plus à craindre par la corruption qu'ils répandent dans Rome, que toutes les femmes des Carthaginois.* Il parloit en homme sensé, aussi ne fut-il pas écouté. Mais les événemens ne tarderent pas à démontrer qu'il avoit raison. Ils répandirent bientôt une corruption si générale, que *Juvénal* disoit (1) : Ces Grecs sont naturellement Comédiens, ils nous surpassent malgré cet avantage qu'ils ont sur nous; que *Rome* est à plaindre de renfermer dans son sein des hommes avec lesquels rien n'est en sûreté ! Ils n'ont aucun respect pour les femmes de leurs amis, ni pour leurs filles, ni pour un jeune époux, ni pour un jeune homme jusqu'alors vertueux. Les Romains ouvrirent les yeux à la vue des effets malheureux des spectacles. L'Empereur *Tibere* chassa tous les Comédiens. Le goût des spectacles reparut-il ? l'Empereur *Justinien* les chassa une seconde fois. Ils virent par la plus triste expérience, ce que dit *Séneque* : qu'il n'y a rien de plus contraire aux bonnes

(1) *Natio comœda est....*
Non sumus ergo pares....,
Præterea sanctum nihil est, & ab inguine tutum.
Non matrona laris, non filia virgo, neque ipse
Sponsus levis adhuc, non filius ante pudicus.
Sat. I.

mœurs que d'assister aux spectacles (1). Tel est le sentiment unanime de tous les sages de l'antiquité sur les spectacles. Examinons sans préjugé le mal qu'ils ont causé, & qu'ils peuvent causer dans les cœurs mêmes qui se vantent d'être les plus insensibles.

Supposons un jeune homme au sortir du college, qui entre dans un monde où les bons principes qu'il a reçus sont déjà mal accueillis; ne croit-il pas devoir se procurer une nouvelle éducation? ne s'imagine-t-il point, & ne lui dit-on pas, qu'en fréquentant les spectacles il se polira, il apprendra les belles manieres & les grands sentimens? Qu'on examine de près ce nouveau disciple du théatre, même avec les dispositions les plus éloignées du vice; ses vertus disparoissent bientôt, ses mœurs se corrompent, ses manieres décentes & naturelles se métamorphosent en affections ridicules, en complimens frivoles, en jargon théatral, qui annoncent un petit-maître, c'est-à-dire l'espece la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre. Combien de femmes qui entrent *Pénélope*, & qui en sortent *Hélene !*

« Communément jusqu'à l'age de dix ans, » dit *Riccoboni* (*Traité de la réformat. du théatr.*), » les enfans sont bien élevés ; depuis dix jusqu'à » quinze l'éducation foiblit, & les enfans commen» cent à être gâtés souvent par leurs peres & me» res; depuis quinze ans jusqu'à vingt, les jeunes » gens, maîtres de leurs actions, achevent eux» mêmes de se corrompre. Les parens sont pour

(1) Nihil damnosum bonis moribus quàm in aliquo spectaculo desidere. *Epist. ad Lucil.*

» l'ordinaire plus occupés de l'apparence de l'ex-
» térieur que du fonds & de l'essentiel de l'éduca-
» tion de leurs enfans. On ne s'attache qu'à leur
» apprendre la politesse, les belles manieres &
» l'usage du monde ; en sorte qu'à dix ans ils sont
» en état de paroître dans ce qu'on appelle les
» meilleures compagnies, où on a grand soin de
» les présenter. C'est là qu'ils entendent parler
» de toutes sortes de matieres, ou qui peuvent
» exciter leur curiosité, ou développer les ger-
» mes de leurs passions; & c'est là que dans un
» âge encore tendre, & si susceptible des impres-
» sions du vice, ils commencent à le connoître
» & à se familiariser avec lui. Ces principes de
» corruption reçoivent une nouvelle force des
» spectacles publics, où les peres & meres ont
» malheureusement l'imprudence de s'empresser
» de conduire leurs enfans de l'un & de l'autre
» sexe. Or quelles atteintes mortelles ne doi-
» vent pas donner à leur innocence le nombre
» infini de maximes empestées qui se débitent
» dans les *Tragédies*, dans les *Opéras*, & les
» expressions & les images licentieuses que pré-
» sentent les *Comédies !* Ils ne les effacent jamais
» de leur mémoire; .... ils y voient des Grands,
» des personnes élevées en dignité, des vieil-
» lards, &c. y applaudir; ils s'imaginent que tout
» ce qu'on leur expose est à retenir; ..... ils
» agissent en conséquence, lorsqu'ils jouissent
» de leur liberté, & les voilà corrompus dans le
» cœur & dans l'esprit pour le reste de leur
» vie; ..... ils perdent leur innocence sans en
» connoître le prix ; & néanmoins les parens qui
» ignorent eux-mêmes combien cette perte est
» affreuse & irréparable, sont ensuite au déses-

» poir, quand leurs enfans donnent dans des
» désordres si préjudiciables à leur fortune, &
» dont ils sont cause, & qui leur fera bien ver-
» ser de trop justes larmes ! Loin donc que ce
» jeune homme apprenne au spectacle à mettre
» dans ses vertus une certaine noblesse, dans ses
» mœurs une certaine régularité, dans ses manie-
» res une politesse aisée, les effets redoutables
» qui en résultent toujours, doivent accréditer
» dans l'esprit des honnêtes gens, le danger des
» spectacles ». *Tous ces grands divertissemens* (dit M. le Duc *de la Rochefoucauld*, qui avoit beaucoup fréquenté le Théatre) *sont dangereux*. On sort du spectacle le cœur si rempli des douceurs d'amour, & l'esprit si persuadé de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premieres impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mémes plaisirs & les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien représentés sur le théatre. Les meilleures Pieces laissent toujours de vives impressions de quelque vice. Rien n'est plus dangereux que toutes nos représentations théatrales, elles mettent du faux dans l'esprit, elles échauffent l'imagination, affoiblissent la pudeur, mettent le désordre dans le cœur; & pour peu qu'on ait de la disposition à la tendresse, on en hâte & on précipite le penchant; on augmente le charme, & l'illusion de l'amour est d'autant plus dangereux, qu'il est plus adouci & plus modeste. Le péril le plus à craindre, est celui qu'on ne craint pas. Comme on ne représente sur les théatres que des galanteries, des avantures romanesques & licentieuses, les femmes sont flattées des adorations qu'on y rend à ' ..r

fexe; elles s'habituent à être traitées en *Nymphes*; de là le dédain qu'elles ont de s'occuper du soin de leur ménage; elles abandonnent au peuple ces connoissances de détail réservées aux meres de famille, & elles préferent d'exercer tous les talens séducteurs qui ne conviennent point à une femme honnête. Les jours ne sont pas assez longs pour orner & embellir leurs cadavres, afin d'attirer le plus d'hommages & le plus d'encens. La gloire d'avoir une cour qui flatte leurs passions, est le seul objet qui fixe leur esprit; & les maris sont négligés, méprisés, & presque toujours déshonorés, ou deviennent eux-mêmes les adorateurs des héroïnes des coulisses, qu'une affaire de cœur n'effarouche point, & qui sont ordinairement femmes de tous les maris. Les écarts amoureux de tous nos jeunes gens, tous leurs sacrifices ruineux, ne sont ils pas des résultats de tout ce qu'ils ont vu sur le théatre, où le spectateur voit au grand jour ce qui ne s'opere que mystérieusement dans le monde?

J'ai encore pour garant de ce que j'avance le fameux *Riccoboni*. Cet Auteur, après être convenu que dès la premiere année qu'il monta sur le théatre, il ne cessa de l'envisager du mauvais côté, déclare qu'après une épreuve de cinquante années, il ne pouvoit s'empêcher d'avouer que rien ne feroit plus utile que la suppression entiere des spectacles. « Je crois, dit-il (1), que c'étoit » précisément à un homme tel que moi, qu'il » convenoit d'écrire sur cette matiere. Et cela » par la même raison que celui qui s'est trouvé » au milieu de la contagion, & qui a eu le

(1) Préface de son Traité de la réformation du Théatre.

» bonheur de s'en ſauver, eſt plus en état d'en » faire une deſcription exacte..... Je l'avoue » donc avec ſincérité ; je ſens dans toute ſon » étendue le grand bien que produiroit la ſup-» preſſion entiere du théatre, & je conviens ſans » peine de tout ce que tant de perſonnes gra-» ves & d'un génie ſupérieur ont écrit ſur cet » objet ». Le théatre, ſelon lui, étoit dans ſon commencement le triomphe du libertinage & de l'impiété, & il eſt depuis ſa correction l'école des mauvaiſes mœurs & de la corruption. Il déclame contre l'*Opéra*. Ce ſpectacle ſi dangereux, qu'il renferme tous les périls, une muſique molle, des danſes laſcives, des expreſſions paſſionnées; enfin tout ce que l'imagination frappée d'une illuſion la plus agréable, peut joindre à l'ivreſſe des ſens, lui paroiſſent des écueils où la modeſtie & la pudeur ſont forcées d'échouer (1). Nos coureurs de ſpectacles amolis par ces charmes apparens, ne ſont occupés qu'à y rencontrer leurs *dulcinées*, ou qu'à en choiſir une à qui ils puiſſent dire avec ſuccès : vous êtes la ſeule qui me plaiſez. Eſt-il facile de ſauver ſa vertu au milieu de ce tourbillon ? Auſſi que de jeunes ſujets en qui l'on avoit admiré les germes des talens les plus intéreſſans pour la patrie, ne ſont devenus que des citoyens inutiles & dangereux, immolés à l'oiſiveté & au libertinage ; que pour

(1) Le grand *Boſſuet* voulant un jour éprouver l'effet de ce jeu d'inſtrumens, qu'on appelle *le premier coup d'archet*, fit venir chez lui les meilleurs Muſiciens pour l'exécuter. Le premier eſſai l'ébranla tellement qu'il congédia ſur-le-champ ces ſuppôts d'*Apollon* : & par ce prélude il jugea des funeſtes impreſſions que cauſe le dangereux Théatre de l'*Opéra*.

avoir été respirer imprudemment aux théatres cet air de frivolité & de corruption qui pervertit le jugement, & fait perdre le goût de toute espece d'application, C'est l'aveu que faisoit le Prince de *Conty*, en écrivant contre les spectacles. Que se passe-t-il dans le cœur d'un jeune libertin quand il voit une amante soupirer après son amant, & se rendre enfin à ses desirs? dans le cœur d'une jeune fille, quand elle voit par les intrigues d'une *Soubrette*, & les aveux d'une beauté ce qu'elle pouvoit faire en secret, en gardant certains ménagemens? Combien de molles rêveries, de desirs abominables quelle satisferoit bientôt, si un reste de bienséance ne la retenoit! Quelle révolution dans le cœur d'une jeune veuve, d'une femme dégoûtée de son mari, quand on retrace à leur mémoire des plaisirs qu'elles voudroient encore goûter! sous les apparences d'une modestie simulée, ne sont-elles pas les martyres d'un cœur de *Messaline*? Ne sont-ce pas là les impressions que font les spectacles? On n'y parle que de plaisirs, on n'y inspire que l'amour des plaisirs, on n'y chante que les plaisirs; l'amour des plaisirs a causé la perte des *Grecs* & des *Romains*. Depuis long tems il épuise nos provinces, amolit la nation, & fait oublier les premiers devoirs de la société.

Malgré toutes les preuves qui démontrent évidemment le danger des spectacles, les partisans de la Comédie osent avancer, avec un ton d'assurance, que les Saints Peres ne l'ont jamais condamnée, & que le Chef de l'Eglise la tolere à *Rome*. A cette objection, je réponds qu'il y avoit à *Rome* des spectacles avant que la Souveraineté temporelle fût unie à la puissance spi-

rituelle : les *Papes*, pour maintenir la tra... dans l'ordre civil & politique, tolérerent ce qu'ils desiroient supprimer. Ce n'est point par négligence, ni relâchement, disoit le Pape *Gélase*, que mes prédécesseurs ont usé de tolérance, à l'égard de ce scandale que je desire abolir. Je sais qu'ils ont fait les plus sinceres tentatives pour le détruire, & que leurs bonnes intentions furent alors toujours traversées. *Innocent XI* défendit aux femmes de monter sur le Théatre. *Innocent XII* rejeta la Requête que les Comédiens de France lui firent présenter en 1696, pour être relevés de la rigueur des Canons ; il les renvoya à l'Archevêque de Paris. *Clément XI* en fit de même en 1701, sur la nouvelle Requête qu'ils oserent lui adresser à l'occasion d'un Jubilé auquel ils prétendoient participer, sans renoncer à leur infame profession. (1) *Benoit XIV* donna une déclaration le premier Janvier 1748, par laquelle il protesta le regret qu'il avoit de ne pouvoir abolir tous les spectacles. Il en diminua, autant qu'il put, le nombre à *Rome* ; il combattit les

---

(1) Madame *Anne-Henriette de France* disoit un jour à une personne qu'elle honoroit de sa confiance, qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit goûter quelque plaisir aux représentations du Théatre, que pour elle c'étoit un vrai supplice : la personne à qui elle parloit ainsi, marqua de l'étonnement, & prit la liberté de lui en demander la raison ; *je vous avoue* (lui répondit cette excellente Princesse) *que quelque gaie que je sois en allant à la Comédie, si-tôt que je vois les premiers acteurs paroitre sur la scene, je tombe dans la plus profonde tristesse : voilà, me dis-je à moi-même, des hommes qui se damnent de propos délibéré pour me divertir ; cette réflexion m'occupe & m'absorbe toute entiere pendant le spectacle, quel plaisir pourrai-je gouter?* Maximes pour se conduire sagement dans le monde.

partisans dans plusieurs de ses Ouvrages ; il engagea le célebre Pere *Concina*, Dominicain, à composer un Traité latin contre les spectacles, qui fut imprimé à *Rome* en 1752. C'est avec le même zele que *Clément XIII* renouvella la défense faite aux Ecclésiastiques d'assister aux représentations scandaleuses des Théatres. Parmi les Ecrivains ecclésiastiques, on n'en peut citer aucun qui se soit exprimé d'une maniere équivoque sur ce sujet; pas un seul qui n'ait condamné les spectacles. *Saint Chrysostôme* appelle les spectacles l'école du démon ; *Saint Augustin* celle des passions ; & *Saint Cyprien*, comme un lieu d'apostasie. *Tertulien* a fait un Traité contre tous les Spectacles. Dans presque tous les Conciles l'*Eglise* a dit anathême aux spectacles, comme à des lieux infames ; elle a excommunié les Comédiens. Avec quelle force *Saint Charles Borromée* n'exhorte-t-il pas les Princes & les Magistrats à chasser les *Comédiens*, les *Baladins*, les *Joueurs de farces*, & autres pestes publiques, comme gens perdus & corrupteurs des bonnes mœurs, & punir ceux qui les logent dans les hôtelleries ! Tous les Rois Chrétiens, à l'exemple de *Charlemagne*, n'ont-ils pas abandonné les *Comédiens* au mépris du Public & aux anathêmes de la Religion ? *Saint Thomas*, à qui les partisans du Théatre font regarder, comme un acte de vertu, d'assister à la Comédie, parle simplement des plaisirs que les *Histrions* donnent au Public, tels que sont parmi nous les *Joüeurs de Gobelet*, de *Pantomimes*, les *Sauteurs*. Ce savant Docteur suppose comme certain, ce qu'il a déjà prouvé dans la Question 87, art. 2, que ce sont des gens méprisables par leur état, la bassesse de leurs sentimens, & souvent par la

corruption de leurs mœurs, qu'on peut regarder avec autant de mépris que les *filles prostituées*; & que ce qu'ils ont gagné par leurs farces est un bien mal acquis. *Saint Thomas* n'a donc jamais approuvé les *Comédies* de son tems, puisqu'il n'y en avoit point, il n'en a pas même parlé. Il faut qu'une cause soit bien désespérée, quand on cite à faux pour la défendre. *Que des ignorans*, disoit le grand *Bossuet*, *viennent maintenant nous opposer Saint Thomas, & faire d'un si grand Docteur, un souteneur de la Comédie!* Quelle mauvaise foi d'attribuer à des hommes dont la sainteté est si bien établie, des opinions qui n'ont jamais pu être soutenues que par ceux qui appellent bon ce qui est mauvais, & mauvais ce qui est bon! En supposant même qu'il eût échappé, dans des siecles d'ignorance, quelque chose à reprocher à des Auteurs respectables, leur autorité ne feroit pas plus loi que l'exemple des Ecclésiastiques qu'on dit rencontrer tous les jours aux spectacles, ne doit en imposer : c'est peut-être le plus grand scandale qui puisse arriver dans un Pays Catholique. Il ne faut pas s'appuyer par l'exemple de ces Ecclésiastiques, dont la conduite est si équivoque, leur foiblesse n'est pas une autorité. *Canone regitur Ecclesia, non exemplo.* C'est la réponse que fit à ce sujet M. de *Clermont-Tonnere*, Evêque de Noyon, à Louis XIV.

Les sophismes, dit *Gresset*, les noms sacrés (1)

(1) « Je crois devoir rapporter ici quelques motifs qu
» ont porté cet Académicien à décrier les Théatres? Je
» vous avouerai, dit-il, que depuis quelques années
» j'avois beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir tra-

& vénérables dont on abuse pour justifier les spectacles, les textes prétendus favorables, les

---

» vaillé pour le Théatre, étant convaincu, comme je l'ai
» toujours été, des vérités lumineuses de notre Religion,
» la seule divine, la seule incontestable. Il s'élevoit
» souvent des nuages dans mon ame, sur un art si peu
» conforme à l'esprit du Christianisme : & je me faisois
» sans le vouloir, des reproches infructueux que j'évitois
» de démêler & d'approfondir. Toujours combattu &
» toujours foible, je différois de me juger, par la crainte
» de me rendre, & par le desir de me faire grace. Quelle
» force pouvoient avoir des réflexions involontaires
» contre l'empire de l'imagination & l'enivrement de la
» fausse gloire ? encouragé par l'indulgence, dont le
» Public a honoré *Sidney* & le *Méchant*, ébloui par les
» sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis,
» dupe d'autrui & de moi-même, rappellé en même
» tems par cette voix intérieure, toujours sévere &
» toujours juste, je souffrois & je n'en travaillois pas
» moins dans le même genre. Il n'est guere de situation
» plus pénible, quand on pense, que d'avoir la conduite en
» contradiction avec les principes, & de se trouver faux
» à soi-même & mal avec soi. Je cherchois à étouffer
» cette voix des remords à laquelle on n'impose point
» silence, ou je croyois y répondre par de mauvaises
» autorités qu'elle me donnoit pour bornes. . . . . J'aurois
» dû reconnoître dès-lors, comme je le reconnois & le
» vois aujourd'hui sans nuage & sans enthousiasme, qu'on
» ne parviendra jamais à justifier la composition des
» Ouvrages *dramatiques* & la fréquentation des specta-
» cles..... Tout fidele quel qu'il soit, quand ses égaremens
» ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu
» & laisser un monument de son repentir. . . . Et quand
» on a quelques écrits à se reprocher, il faut s'accuser sans
» réserve, dès que ce remords les condamne; il seroit
» trop incertain de compter que ces écrits soient brûlés au
» flambeau qui doit éclairer notre agonie. . . . Je rétracte
» donc solemnellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton
» peu réfléchi dans mes bagatelles rimées. . . . L'unique
» regret qui me reste, c'est de ne pouvoir point assez

anecdotes fabriquées, tout cela n'eſt que du bruit, & un bruit bien foible pour ceux qui ne refuſent point d'écouter les réclamations de la Religion, & qui reconnoiſſent que lorſqu'on eſt réduit à diſputer avec la conſcience, on a toujours tort. Tous les ſuffrages de l'opinion, de la bienſéance & de la vertu purement humaine, fuſſent-ils réunis en faveur de nos Théatres publics, on aura tou-

---

» effacer le ſcandale que j'ai pu donner à la Religion par » ce genre d'ouvrage, & de n'être point à portée de » réparer le mal que j'ai pu cauſer ſans le vouloir....... » les gens de bon air, les demi-raiſonneurs, les pitoyables » incrédules, peuvent à leur aiſe ſe moquer de ma dé- » marche : je ſerai trop dédommagé de leur petite cenſure » & de leurs froides plaiſanteries, ſi les gens ſenſés & » vertueux, ſi les ames honnêtes & pieuſes voient mon » humble déſaveu avec cette ſatisfaction pure que fait » naître la vérité lorſqu'elle ſe montre ». *Lettre de M. Greſſet, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, à M. ***, ſur la Comédie.* La plupart de nos Poëtes ſe ſont repentis d'avoir travaillé pour le Théatre. On ſait que *Quinault* & *Lamothe* ont baigné de leurs larmes les lauriers qu'ils devoient plus au génie qu'au travail. *Pierre Corneille*, dans ſes dernieres années, traduiſit en vers l'Imitation de *Jeſus-Chriſt*; mais cette bonne œuvre ne le délivra pas des reproches continuels qu'il ſe faiſoit d'avoir travaillé pour le Théatre. Sa conſcience lui reprochoit toujours le mauvais uſage qu'il avoit fait de ſes talens. *Racine* frémiſſoit d'horreur au ſouvenir de tant d'années qu'il devoit employer pour Dieu; il déteſtoit dans l'amertume de ſon cœur les applaudiſſemens profanes qu'il ne s'étoit attirés qu'en offençant Dieu; il en auroit fait une pénitence publique s'il lui eut été permis. Sa modeſtie & ſon affection pour la Maiſon de *Port-Royal* lui firent deſirer d'être inhumé dans ce Cimetiere, plutôt avec les marques d'une humble piété qu'avec pompe. On y lit à la fin de ſon épitaphe : *Paſſans, joignez vos prieres aux larmes de ſa pénitence. Diſc. du P. Porée, ſur le Théatre.*

jours à leur oppoſer la loi de Dieu qui les défend. On ne pourra jamais acquérir de preſcription contre cette loi. Les partiſans des ſpectacles manqueront toujours de la poſſeſſion de bonne foi ; le Chriſtianiſme foudroiera toujours contre un amuſement dont l'effet eſt de nuire aux mœurs, en donnant des idées de crimes, oppoſées à celles que donnent la raiſon & la Religion. Il eſt, par exemple, défendu ſur le Théatre d'enſanglanter la ſcene, même en le faiſant ſuivant les regles de la juſtice & de l'honneur, & il eſt permis néanmoins de s'ôter la vie à ſoi-même, ce qui, hors du Théatre, feroit horreur. La raiſon nous dit que c'eſt une vraie foibleſſe de ne pouvoir ſurvivre à ſon malheur, & qu'il eſt bien plus noble de braver la fortune & de ne jamais s'abandonner lorſqu'elle nous abandonne. D'ailleurs notre Religion nous préſente cette action de déſeſpoir comme le plus grand & le plus funeſte des crimes. Il eſt donc réſervé au Théatre de contredire la morale de la raiſon & de la Religion ? Parmi les Spectateurs ne peut-il pas ſe trouver un de ces malheureux réduit au déſeſpoir ? L'exemple de tant de prétendus héros qu'il a vus repréſentés ſur le Théatre, & s'élancer au-delà des barrieres de la vie, ne ſe retrace-t-elle pas dans ſon imagination, & ne le portera-t-elle pas à cette fatale extrêmité ? Par quel renverſement de bon-ſens peut-on regarder comme glorieuſe ſur le Théatre, une action à laquelle toutes les loix ont attaché des peines infamantes ? Les victoires du vice ſont aſſurées ſur les Théatres : ſes attraits y ſont toujours efficaces, parce que le cœur de l'homme, combuſtible par ſa nature, eſt toujours diſpoſé à s'enflammer à la moindre

étincelle des passions, dont il possede tous les germes. Attacher son cœur sur la scene, c'est annoncer qu'il est mal à son aise. On croit s'assembler au spectacle, & chacun s'isole; chacun oublie ses parens, ses amis, ses voisins, pour s'intéresser à des fables, pleurer sur des malheurs, des morts, & rire aux dépens des vivans. *N'ont-ils donc ni femmes, ni enfans, ni amis, ni pauvres*, répondit un barbare, à qui l'on vantoit les jeux publics de *Rome*?

Mais que dire des spectacles, en les regardant comme une école intéressée à flatter une jeunesse débauchée & des femmes prostituées? L'indépendance, le libertinage, le vol, la fourberie, le mensonge, l'inhumanité, tout y est applaudi. Peres & meres, quelle instruction pour vos enfans, où les hommes faits ont bien de la peine à se défendre de la séduction du vice! Quel jugement porteront-ils d'une Tragédie, où le criminel est représenté sous un aspect favorable, où un *Catilina*, bouleversant sa patrie, est triomphant au milieu de ses forfaits; tandis que le paisible *Cicéron*, sauveur de la République, est montré comme un vil Rhéteur & un lâche? N'est-ce pas encourager les *Catilina*, & donner aux méchans le prix de l'estime qui n'est dû qu'à la vertu? *Atrée* & *Mahomet* n'ont pas même la foible ressource du dénouement. Le monstre qui sert de héros, acheve ses forfaits, en jouit paisiblement: on ne rougit pas de lui faire dire, *& je jouis en paix du prix de mes forfaits*. Comment des Chrétiens peuvent-ils entendre de pareilles horreurs? Quoi! on me représente, comme un héros, le plus grand scélérat? L'art du Théatre ne consiste plus aujourd'hui qu'à donner une

nouvelle énergie & un nouveau coloris à la passion de l'amour. On n'y voit plus réussir que des *Romans*, sous le nom de Pieces dramatiques. Comme l'amour est le regne des femmes, l'effet naturel de ces Pieces est d'étendre leur empire, & donner des femmes pour les précepteurs du genre humain. Aussi depuis que les jeunes gens vont à leur école, ils perdent bientôt, comme leurs maîtresses, la probité & l'honneur. Enfin un libertin, une coquette, une prostituée, voilà les personnages qui triomphent sur les Théatres. Par-tout on n'y voit que des héros qui soupirent pour une jeune beauté, comme *Rodrigue* pour sa *Chimène*, *Titus* pour sa *Bérénice*; qu'impudicité, que fornication, qu'adultere, qu'inceste, &c.

Comment penser, sans indignation, à cet esprit de fourberie & de mensonge, de dissimulation & d'intrigue; à cet esprit de rivalité & de jalousie, d'animosité & de vengeance, de fureur & de cruauté, qu'on applaudit sur le Théatre? Un *Oreste* qui égorge sa mere, *Rodrigue* dans le *Cid* qui plonge le poignard dans le sein du pere de sa maîtresse; *Agamemnon* qui immole sa fille à ses Dieux. L'un tue son pere, épouse sa mere, & se trouve frere de ses enfans. Un autre force son fils d'égorger son pere: un autre fait boire le sang de son fils. On frissonne à la seule pensée des horreurs représentées sur nos Théatres. Quel cri contre les Spectateurs! ce cri armé de tous les traits de l'éloquence, n'est-il pas le cri de la patrie, qui venge l'honneur & les bonnes mœurs sacrifiées aux licences de telles scenes, qui accoutument les yeux du Peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même con-

noître, & à des forfaits qu'il devroit regarder comme impossibles?

O familles infortunées! qui redemandez à la mort ce fils qui a péri dans les fureurs d'un duel, voilà l'école où il a puisé les sentimens qui l'ont conduit au tombeau! De là ces effets déplorables des *Tragédies* & des *Comédies* qui devroient suffire pour en inspirer de l'horreur, si on étoit assez sincere pour convenir qu'ils sont la véritable cause des désordres de notre siecle. L'esprit, le cœur, la conduite, les discours, tout annonce à quel degré de corruption les spectacles conduisent naturellement.

La ville de *Geneve*, instruite de ces principes, n'a jamais voulu souffrir de spectacle. Le Dictionnaire *Encyclopédique* a blâmé la sévérité des *Genevois*, & leur a conseillé d'appeller des troupes de Comédiens, pour être dans leur ville les prédicateurs, les modeles de sainteté. *J.-J. Rousseau*, quoiqu'amateur & compositeur, a pris la défense de sa patrie contre les Encyclopédistes; & quoiqu'il fût de leur nombre, il a fait contre les spectacles un ouvrage digne de la plume la plus éloquente. Un Ecrivain pour lui répondre a rempli plusieurs Mercures de l'éloge, des graces, des talens, & sur-tout de l'héroïque chasteté des actrices. En a-t-il convaincu les gens de bien? En a t-il persuadé les coureurs de spectacles? le croit-il lui-même? *Scarron* répond pour lui, *oh, non!*

Quelle idée peut-on se former des spectacles, si l'on en juge par les personnes qui les fréquentent? ne sont-ce pas des intriguans désœuvrés, dont l'imagination dépravée par l'oisiveté, la fainéantise & l'amour du plaisir, n'engendre que

des monstres, & n'inspire que des forfaits? Ne sont-ce pas des hommes qu'il faut empêcher de mal faire? D'où l'on ose conclure que deux heures par jour, données à l'activité du vice, sauvent une partie des crimes qui se commettroient; & tout ce que les spectacles causent d'entretiens dans les cafés & autres refuges de fainéans & de libertins est encore autant de gagné pour les peres de famille, soit sur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, soit sur leurs bourses & celle de leurs enfans. Or sied-il bien à des personnes honnêtes, d'aller se confondre avec des êtres qu'on amuse, de peur qu'ils ne deviennent aussi malfaicteurs dans leurs actions, qu'ils le sont dans leurs plaisirs? est-il possible que dans une République Chrétienne on n'arrête le crime que par un autre crime?

La magie des spectacles, dit M. *Nougaret*, la vue des actrices, les femmes qui remplissent les loges, tout porte assez à l'amour, sans qu'il soit nécessaire de composer des drames dont l'intrigue agréable & galante, le style léger & délicat nous invitent à nous livrer à cette passion. Je fais une remarque: je suis un des premiers Poëtes qui en parlant des drames, ait averti d'en bannir la licence. Il faudroit que les Auteurs, sur-tout ceux qui travaillent pour le Théatre, n'eussent rien à voiler. La comédie & la tragedie mettent toujours l'amour en jeu: mais le spectacle moderne, c'est à-dire le Théatre Italien (1), met dans ses

(1) Ce Théatre si enclin aux bouffonneries les plus indécentes, Louis XIV le proscrivit. Les protecteurs de la *Comédie Italienne* firent des démarches inutiles auprès du Roi pour la révocation de son Arrêt trop justement porté contr'elle.

Opèra-bouffons, dans ses *Comédies* en *ariettes*, l'indécence en action. Tout dans les drames de ce Théatre conspire à faire rougir la pudeur : le sujet est contre la décence. L'intrigue & l'action forment des images révoltantes : les détails respirent la passion même ; en un mot, tout peint & célebre la volupté. On la fait pénétrer & par les yeux & par les oreilles, jusques dans le fond de l'ame. L'harmonie d'une musique voluptueuse acheve de porter l'ivresse dans les sens des Spectateurs. Je doute que les *Sibarites* aient eu des spectacles plus dignes de leur mollesse, & des passions auxquelles ils s'abandonnoient.... On met dans les scenes ces petits airs qui, dit *Voltaire*, interrompent l'action, & font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante aux dépens de l'intérêt & du bon-sens. On y multiplie ces ariettes qui, comme dit *J.-J. Rousseau*, ne font qu'un misérable jargon criminel, qu'on est bien heureux de ne pas entendre, une collection faite au hasard, d'un très-petit nombre de mots sonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés en toutes les manieres, excepté de celles qui pourroient lui donner du feu. C'est sur ces impertinens *amphigouris* que nos Musiciens épuisent leur goût & leur savoir, & nos Acteurs leurs gestes & leurs poulmons. C'est sur ces morceaux extravagants que nos femmes se pâment d'admiration : voilà quel est ce Théatre qu'on fréquente chaque jour, qu'on applaudit, qu'on éleve jusqu'aux nues... puisqu'on tolere de telles licences, que ne devons-nous pas attendre à voir représenter ? Quels funestes effets de débauche & de dépravation ne doivent point produire des spectacles dans lesquels tout conspire à nourrir, ou à faite éclorre des

passions amoureuses, qui sont toujours une source intarissable de peines? Que n'ont pas à craindre les gouvernemens, qui non seulement tolerent, mais encore donnent ouvertement leur protection à des amusemens qui sont ordinairement pour la jeunesse les écoles du vice, des lieux privilégiés destinés à irriter les passions, des écueils où l'innocence attaquée par les yeux & les oreilles, séduite par les maximes d'une morale lubrique, réchauffée par la musique & des danses lascives, s'expose à des naufrages continuels? On nous dit chaque jour que le théatre épuré par le goût & la décence, est devenu pour les modernes, une école de mœurs. Ne suffit-il pas d'ouvrir les yeux pour se détromper de cette idée? L'objet de la plupart des drames même les plus estimés, n'est-il pas de nous peindre sans cesse des intrigues amoureuses, des vices que l'on s'efforce de rendre aimables, des désordres faits pour séduire la jeunesse inconsidérée, des fourberies capables de suggérer les moyens de mal faire? Le ridicule destiné à corriger les hommes de leurs extravagances, n'est-il pas souvent jeté sur la droiture, l'innocence, la raison, la vertu même pour lesquelles tout devroit inspirer le plus grand respect? Enfin peut-on prétendre de bonne foi que ce seroit pour prendre des leçons de sagesse, que tant de désœuvrés vont journellement courir aux spectacles, où peu attentifs à la Piece, nous les voyons perpétuellement voltiger autour d'une troupe de *Syrenes*, qui vivent du trafic de leurs charmes, & qui mettent tout en usage pour entraîner dans leurs pieges ceux dont elles ont irrité les desirs? Après avoir vu la tendresse conjugale tournée au ridicule, une

Sur le Duel.

La fureur des duels que la sageſſe de nos Rois a tant de fois proſcrits, a pour origine la barbarie des anciens peuples de la *Scandinavie*. Ce crime s'introduiſit avec les *Viſigoths* dans l'*Italie*, & enſuite dans tous les Etats de l'*Europe*. La France s'y étoit livrée avec un tel excès, que *Henri III*, *Henri IV* & *Louis XIII* ne purent parvenir à le détruire avec toute la ſévérité de leurs Edits. Mais *Louis XIV* y porta le dernier coup par ſes Edits de 1643, 1651 & 1679, & par l'établiſſement d'un Tribunal pour juger les querelles de la Nobleſſe. Le projet en avoit été donné par le Comte *de la Noue*, dont *Henri IV* diſoit que *c'étoit un grand homme de guerre, & plus encore un grand homme de bien* (1).

« La cauſe de la fureur des duels, (dit ce héros, loué par un Roi connoiſſeur en courage) » gît en » nos erreurs & folies, & en un faux honneur. » Si la nobleſſe continue de marcher ainſi égarée » tant en paroles qu'en faits, elle ira toujours » profanant la vertu & les armes, en ſe conſu- » mant : il feroit bon que le Roi, les Princes » & les Seigneurs blâmaſſent en public ceux qui » auront ainſi enſanglanté leurs armes, & mon- » traſſent qu'ils les abhorrent comme gens qui » n'ont d'autres plaiſirs que de s'exhalter par » la mort d'autrui. Il feroit beſoin que Sa Majeſté » fît aſſembler les Maréchaux de France & les » plus vieux Capitaines, pour faire de bonnes » Ordonnances ſur ce fait. Il faudroit auſſi être

(1) Vie du Comte *de la Noue*, dit *Bras-de-Fer*.

» ſoigneux qu'elles fuſſent bien obſervées à la » Cour, à Paris, & aux lieux où il y a corps » de gens de guerre. Il n'y a pas de doute que » les bons exemples & les punitions montreroient » comme on doit ſe gouverner au vrai point de » l'honneur. C'eſt aux guerres qu'on doit mon- » trer ſa valeur, & haſarder libéralement ſa vie. » Les gens d'honneur doivent ſervir généreuſe- » ment leur patrie, & ceux qui expoſent leur vie » tous les jours pour elle, ne doivent pas à ſon ſer- » vice être chiches des biens de la fortune. Pour » moi, tandis que j'aurai une goutte de ſang, & un » arpent de terre, je l'occuperai pour l'Etat auquel » Dieu m'a fait naître. Garde ſon argent qui- » conque l'eſtimera plus que ſon honneur, comme » le font ceux qui ſemblent n'être nés que pour » l'oppreſſion du peuple, & pour s'enrichir aux » dépens de l'Etat. Mais quant à ceux qui vont » précipitant leur valeur dans les querelles per- » ſonnelles, ils font croire qu'ils ne l'eſtiment » pas de grand prix ». Tels étoient les ſenti- mens de ce brave Officier, que ſon courage, dit M. *de Thou*, ſon habilité conſommée dans la guerre, & ſa prudence faiſoient aller de pair avec les grands Capitaines de ſon ſiecle, mais qui l'emportoit ſur la plupart d'entr'eux par l'in- nocence de ſes mœurs, par ſa modération, ſa droiture & ſon équité. Il ſavoit qu'il devoit à Dieu fidélité & ſervice, & qu'en acceptant le duel on combattoit de front le commandement de *Jeſus-Chriſt*. « Quelle fureur, dit un Auteur » célebre, & quel déſeſpoir que celui d'un duel- » liſte, qui va de ſang-froid ſe livrer à ſon juge, » chercher ſon bourreau, & ſe jeter dans la » priſon éternelle, en ſe faiſant tuer, ou par

» l'engagement d'un faux honneur, ou par une
» sotte vanité, ou en suivant le torrent d'une
» coutume détestable, ou comme dans le mo-
» ment actuel d'une haine mortelle & le cœur
» tout occupé & tout enflammé du desir & du
» dernier effet de la vengeance! Le Comte de *Sales* attaqué par un faux brave, dont il avoit repris les blasphêmes, lui répondit qu'après avoir osé défendre la cause de Dieu, il ne devoit pas la trahir, pour les maximes d'un honneur mal-entendu, qui fait descendre le guerrier souvent le plus sage & le plus modéré dans l'arêne, & vil gladiateur, il vient démentir la réputation de son intrépidité en avouant qu'il n'a pas la fermeté de s'élever au-dessus des discours d'un vain peuple. Il abandonne à l'impétuosité d'une fougueuse jeunesse & au sort des duels une vie échappée à tant de hasards. Il expose à la flétrissure des loix, sa gloire achetée par des flots de sang : sage éclairé, il s'irrite contre la tyrannie des maximes extravagantes & barbares qui ont confondu la valeur héroïque, avec une bravoure féroce & sauvage inconnue au tems des *Alexandres* & des *Césars*, ces maîtres de la guerre si vantés. Chrétien, il voit l'enfer s'ouvrir sous ses pas, il palît, il gémit de l'affreux sacrifice qu'on lui demande : mais le monde insensé y attache un honneur insensé; confus, désespéré, il apporte au fer ennemi un cœur déjà percé de mille coups, couvrant d'une intrépidité affectée le trouble & l'agitation de sa conscience : il court périr, se damner malgré lui, & acheter par un désespoir éternel, l'estime meurtriere d'un monde qui ne sera plus rien pour lui!

L'honneur qu'on ne peut nous ravir malgré

nous, eſt indépendant de l'opinion, le plus grand ennemi de l'honneur : c'eſt l'opinion dont il eſt aiſé de faire ſentir le ridicule. Quel rapport en effet y a-t-il entre le fond de mon cœur & l'idée que les hommes s'en forment? Leur opinion agit-elle ſur mes diſpoſitions? Touche-t-elle à mes ſentimens, m'ôtera-t-elle les vertus que j'ai, ou me donnera-t-elle les vices que je n'ai pas? Et parce que les hommes me croient ce que je ne ſuis pas, ceſſerai-je d'être ce que je ſuis? C'eſt cependant cette frivole opinion qui triomphe dans le *duelliſte* : de là cette prétendue délicateſſe ſur ce fantôme d'honneur qui n'exiſte que dans l'idée d'autrui, de là, pour ſe conſerver, ce faux honneur, ou pour le réparer, l'uſage inſenſé du duel; de là cet eſprit duelliſte qui entretient l'indocilité dans le ſubalterne, toujours prêt à s'offenſer de l'ordre qu'on lui donne, & quand cet ordre ne lui plait pas, à en demander raiſon contre le véritable honneur. Il eſt bien plus commode à un brutal, à un étourdi & à un libertin d'acheter le titre d'homme d'honneur, au prix de trois ou quatre duels, que de tenir une conduite d'honnête homme, & de gêner ſes paſſions déréglées. De là il arrive, dit l'illuſtre *Philippe de Mornay*, que par la témérité ſi familiere à notre nation, les meilleurs de notre nobleſſe ſe trouvent cueillis tout verds, & ſe perdent avant que de connoître le devoir qui les appelle, c'eſt-à-dire avant que de ſavoir éviter le péril ſans reproche, ou le défier avec louange. M. *de Mornay* vouloit qu'on imitât les *Grecs* & les *Romains*, chez qui dans les beaux ſiecles de leur empire, le courage ne conſiſtoit pas ſeulement à braver les périls pour la gloire &

la défenſe de la patrie, mais encore à oſer être vertueux & à en ſoutenir conſtamment le caractere contre le torrent du plus grand nombre. On ſait que les héros dont les talens ſe trouvent relevés par le coloris de la vertu, ſont placés au temple de mémoire dans un degré ſupérieur.

Il y a plus, loin de regarder le duel comme une affaire d'honneur, il eſt aiſé de prouver au duelliſte qu'il eſt un aſſaſſin, 1°. à cauſe de l'injuſtice qu'il commet, injuſtice criante, injuſtice ſouvent irréparable, injuſtice d'un genre à ne mériter aucune grace, à mériter au contraire les plus ſeveres châtimens. Puni de mort, le duelliſte homicide n'eſt point encore aſſez puni. La ſociété eſt vengée, mais le mal n'eſt pas réparé. La perte qu'elle fait dans un grand homme, dans un pere de famille eſt ſans remede; 2°. à cauſe de la férocité avec laquelle il commet cette injuſtice : férocité qui conſiſte en ce que la paſſion a tellement endurci ſon cœur, tellement aveuglé ſon ame qu'il n'a pas reconnu ſon ſemblable dans celui qu'il a percé, qu'il a immolé une victime ſouvent innocente, qu'il l'a traitée auſſi cruellement qu'une bête féroce auroit pu faire, qu'il a été comme inſenſible à la pitié, ſourd à la voix de la nature, pour n'écouter & ne ſuivre que la haine, la fureur & la rage : excès honteux & humiliant qui l'a avili & dégradé aux yeux du ciel & de la terre, & par lequel il s'eſt mis au rang des êtres irraiſonnables & des animaux les plus cruels.

Le moyen le plus ſûr, & peut-être l'unique pour détruire ce préjugé ſi horrible & ſi criminel, ſeroit de n'en parler qu'avec mépris, & en faire ſentir à la jeuneſſe toute l'extravagance. Si on ſuivoit cette maxime, & que les peres fiſſent

tous leurs efforts pour l'inculquer dans l'esprit de leurs enfans : on pourroit assurer qu'avant la troisieme génération, la folie des duels seroit détruite. Mais tant qu'on exaltera ceux qui se sont signalés dans ces combats meurtriers; tant qu'on éloignera de la société, par des airs de mépris très-injustes, ceux qui auront été assez sages pour refuser de violer la loi de Dieu & du Prince, la voix de la raison, de la conscience & de l'intérêt, sera peu écoutée, & le duel subsistera.

Pour opposer à ce mal des remedes efficaces, il faut donc élever la jeunesse dans les principes du véritable honneur. L'Ecole Militaire est une heureuse occasion pour déraciner cet abus. Il est aisé d'y élever les enfans qu'on y admet, dans un esprit tout différent, les instruire à éviter le défi, à le rejeter honnêtement. Les vieux Militaires peuvent beaucoup contribuer, par des maximes sensées, à détruire ce faux point d'honneur. Enfin la Religion, les bons livres, le respect pour les loix du Prince, & bien d'autres motifs peuvent couronner cette œuvre.

Sur le Suicide.

Quand la philosophie moderne, qui a préconisé cette horreur, ne produiroit dans la société que ce mauvais effet, ne suffiroit-il pas pour armer contr'elle tout le zele & toute l'autorité des loix? & quand la Religion ne feroit d'autre bien que d'arrêter cette horrible manie, n'en seroit-ce pas assez pour engager tous les citoyens qui s'intéressent au sort de l'humanité, à la défendre contre cette horde de nouveaux barbares qui vou-

droient effacer les plus vives impressions de la nature & du sang?

Ce n'est pas la Religion seule qui charge de ses malédictions & frappe de ses anathêmes ces hommes qui s'élancent en furieux au-delà des barrieres de la vie. Le tribunal de la raison les juge aussi rigidement que celui de la foi, en démontrant que tremper sa main dans son propre sang, ce n'est point mourir en Philosophe, mais en barbare & en insensé. Quelle philosophie plus affreuse! quelle sagesse plus cruelle & plus originale, que celle qui va chercher dans le néant le moyen d'être sage! l'humanité & la constance n'enfantent donc plus que la brutalité & la cruauté? Qu'on parcoure les annales de l'univers, on ne trouvera aucune nation qui n'ait eu en horreur le *suicide*. « L'homme dit *Séneque*, (*Pensées de Séneq.*) ne fait point paroître la force de son ame » dans la haine de la vie, mais bien les combats » contre le malheur & la résolution de ne jamais » céder à ses efforts ». Les peuples les plus agrestes & les plus barbares sont ceux qui ont témoigné le plus d'éloignement pour ce crime. Les loix d'*Athènes* punissoient le destructeur de soi-même, en ordonnant que la main du cadavre fût brûlée séparément du reste. A *Thebes* (1) le corps d'un suicide étoit jeté au feu avec infamie. *Hégésilas* haranguoit dans ses écoles avec tant de chaleur sur les miseres inévitables de la vie, que plusieurs de ses Disciples prenoient le parti du suicide. *Ptolomée*, craignant que cet attentat ne fît des progrès dans son Royaume, défendit au Philosophe furieux d'enseigner davantage. Toutes les loix civiles de

(1) Valere-Maxime, liv. 8.

l'*Europe* réprouvent & flétrissent le suicide comme fruit d'un lâche désespoir, & jusqu'à l'époque de notre siecle, on n'avoit vu qu'un très-petit nombre de furieux faire l'apologie du suicide. Il étoit réservé à ces nouveaux docteurs en impiété de porter le dernier coup à l'humanité, & de mettre le comble à ses maux. Génies malfaisans & cruels, quel vent a soufflé sur vous, pour causer des vertiges aussi odieux & aussi désolants! quel plaisir barbare trouvez-vous à publier une doctrine en horreur chez toutes les nations? Quel motif peut vous porter à cette démonomanie? Avez-vous donc résolu de bouleverser la terre? Une gloire si avilissante mérite-t-elle d'être achetée au prix du sang de vos freres? Est-ce là le fruit de cette devise philosophique & d'humanité dont vous vous parez avec tant d'impudence? Quoi qu'il en soit, nous dirons toujours que le prétendu courage qui accompagne cet attentat, n'est qu'une impétuosité aveugle & brutale, qui suppose dans celui qui s'y abandonne une foiblesse réelle & une véritable lâcheté, une impiété monstrueuse, bizarre & effrayante. On ne voit plus qu'un être inhumain capable de haïr, jusqu'à se haïr lui-même; un cœur dépravé qui n'aime rien dans la nature, une ame dure & insensible à toutes les vertus, entraînée à la plus excessive fureur, contre qui toute la nature est armée & qui résiste à toute la nature, qui combat & méprise toute la nature.

En effet tout crie à l'homme, tout le porte à sa conservation. Il n'est personne qui ne sente les avantages de son existence; c'est un bien réel dont la possession est un vrai bonheur. Vivre &

vouloir vivre ſont le premier ſentiment de l'être penſant. Tels que ſoient les malheurs qui accompagnent ſa vie, il aime toujours ſon existence. *L'anéantiſſement* lui enleve le plus doux de ſes plaiſirs, celui d'exiſter & de conſerver ſon exiſtence : il tient à l'un & à l'autre par un attrait puiſſant. L'anéantir, c'eſt donc l'arracher à lui-même & le rendre encore plus malheureux. Se détruire ſoi-même, exécuter de ſa propre main l'arrêt de ſa mort, en être l'auteur, l'inſtrument & la victime, vouloir ſa deſtruction, prendre le poignard pour opérer ſa deſtruction : oh ! quand on y penſe, qu'il en doit coûter pour arriver à cette extrêmité monſtrueuſe ! Pour que l'homme franchiſſe l'eſpace immenſe qui l'éloigne de cet horrible attentat ; ouì, il faut qu'il s'arrête.... qu'il frémiſſe.... & qu'il ſe faſſe dans ſon eſprit & ſon cœur une révolution cruelle, dans ſes idées & ſes goûts un bouleverſement général ; diſons mieux, il faut qu'une convulſion univerſelle dérange & trouble abſolument tous les mouvemens qui le portent à s'aimer, à ſe conſerver. D'où il ſuit que le ſuicide a un caractere particulier de noirceur & d'atrocité qui révolte plus que tous les autres attentats.

L'homicide excite toute notre indignation, plus odieux mille fois & plus déteſtable eſt la férocité de l'homme cruel, qui, dans ſa noire furie, ſouille ſes mains de ſon propre ſang. C'eſt un monſtre qui ſe regardant comme un étranger, ſe traite en ennemi, eſt à lui-même ſon bourreau, tourne contre ſon propre ſein par un renverſement contre nature, le courage, la force & les armes, que la Providence lui avoit donnés pour conſerver & défendre ſa vie. Le cœur

horrible & dépravé du ſuicide eſt donc capable de tous les excès. Celui des tigres eſt moins malfaiſant & moins cruel; on ne connoît point d'animaux parvenus à ce comble de la férocité. *C'eſt*, dit *Montagne*, *une maladie qui eſt particuliere à l'homme*, *& qui ne ſe voit en aucune autre créature.*
» Tu veux ceſſer de vivre, diſoit *J.-J. Rouſſeau*, » (*Emile*, *tome* 3). à un malheureux qui vouloit » s'arracher la vie; mais je voudrois bien ſavoir » ſi tu as commencé. Quoi! fuſſes-tu placé ſur la » terre pour n'y rien faire, le Ciel ne t'impoſe-t-il » point avec la vie une tâche pour la remplir? » Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe-toi le » reſte du jour, tu le peux; mais voyons ton » ouvrage? Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge » ſuprême qui demandera compte de ton tems? » Malheureux! trouve-moi ce juſte qui ſe vante » d'avoir aſſez vécu! que j'apprenne de lui com- » ment il faut avoir paſſé la vie, pour être en droit » de la quitter!

» Tu comptes les maux de l'humanité, & tu » dis, la vie eſt un mal. Mais regarde, cherche » dans l'ordre des choſes ſi tu y trouves quel- » ques biens qui ne ſoient point mêlés de maux. » Eſt-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans » l'univers; & peux-tu confondre ce qui eſt mal » par ſa nature, avec ce qui ne ſouffre le mal que » par accident. La vie paſſive de l'homme n'eſt » rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera » bientôt délivré; mais ſa vie active & morale qui » doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans » l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour » le méchant qui proſpere, & un bien pour » l'honnête homme infortuné; car ce n'eſt pas » une modification paſſagere, mais ſon rapport

» avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise.

» Tu t'ennuies de vivre, & tu dis : *la vie est un* » *mal*. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras : » *la vie est un bien*. Tu diras plus vrai, sans mieux » raisonner, car rien n'aura changé que toi. Chan- » ge donc dès aujourd'hui, & puisque c'est dans » la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout » le mal, corrige tes affections déréglées, & ne » brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine » de la ranger.

» Que sont dix, vingt, trente ans pour un être » immortel ? La peine & le plaisir passent comme » une ombre ; la vie s'écoule dans un instant ; elle » n'est rien par elle-même ; son pere dépend de » son emploi. Le bien seul qu'on en fait demeure, » & c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis » donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, » puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; » & que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une » raison de plus de vivre encore. Ne dis pas non » plus qu'il t'est permis de mourir, car autant » vaudroit dire, qu'il t'est permis de n'être pas » homme ; qu'il t'est permis de te révolter contre » l'Auteur de ton être & de tromper ta destina- » tion.

» Le suicide est une mort furtive & honteuse ; » c'est un vol fait au genre humain. Avant de le » quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. *Mais* » *je ne tiens à rien, je suis inutile au monde*. Philo- » sophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurois » faire un pas sur la terre, sans trouver quelque » devoir à remplir, & que tout homme est utile » à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

» Jeune insensé ! s'il te reste au fond du cœur » le moindre sentiment de vertu, viens, que je

» t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu
» feras tenté d'en fortir, dis en toi-même : que je
» faſſe encore une bonne action avant que de
» mourir, puis va chercher quelqu'indigent à fe-
» courir, quelqu'infortuné à confoler, quelqu'op-
» primé à défendre. Si cette confidération te
» retient aujourd'hui, elle te retiendra encore
» demain, après-demain, toute ta vie ; fi elle
» ne te retient pas, meurs, tu es un méchant ».

Le fuicide paſſe tous les autres crimes en injuftice, en fureur & en méchanceté. Il enleve de fon autorité privée à Dieu une créature, à l'Etat un fujet, & un homme à la fociété. Quoi qu'en difent certains impies qui ont eu la hardieſſe d'exprimer à la face de l'Univers que l'homme a des droits fur fes jours, il fera toujours aifé de répondre à ce jargon philofophique, que la vie n'eft point un don que Dieu nous a fait, mais un dépôt qu'il nous a confié, & que tôt ou tard il doit nous reprendre (1). Notre vie n'eft donc point à nous, nous n'en fommes point les maîtres abfolus ; c'eft un bien qui peut à chaque inftant nous être repris par le Créateur de qui nous l'avons reçu. Car fi l'homme avoit un domaine fur fon exiftence, il l'auroit reçu depuis qu'il a commencé d'exifter, de Dieu ou des hommes. Dieu ne lui a pas accordé, les hommes lui refufent & le déclarent infame, lorfqu'il ofe attenter à fes

(1) Puis-je me voir ainfi diftingué dit le Philofophe de *Geneve*, fans me féliciter de remplir ce pofte honorable, & fans bénir la main qui m'y a placé ? De mon premier retour fur moi, naît dans mon cœur un fentiment de reconnoiſſance & de bénédiction pour l'Auteur de mon efpece, & de ce fentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaifante. *Emile*, *tome* 3, *page* 66.

jours. C'eſt donc un travers affreux de la nouvelle Philoſophie, de dire que l'homme eſt le maître de ſa vie & qu'il peut en diſpoſer à ſon gré; la doctrine des impies n'eſt donc en tout qu'un amas de principes abſurdes, dont les conſéquences tendent à ruiner, à renverſer tout, une doctrine manifeſtement abominable, digne des anathêmes du ciel & de la terre, de toute la ſévérité des Loix & de l'indignation des Puiſſances.

Quelles maximes! quelles mœurs! quels ſentimens ces docteurs préparent-ils au ſiecle futur? quelle ſociété que celle dont ils jettent les fondemens! « Quoi! la honte ou l'indigence, la perfidie de ſes amis, l'infidélité de ſa femme, l'ingratitude de ſes enfans, une paſſion impoſſible à ſatisfaire, le chagrin, la mélancolie, le déſeſpoir, tout devient un motif légitime de renoncer à la vie! un fer eſt le ſeul ami, le ſeul conſolateur qui reſte au malheureux, lorſque rien ne ſoutient plus l'amour de ſon être! vivre eſt le plus grand bien de tous les maux, & mourir eſt un devoir pour qui veut s'y ſouſtraire (1) »? D'où il ſuit qu'un malheureux décidé à ne plus vivre, ſi ſon cœur tremble & palpite, il peut alors emprunter une main étrangere pour le délivrer de ſa funeſte exiſtence? En écrivant ces horreurs, je frémis.... ma plume s'arrête.... & je ne doute plus que l'homme dépravé & ſans religion ne ſoit un animal furieux & capable de tout. Déteſtable Philoſophie, tes diſciples ſont les ennemis de la vertu & des autels;

(1) Syſtême de la nature, page 305.

faut-il donc qu'ils le foient encore de l'humanité, du trône, de la patrie & des loix (1)?

Pour fentir combien la doctrine du fuicide eft meurtriere & féconde en malheurs, chacun n'auroit qu'à faire attention à tant d'événemens tragiques, dont lui-même a eu la douleur d'être témoin (2). Voici un calcul dont le réfultat fait frémir. Comptez dans le Royaume de France trente Provinces confidérables, & dans chaque Province feulement dix Villes remarquables par le nombre de leurs habitans... Trois cens Villes. Pas une de ces Villes où dans l'efpace de dix ans on n'ait vu au moins cinq perfonnes qui fe font donnés la mort... Quinze cens fuicides en dix années. A ces quinze cens, ajoutez au moins douze cens perfonnes qui tous les ans à Paris périffent de leurs propres mains, au vu & au fu de tout le monde; (car il y en périt bien d'au-

(1) Ce qu'il y a de plus furprenant, dit l'Auteur du Journal de Monfieur, c'eft que la doctrine féditieufe des Candidats Académiques compare l'horrible frénéfie du fuicide avec le glorieux dévouement de nos guerriers pour le Prince. L'Académie, dans fa féance publique, a ofé choifir, pour en régaler fon auditoire, l'ouvrage d'un certain *M. de Rivarol*; où il eft dit que les hommes font *déchus de leur rang*, du moment où ils ont choifi des Rois... & c'eft devant un Prince du Sang Royal que le Secretaire a ofé lire de pareils blafphêmes contre l'autorité royale! fe feroit-il donc flatté que ce Prince religieux approuveroit cette doctrine républicaine & féditieufe, puifqu'il honoroit de fa préfence la Séance académique? Eft-ce dans ce doux efpoir que le petit Sultan Académique a fait couronner la pitoyable Piece de *M. Florian*? *Journal de Monfieur*, n°. 22.

(2) Voyez la nouv. Analyfe de *Bayle*. *Diff. fur le fuicide.*



tres en secret, puisqu'en l'année 1780 il y a eu quatorze cens trois suicides dans le département de Paris), douze mille suicides en dix années. D'où il résulte qu'en dix ans la doctrine de la nouvelle Philosophie coûte à la France treize mille cinq cens de ses Citoyens... Treize mille cinq cens suicides en dix années; & dans un siecle cent-trente-cinq mille suicides.

Ajoutons à ce calcul un fait constant: il y a trente ans personne n'osoit se tuer, ou du moins l'exemple en étoit rare; on souffroit, on crioit, on ne pouvoit se résoudre à mourir; mais grace à nos professeurs en scélératesse, depuis qu'ils ont enseigné expressément qu'il vaut mieux ne pas exister, que d'exister mal; qu'il est sage de se donner la mort dès qu'on éprouve de la disgrace; combien n'en a-t-il pas résulté de suicides! & combien ne doit-il pas en résulter? C'est un débauché, un joueur qui ne peut faire honneur à sa perte, sa maîtresse le trahit, il reste sans consolation; c'est un négociant, victime d'une banqueroute frauduleuse qui renverse sa fortune; c'est une femme qui a épousé un mari qu'elle n'a jamais aimé; c'est un pere à qui la mort vient d'enlever une épouse aimable, des enfans chéris; c'est, &c. &c. ils n'ont d'autres ressources que d'être leurs propres bourreaux. Si l'expérience ne le démontroit, seroit-il croyable que la terre pût enfanter des monstres qui prêchent cette doctrine barbare, & qui sont encore assez impudens pour se décorer du titre de Philophe? La société ne doit-elle par toujours être dans l'alarme & l'effroi? Quelle sûreté peut-elle avoir avec des hommes qui enseignent de semblables horreurs? La vie des Citoyens n'est-elle pas con-

tinuellement en proie à leur fureur & leur rage ? Si l'amour que l'impie a pour soi-même ne l'arrête pas, l'amitié qu'il a pour autrui est-elle capable de l'arrêter? Et pour peu que la vie de son voisin soit un obstacle à sa félicité présente, ne va-t-il pas la sacrifier, & se sacrifier après lui, s'il craint l'impunité (1)? Le bourreau de soi-même n'a pas de peine à être le bourreau d'autrui; rien n'est capable d'effrayer des scélérats qui ne craignent plus leurs jours, & qui, par le suicide, sont certains d'échapper à la rigueur du supplice. Le suicide est une ressource bien commode pour les méchans; ils peuvent tout braver hardiment; les loix n'ont plus d'autorité contre des tigres

---

(1) *Quelque soin qu'il se donne, & quelque ordre qu'il tienne,*
Qui méprise sa vie, est maître de la tienne.

Trag. de Cinna.

Les *Arbogastes*, les *Acosta* ne sont point des personnages rares dans l'Histoire; mais jamais ils n'ont été si connus que dans le tems où le suicide étoit réputé un acte de courage. Les Souverains ont toujours à craindre pour leur vie, & il n'y aura pour eux nulle sûreté sur la terre quand ils auront pour sujets des *Caton*, des *Dollabella*, des *Brutus*, des *Cassius*. Le malheur de César fut d'avoir pour ennemis des hommes de ce caractere. Nous-mêmes, simples particuliers, pour peu que *cette doctrine abominable* acquiere des partisans, défions-nous de ces malheureux, fuyons-les comme on fuit les tigres & les ours affamés; & n'ayons plus les uns dans les autres cette douce consolation qui fait les délices & le bien le plus essentiel de la société humaine; ne regardons plus la puissance souveraine, l'autorité & les loix que comme d'inutiles barrieres incapables de nous défendre contre les méchans. *Nouv. Analyse de Bayle, Diss. sur le suicide.*

qui ont une retraite assurée pour se dérober à leur vengeance.

Concluons que quand la vie seroit un mal, ce qui est démontré faux par l'attachement que tous les hommes ont à leur existence, & par la crainte qu'ils ont de la mort, un peu plus de religion en adouciroit le poids, un peu plus de crainte de Dieu & de ses jugemens équitables, nous y tiendroient attachés, jusqu'à ce que sa providence tranchât elle-même le fil de nos jours. Hélas! si le zele des Ministres de l'Evangile, efficacement secondé & soutenu par la puissance de notre sage Gouvernement, pouvoient rétablir les mœurs, détruire la source de ces passions brutales qui avilissent les ames & les dégradent, proscrire ignominieusement ces lieux de débauche & d'infamie, si multipliés, qui infectent la capitale, dépeuplent l'Etat (1), on

(1) Il s'en faut bien (dit M. l'Abbé de Besplas), que nous regardions l'existence des lieux publics comme nécessaire : l'autorité civile qui les tolere, donne tous ses soins à en écarter de plus en plus les citoyens. Voulez-vous guérir peu-à-peu le mal? ne permettez pas au théatre un langage si passionné, des danses si lascives, des Actrices & des Acteurs si corrompus. Réprimez ces Théatres forains, où regne la liberté la plus effrénée, & où le génie de la corruption a trouvé le moyen d'infecter les rangs supérieurs avec un poison grossier qui ne sembloit préparé que pour le peuple. Couvrez d'un nouvel opprobre les femmes publiques, opposez passion à passion. Combattez la volupté par l'honneur, alors les enfans seront plus assidus auprès de leurs peres, les époux auprès de leurs épouses. Les sociétés honnêtes ne seront plus délaissées par une jeunesse libertine & bouillante, par ces lubriques vieillards, indignes de leurs cheveux blancs & de nos respects, qui recelent dans une ame glacée, des vices auxquels leurs sens n'obéissent plus. On ne

tariroit bientôt les sources ordinaires des homicides, des duels & des suicides.

Qui auroit jamais cru qu'à la galanterie françoise, auroit succédé le goût des femmes prostiuées? On a tant à rougir de ces liaisons, & des effets déplorables qui en résultent. La société est tellement infectée que nos mœurs sont totalement corrompues, si au plus vîte on n'épure l'athmosphere, ou bientôt nous deviendrons abrutis comme les compagnons d'*Ulysse*, qui avoient perdu jusqu'à la faculté de rougir d'eux-mêmes. Donnons des mœurs aux femmes avant de leur permettre de former celles des hommes. Tous nos maux ont leur source dans cette manie qui rend le crime audacieux. Oui, il n'a fallu rien moins qu'un manege infatigable, & tout l'art de l'enfer, pour tout dénaturer & nous dégrader. Assurément la conspiration la plus réfléchie, la mieux combinée pour la ruine des mœurs, ne sauroit agir par des moyens plus destructifs. Cette corruption publique n'a jamais été connue par les Anciens; s'ils n'observoient pas une exacte pureté, ils la reconnoissoient pour une vertu estimable. *Maxime* l'appelle la mere des sages conseils, la sauve-garde des devoirs les plus sacrés, la maîtresse de l'innocence, la reine des cœurs. *Plaute* regardoit comme un homme

---

verra point l'habitant des Provinces, importuné de la vigilance du Magistrat de la Cité, de la pénétration & des regards du voisin, courir vers la Capitale, y ensevelir ses désordres, & goûter une liberté dont il paiera si chérement les suites. Frappez sur le libertin, il est timide, l'énergie est réservée à la vertu, le vice n'a que des foiblesses. *Les Causes du Bonheur public, par M. l'Abbé Gros de Besplas, Tome I, page 303.*

perdu, celui qui avoit perdu la pudeur. *Horace* parlant à *Mécene*, se défend de toute impureté, & loue son pere de l'avoir garanti de ce vice. *Xenocrate* arracha des bras de sa *Laïs* le jeune *Polémon*. *Pythagore*, pour éloigner des femmes toute l'amorce dangereuse dont elles sont capables, obtint d'elles qu'elles fissent à *Junon* le sacrifice de leurs vaines parures. *Postumia* qui y étoit plus attachée que les autres, fut citée en jugement comme suspecte : & quoique reconnue innocente, on lui ordonna de paroître plus modeste dans ses ajustemens. La loi *Oppia*, la loi *Orchia* défendoient le luxe & l'indécence avec la plus grande sévérité, & prescrivoient la modestie comme le moyen le plus sûr de garder la chasteté. *Aristote* blâme toutes les images déshonnêtes. *Pline* déclame contre les Sculpteurs qui gravent des nudités, & les Peintres qui prostituent leur pinceau à des infamies.

Encore une fois, si les peres & meres, par leurs exemples & leurs vertus, rendoient à la Religion son lustre & ses droits, si la ferme espérance d'une brillante immortalité remplaçoit le sombre & désolant aspect du néant, les hommes ne songeroient plus à entreprendre sur leurs jours. Un courage animé & soutenu par la Foi, les éléveroit au-dessus des ravages de l'adversité ; ils frémiroient d'envoyer dans un prétendu *néant*, une ame réservée à tous les ressentimens de l'Auteur de la vie, outragé dans un bienfait, le fondement de tous les autres ; ils éprouveroient, avec la satisfaction d'exister, cette joie pure que nous inspire une bonne action, ou un sentiment vertueux, cet attendrissement que nous cause un trait d'humanité, dont nous sommes les

auteurs ou les témoins, ces douceurs de l'amitié, ce lien des affections sociales, ce pouvoir de contribuer au besoin de nos semblables, tous ces motifs font chérir la vie à un Chrétien. Il profite de tout & tourne tout à bien. Si la Providence le frappe d'une main, il sait qu'elle le guérit de l'autre. Cette réflexion répand dans son ame une douce émotion, & lui fait oublier les maux inséparables de cette vallée de larmes.

Fin de la troisieme & derniere Partie.

ERRATA.

Page 19, Ptolomée, Roi d'Egypte, envoya des interpretes, *lisez* demanda des interpretes.
Page 26, le Deucalion, *lisez* Deucalion.
Page 36, *Genese*, Ch. 9, *lisez Daniel*, Ch. 9.
Page 46, le reconnut par, *lisez* le reconnut pour.
Page 62, l'éteignit-elle, *lisez* s'éteignit-elle.
Page 124, de vive voix aux infideles, *lisez* aux fideles.
Page 134, plutôt que dans la population, *lisez* dépopulation.
Page 137, dans la note, l'infécondité de ces débauches, *lisez* débauchées.

TABLE
DES MATIERES.

Comment

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATIONS.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé : *la vraie Philosophie* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 11 Avril 1783,

LOURDET, Professeur Royal.

NOUS, Frere VINCENT QUANTIN, Prêtre, ancien Lecteur en Théologie, & Vicaire-Général des Religieux Pénitens du troisieme Ordre de Saint François de la Congrégation de France, vu l'Approbation de M. LOURDET, Professeur & Censeur Royal, avons permis & permettons au R. P. ELIE HAREL, Religieux-Prêtre de notredite Congrégation, ancien Lecteur en Théologie, & Gardien de notre Couvent de Notre-Dame de Nazareth à Paris, de faire imprimer un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre : *la vraie Philosophie*. Fait à Paris, en notredit Couvent, sous notre seing manuel, le sceau de notre Office, & le contre-seing de notre Secretaire, le dix-huitieme jour d'Avril mil sept cent quatre-vingt-trois,

P. VINCENT QUANTIN,
Vicaire-Général.

Par commandement,
Fr. SEVERIN GIRAULT,
Secretaire-Général.





